

Rémi Junquera

UNE HISTOIRE AGRICOLE DES VILLES

Explorations immersives
du xv^e au xx^e siècle



éditions
Quæ

Une histoire agricole des villes

Explorations immersives
du xv^e au xx^e siècle

Rémi Junquera

Dans la même thématique

Petite et grande histoire des légumes

Éric Birlouez, 2023, 168 p.

Petite et grande histoire des céréales et légumes secs

Éric Birlouez, 2022, 192 p.

Une histoire des jardins potagers

Yves-Marie Allain, 2022, 144 p.

Pour citer cet ouvrage :

Junquera R., 2026. *Une histoire agricole des villes. Explorations immersives du XV^e au XX^e siècle*.
Versailles, éditions Quæ, 110 p. <https://doi.org/10.35690/978-2-7592-4299-3>

Cet ouvrage est en partie issu de la thèse de l'auteur :

Architecture, ambiance et agriculture urbaine.

Relations historiques et contemporaines entre l'habitat et l'agriculture en ville.

Les éditions Quæ réalisent une évaluation scientifique des manuscrits avant publication
dont la procédure est décrite ici : [https://www.quae.com/store/page/199/
processus-d-evaluation](https://www.quae.com/store/page/199/processus-d-evaluation)

Le processus éditorial s'appuie également sur un logiciel de détection des similitudes
et des textes potentiellement générés par intelligence artificielle (IA).

La diffusion en accès ouvert de cet ouvrage a été soutenue par l'École nationale supérieure
d'architecture de Lyon et le laboratoire EVS-LAURE.

Les versions numériques de cet ouvrage sont diffusées sous licence CC-by-NC-ND 4.0
(<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>).

Éditions Quæ

RD 10, 78026 Versailles Cedex

www.quae.com

www.quae-open.com

© Éditions Quæ, 2026

ISBN papier : 978-2-7592-4295-5

ISBN PDF : 978-2-7592-4299-3

ISBN epub : 978-2-7592-4300-6

■ REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier chaleureusement Philippe Dufieux, Olivier Balaÿ et Florent Quellier pour leur accompagnement à la fois constructif et bienveillant.

Je remercie également Sophie Chabot (directrice de l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon) et Odile Nublat (directrice de la recherche et des partenariats), ainsi que Sandra Fiori et Théo Fort-Jacques (coresponsables du laboratoire EVS-LAURe) pour le soutien financier apporté à cet ouvrage.

■ SOMMAIRE

Remerciements	3
Introduction	7
Rupture et réconciliation	8
L'histoire pour redonner du sens	11
Explorations immersives	12
Guide de voyage	14
Les villes agricoles du Moyen Âge à la Renaissance (XV^e-XVI^e siècles)	19
La campagne lyonnaise et l'horizon des remparts	20
Des champs ruraux aux champs urbains	21
Les jardins urbains enclos	23
Dans les potagers des maisons de ville	25
L'apport alimentaire et économique du potager	27
Le jardin des sens	29
Détour par l'abbaye imaginaire de Saint-Gall	31
Point d'étape	34
Les villes et leurs ceintures maraîchères du Grand Siècle aux Lumières (XVII^e-XVIII^e siècles)	37
La ceinture maraîchère de Paris	38
Les ambiances des rues et des marchés	39
La nécessité des maraîchers-éboueurs	42

Les expérimentations agricoles dans les jardins des hôtels aristocratiques.....	43
L'artificialisation et la maîtrise de la nature.....	47
Les fonctions alimentaires et économiques du jardin bourgeois.....	50
Détour par le potager du Roi à Versailles.....	51
Point d'étape.....	55
Les premières distanciations durant la Révolution industrielle (XIX^e siècle)	57
Les marchés urbains et la présence animale.....	58
L'avènement du maraîcher-vidangeur.....	60
La villégiature et les parcs urbains.....	63
Dans les quartiers industriels, où l'on « habite l'usine ».....	64
Dans les jardins ouvriers.....	65
Détour par la théorie des cités-jardins d'Howard.....	68
Point d'étape.....	73
Les ruptures entre les villes et les agricultures (XX^e siècle)	75
L'urbanisation des campagnes lyonnaises durant l'entre-deux-guerres.....	77
Habitations à bon marché et jardins ouvriers.....	80
Cultiver pour survivre durant la Seconde Guerre mondiale.....	83
Les Trente Glorieuses ou la rupture villes-agricultures.....	84
Les grands ensembles et leur proximité avec les agricultures.....	87
Détour par le Village radieux du Corbusier.....	89
Point d'étape.....	93
Conclusion	95
Les valeurs alimentaires, économiques et sociales.....	95
Les valeurs sensibles et imaginaires.....	97
De la rupture au renouveau.....	98
Références bibliographiques	101
Iconographie	107

■ INTRODUCTION

L'histoire des villes est intimement liée à celle des agricultures, et réciproquement. Leurs existences mêmes sont le fruit d'une coévolution longue entre les premières constructions sédentaires regroupées en petits villages et le développement d'une proto-agriculture. L'une des plus anciennes traces de cette cohabitation fut découverte en 1928, lors de fouilles archéologiques menées dans l'actuel Jourdain en Palestine (Garrod, 1929). Elles ont révélé qu'à proximité des habitations se trouvaient des fosses à grains permettant aux habitants de conserver leurs réserves de céréales sauvages et bientôt celles de leurs jardins domestiques. Les premières relations entre l'habitat et l'agriculture remonteraient alors à une période s'étendant de 10 000 à 12 000 ans avant notre ère (Wright, 1961). Depuis cette période néolithique, l'action primitive de se nourrir et d'habiter pour se protéger du climat, des animaux sauvages ou des différentes agressions, ainsi que de constituer une vie en société n'a eu de cesse d'évoluer. Des grandes villes mésopotamiennes (5 500 à 3 500 avant notre ère) aux cités de la Grèce antique (2 500 ans avant notre ère), jusqu'aux imposantes cités médiévales, villes et agricultures ont toujours entretenu des relations très étroites. Au-delà de la seule dimension alimentaire, ces liens influencent l'organisation économique, sociale, politique, religieuse, culturelle et parfois sanitaire de la vie urbaine et rurale.

Lorsque l'on imagine le monde agricole passé, notamment à l'époque féodale, il est généralement synonyme de campagne, de champs et de paysannerie. À juste titre, l'espace rural, y compris la nature sauvage, produit tout ce dont les citadins ont besoin. La ville, en revanche, est souvent perçue comme une juxtaposition d'habitations élevées les unes contre les autres, au pied de ruelles sombres et nauséabondes, où hommes, femmes et enfants partagent avec les animaux des rues jonchées de fange, d'eau

croupie et de déjections (Leguay, 1999). Cette image de la ville, héritée de l'univers romantique européen du XIX^e siècle, mérite d'être nuancée et précisée. Loin d'être cantonnée aux marges rurales, la production agricole a longtemps fait partie intégrante du tissu urbain, alimentant ses habitants, structurant ses formes et rythmant ses usages. Les espaces urbains étaient alors parcourus de jardins, de vergers, de pâturages, de champs et de cultures vivrières, offrant des lieux de nature paisible, d'air respirable et de lumière. Dès lors, les villes et les agricultures ne sont plus seulement des entités interdépendantes réparties dans l'espace urbain ou rural, mais un seul et même organisme dont l'existence est conditionnée par une formidable symbiose.

Rupture et réconciliation

Si cet organisme « villes-agricultures » a su faire preuve d'une grande résilience durant des millénaires d'existence, la révolution industrielle et plus encore la société de consommation ont eu raison de son indéfectibilité. Grâce aux progrès techniques, mécaniques et chimiques, l'industrie a permis une transformation radicale de nos manières d'habiter et de cultiver. L'échelle de la production urbaine et agricole a largement dépassé celle du territoire pour devenir un système global, indépendant des relations locales. À bien des égards, le système agricole dominant dans les pays industrialisés repose désormais sur un processus complexe et fragile soumis aux fluctuations économiques, aux conditions environnementales et géopolitiques planétaires (Mazoyer et Roudart, 2002). Fondés sur un modèle agricole conventionnel, intensif et monospécifique, les vastes espaces de culture remembrés ne fournissent plus les villes, mais les marchés internationaux et les industries agroalimentaires. Ce faisant, le degré d'autonomie alimentaire des citoyens n'a jamais été aussi vulnérable qu'il ne l'est aujourd'hui : la part des produits agricoles locaux est de seulement 2 % pour les cent premières aires urbaines françaises (Utopies, 2017). Outre les risques importants qui conditionnent la durabilité de nos sociétés urbaines, ces changements profonds mettent en péril l'avenir de l'ensemble des êtres vivants. Aux phénomènes naturels qui façonnent la géologie terrestre depuis des millions d'années s'ajoutent désormais, dans ce que l'on nomme l'Anthropocène (Crutzen et Stoermer, 2000), des myriades d'actions humaines dont les effets sont tout aussi remarquables et parfois irréversibles.

Conscientes de leurs incidences préjudiciables sur la biosphère, les sociétés contemporaines réinterrogent progressivement leurs manières d'habiter et de cultiver, ainsi que leurs interactions. La popularisation grandissante des « agricultures urbaines »¹, à partir des années 1970, constitue l'un des marqueurs majeurs de cet éveil des consciences et de la mise en œuvre de nouvelles stratégies. Depuis les années 1990, le champ lexical des agricultures urbaines s'est considérablement enrichi, définissant des dimensions spatiales diverses, des visions complémentaires et des acteurs issus de multiples horizons (Paddeu, 2021, p. 178). Des termes comme « agricultures urbaines », « urbanismes agricoles », « agri-urbanismes », « campagnes urbaines » ou encore « villes agricoles » traduisent des formes de réconciliation entre villes et agricultures. Ils définissent tous des activités agricoles « dont les ressources, les produits et les services sont ou peuvent faire l'objet d'une utilisation urbaine directe » (Donadieu, 1998, p. 19). Il est important toutefois de souligner que les agricultures urbaines ne sont pas une émancipation de celles rurales. Bien au contraire, elles sont complémentaires, « alliées » aux agricultures rurales alternatives (Paddeu, 2021, p. 17).

Désormais, les agricultures se repensent dans et autour des villes, et peuvent faire preuve d'une grande multifonctionnalité (Duchemin *et al.*, 2010) : sociale, pédagogique, environnementale, économique, sanitaire et alimentaire. Elles se teignent d'une représentation de la nature en ville qui réconcilie les citadins avec la terre, les saisons et le climat. Elles peuvent proposer des lieux de rencontre, de partage, d'échanges et de convivialité tournés vers le jardinage, la contemplation et le vivre ensemble. Ces agricultures intra- et périurbaines peuvent avoir une forte dimension sociale (Aubry *et al.*, 2022) et pédagogique, en permettant aux jeunes urbains de se rapprocher de la nature, de mieux connaître la biodiversité et l'alimentation. De plus, en intégrant des espaces à caractère naturel, les pratiques agricoles peuvent favoriser l'apparition d'une biodiversité riche, rafraîchir les villes, participer à la gestion des ressources organiques (compost) et faire réapparaître la vie dans les sols urbains (Clergeau *et al.*, 2025).

1. Définies par van Veenhuizen (2006, p. 2) comme « la culture de plantes et l'élevage d'animaux pour la nourriture et d'autres usages, dans et autour de villes de dimensions variées, et des activités liées comme la production et la fourniture d'intrants, la transformation et la vente des produits. L'agriculture urbaine est située dans ou aux franges de la ville et comprend une grande diversité de systèmes de production, depuis ceux d'autosubsistance à l'échelle du ménage jusqu'à des systèmes entièrement dédiés à la commercialisation ».

La proximité entre les lieux de production et de consommation peut offrir de nombreux avantages, comme l'accessibilité à des produits frais, de saison, cueillis à maturité; ou encore la connaissance de l'origine des produits, des agriculteurs et des méthodes de culture (Bertrand *et al.*, 2022). Cette relocalisation agricole propose ainsi aux citoyens de s'émanciper, partiellement, des systèmes agro-industriels pour remettre l'alimentaire entre les mains des consommateurs. Enfin, l'économie à laquelle sont associées ces agricultures locales se trouve à la fois dans le jardinage domestique et dans l'activité professionnelle marchande. Cette dernière convoque irrémédiablement la rentabilité des modèles économiques agri-urbains renaissants et revêt probablement la forme la plus complexe d'agricultures urbaines (ANRU, 2024). Elle suppose de concilier des objectifs sociaux, environnementaux et économiques parfois contradictoires, tout en inventant de nouveaux modèles hybrides reposant sur les productions et les services.

Toutefois, cette description idéalisée des agricultures urbaines se heurte à de très nombreux défis, principalement fonciers, économiques et juridiques. Quelles que soient leurs formes, ces agricultures ont souvent du mal à trouver, ou à conserver, leur place dans les villes, car le foncier se fait rare et soumis à de fortes pressions immobilières. Si des espaces sont tout de même disponibles, ils se présentent généralement comme de petites surfaces situées dans des reliquats urbains difficiles à aménager et parfois sujets à des pollutions de sols plus ou moins importantes (Mougin *et al.*, 2020). Par ailleurs, si l'on tend vers des formes d'agricultures professionnelles, on se confronte à une réalité économique complexe : celle de pérenniser une activité dans le moyen et le long terme. Cette réalité est, là encore, dépendante des pressions foncières et des conflits d'usages qui peuvent apparaître avec les mutations urbaines. Mais c'est aussi un véritable défi en matière de modèle économique et de stratégie commerciale. Les agriculteurs urbains doivent souvent combiner des activités agricoles très diversifiées (maraîchage, culture hors-sol, maître composteur, etc.) avec des activités de services (formation, animation, livraison, vente, etc.). Ces modèles économiques hybrides (Aubry et Clergeau, 2025) nécessitent une grande capacité d'adaptation et appellent à des profils professionnels très polyvalents, souvent rares. S'ajoute à cela une protection juridique des espaces agricoles, notamment professionnels, extrêmement faible, si ce n'est absente. Les contrats d'occupation des espaces cultivés, sous forme de baux ou de prêts, sont généralement précaires et fragilisent

davantage les agriculteurs (Grimonprez et Rochard, 2016, p. 188). Ainsi, les nombreuses difficultés que rencontrent les agricultures urbaines, combinées à celles des agricultures rurales (Hervieu et Purseigle, 2022), mettent en lumière les limites de l'organisme « villes-agricultures » précédemment évoqué. Bien que les contemporains soient aujourd'hui beaucoup plus attentifs aux dommages causés par nos manières d'urbaniser et de cultiver, la réalité demeure inscrite dans un processus d'étalement urbain et dans des stratégies agricoles biocides.

L'histoire pour redonner du sens

Loin de toute fatalité, ce rapide état des lieux montre à quel point les villes et les agricultures doivent relever des défis d'une grande complexité, non seulement en tant qu'entités isolées, mais aussi dans leurs interactions. Dès lors, aborder l'histoire agricole des villes permet de redonner une épaisseur spatiale et temporelle à ce que l'on pourrait considérer, à tort, comme un phénomène récent. Replacer le présent à l'échelle du temps long permet de se rappeler que rien n'est immuable, pas même les situations de crise que nous traversons. Le passé constitue une ressource théorique et pratique d'une grande importance mettant en lumière des stratégies et des solutions que nos ancêtres ont mises en place pour traverser des périodes difficiles, dont nos villes et nos agricultures contemporaines pourraient s'inspirer. Convoquer l'histoire peut également permettre de donner du sens, de la pertinence et de la légitimité à la réinsertion des pratiques agricoles dans les aménagements contemporains. Elle peut rappeler, par exemple, que le sol urbanisé a souvent des antécédents reliés à la production alimentaire ; ou que l'existence même des villes dépend généralement de conditions climatiques, topographiques et hydrauliques favorables aux agricultures. Solliciter l'histoire agricole des villes, c'est réévaluer les fonctions oubliées des agricultures urbaines, notamment celle des ambiances. Ces dernières permettent d'aborder les perceptions sensibles des hommes et des femmes comme un phénomène situé, multisensoriel et indissociable des conditions spatiales et matérielles.

Les ambiances sont au croisement entre les conditions physiques objectives et l'expérience subjective que les individus en font, selon leurs perceptions, leurs usages ou leur état émotionnel (Thibaud, 2012). Dès lors, qu'elles soient vécues comme bénéfiques ou sources de nuisances, les ambiances générées par les activités agricoles s'inscrivent dans une histoire

longue pouvant être requestionnée aujourd'hui. D'autant que la réapparition de pratiques agricoles dans les villes contemporaines pose véritablement la question des proximités et des relations de bon voisinage entre les habitants et les espaces agricoles très diversifiés, pouvant parfois accueillir des animaux d'élevage. En outre, replacer l'histoire au centre de l'attention offre un nouveau regard sur nos stratégies d'habiter. Cela permet de réinterpréter la banalité, celle qui normalise, par exemple, le fait que les villes n'aient plus de rôle actif dans la fertilisation des champs (Béguin, 2013); ou le fait que l'on consomme quotidiennement des fruits et des légumes hors saison, provenant de pays lointains (Mazoyer et Roudart, 2002, p. 498); et donc, que les villes et les agricultures n'entretiennent presque plus de relations synergiques entre elles.

Pour parler d'histoire agricole des villes, il faut partir en quête des traces laissées par les documents anciens. Or, comme de nombreux historiens le soulignent, il n'existe que très peu de travaux relatifs à ce sujet. En réalité, les données disponibles avant le xx^e siècle concernent essentiellement les jardins nobles, bourgeois et seigneuriaux, car les jardins communs, ceux dédiés à la production familiale et à l'autoconsommation, font partie « d'une vie quotidienne sans histoire » (Higounet-Nadal, 1989, p. 115). De plus, l'évolution et le métissage des langues révèlent une diversité de termes dont les usages, variables selon les textes, les régions et les époques, permettent de distinguer différents types d'espaces cultivés. Le terme « courtil », par exemple, illustre bien cette polysémie, désignant tantôt une petite cour attenante à la maison, tantôt un véritable jardin clos (Gesbert, 2003). Dès lors, les rares études contemporaines qui abordent indirectement la dimension agricole des villes reposent sur l'analyse attentive d'enluminures, d'écrits religieux ou littéraires, de récits de voyageurs, ou encore de chansons. Ces investigations nécessitent une approche interdisciplinaire et une attention particulière à toutes les données qui se rapprochent, de près ou de loin, du sujet (Junquera, 2022).

Explorations immersives

Afin de rendre compte des situations historiques, cet ouvrage propose des explorations immersives dans les campagnes, les rues et les jardins de villes françaises du xv^e siècle au xx^e siècle. Ces mises en récit donnent à découvrir une histoire agricole des villes de manière plus « vivante », en

invitant le lecteur au voyage sensible, à la découverte des relations entre les villes et leurs agricultures. En mobilisant les cinq sens, les explorations immersives permettent d'approcher la manière dont les contemporains pouvaient percevoir et pratiquer leur environnement, révélant des liens plus intimes, et souvent oubliés, entre les villes et les agricultures. L'intérêt de cette approche sensible est double: d'une part, elle réhumanise des réalités historiques souvent présentées de manière plus « abstraite »; et, d'autre part, elle ouvre de nouvelles portes d'interprétation pour comprendre comment les villes et les agricultures étaient vécues, ressenties, et comment on se les appropriait.

Ces explorations immersives s'appuient sur un corpus de sources historiques, iconographiques et scientifiques. Elles mobilisent des matériaux issus de traités agricoles, de récits de voyageurs, d'illustrations, de photographies, ainsi que de nombreux travaux de recherche. À cette base documentaire s'ajoute une part assumée d'évocation dans laquelle l'imagination n'intervient pas pour combler arbitrairement des lacunes, mais pour rendre perceptible ce que les sources décrivent souvent de manière fragmentée ou figée. Cette écriture narrative, volontairement moins académique dans sa forme, permet de transmettre des connaissances à un public plus large et parfois moins habitué à la rigueur d'écrits scientifiques.

Afin de situer ces explorations immersives, nous étudierons le cas de la ville de Lyon et de sa campagne proche en raison de la multiplicité des microclimats, de sa renommée agronomique et des différents types de sols propices au développement agricole². Par ailleurs, les sources disponibles, bien que lacunaires, rendent possible la mise en récit de l'histoire urbaine et agricole de Lyon, jusqu'alors peu abordée. Il convient néanmoins de souligner un véritable déficit d'informations concernant le siècle des Lumières, ce qui nous conduira à explorer, pour cette période, les jardins maraîchers et les agricultures urbaines parisiennes. Cela étant, Lyon et son territoire illustrent parfaitement l'évolution générale qu'ont connue les grandes villes françaises à travers les siècles. À bien des égards, ils témoignent de processus urbains et agricoles similaires à ceux observés dans d'autres situations géographiques.

2. Le choix de la ville de Lyon résulte également du contexte géographique de la thèse de doctorat dont est issu cet ouvrage (EVS-LAURE, ENSA Lyon). Ce choix a permis de contextualiser historiquement des analyses de projets contemporains et des expérimentations lyonnaises.

À chaque période, nos investigations débiteront en périphérie des villes, pour se poursuivre dans les centres urbains, jusque dans les jardins et parfois même dans les logements. Au fil des siècles, nos excursions nous éloigneront peu à peu des centres-villes pour se cantonner aux périphéries urbaines, là où subsistent encore des liens entre les villes et les agricultures. Notre relecture du xx^e siècle se fera alors de manière plus séquencée que les autres époques. La raison tient aux profonds bouleversements intervenus au cours de cette période, ainsi qu'à la dispersion spatiale des relations ponctuelles encore visibles. Nous nous intéresserons également aux imaginaires collectifs et aux utopies comme modes privilégiés de représentation et de pensée, qui ont souvent précédé, accompagné ou infléchi des réflexions entre urbanismes, architectures, paysages et agricultures. L'étude de ces imaginaires permet de rendre compte des visions, des désirs latents et des cadres mentaux dans lesquels s'inscrivent les villes et les agricultures. Bien qu'ils soient souvent restés au stade d'idée, ces imaginaires ont nourri les sociétés et permettent de comprendre certaines réalités matérielles ou immatérielles. Ils mettent en lumière des stratégies fantasmées, tout autant qu'ils dévoilent des inquiétudes profondes. Ainsi, ces jalons intellectuels permettent de souligner les tensions, les aspirations et les projections qui ont traversé les siècles et qui, parfois, résonnent encore aujourd'hui dans les débats contemporains.

Guide de voyage

Après avoir présenté les principes et les sources des explorations immersives, entrons maintenant dans le récit lui-même. Notre périple prend racine à partir du bas Moyen Âge, au moment où les grandes villes européennes émergent après de longues périodes de famines, de guerres, de pillages barbares et d'épidémies ravageuses. Les historiens relèvent qu'à cette époque, les villes et les agricultures entrent en résonance de manière plus marquée qu'auparavant : elles fonctionnent ensemble, se développent et s'influencent mutuellement (Chédeville *et al.*, 1980, p. 30). La première exploration s'effectue à l'intérieur même des ceintures fortifiées de Lyon, où se développent de vastes champs cultivés, des espaces enherbés et arborés ainsi que des prés d'élevage. Un regard curieux sera porté sur les jardins potagers aménagés à la lisière des villes denses, où cohabitent une nature fougueuse et une nature domestiquée. Nous entrerons également dans les logements bourgeois et modestes, puis dans les jardins cachés

à l'arrière des maisons, pour y découvrir les pratiques de jardinage, les fruits et les légumes cultivés, ainsi que les manières de les cuisiner. Nous apprécierons le microcosme sensoriel offert par ces havres de paix urbains, en contraste avec le tumulte des rues environnantes. Pour clore cette première exploration, l'exemple singulier et imaginaire de l'abbaye de Saint-Gall sera étudié afin d'apprécier les valeurs spatiales et spirituelles que peut arborer la dimension agricole.

Les sources mobilisées dans ce premier chapitre puisent dans les textes anciens, tels que les traités agronomiques, les œuvres littéraires et les récits de voyageurs qui décrivent, parfois avec précision, les paysages agricoles en ville. Elles s'appuient également sur un corpus iconographique composé d'enluminures, de peintures et de représentations visuelles issues de cette époque. Les explorations immersives trouvent par ailleurs un ancrage essentiel dans le plan scénographique de Lyon réalisé vers 1550 : un document exceptionnel dont l'importance est d'autant plus grande qu'aucune autre ville française, hormis Paris, ne dispose d'une représentation comparable. Enfin, l'analyse est éclairée par des travaux contemporains issus de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie, qui offrent un cadre critique et scientifique permettant de compléter et d'interpréter les sources anciennes.

Nous irons ensuite dans les jardins maraîchers qui ceignent la ville de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles pour observer les méthodes de culture, les types de production, ainsi que les dynamiques économiques propres aux jardins maraîchers. Sur le chemin de Paris, nous verrons affluer de nouveaux habitants venus des campagnes. Pour les accueillir, la ville va se densifier sans trop s'étaler, car la ceinture agricole demeure d'une importance vitale pour l'approvisionnement alimentaire des Parisiens. À l'intérieur de la ville, les agriculteurs, les éleveurs et leurs bêtes révèlent les conditions de vie urbaine et l'absolue nécessité des « maraîchers-vidangeurs ». Nous flânerons sur les marchés, à proximité des boucheries odorantes et des cabarets festifs. Puis, au détour d'une rue, nous pénétrerons dans le jardin d'un hôtel aristocratique pour observer le développement des techniques horticoles qui vont révolutionner l'agriculture de cette période. Nous verrons également comment évoluent les perceptions sensibles des habitants à l'égard de l'agriculture, et comment émergent peu à peu des mœurs plus précautionneuses. Enfin, nous visiterons le potager du Roi à Versailles pour admirer l'élite des potagers : un lieu d'expérimentation, de prestige et de savoir-faire, qui demeure une référence à l'échelle nationale et un symbole de la sophistication horticole à la française.

Ce deuxième chapitre s'appuie sur des ouvrages d'époque (traités, dictionnaires, œuvres littéraires) afin de restituer les cadres théoriques, techniques et sensoriels de cette période. La plupart des iconographies proviennent également de documents anciens, dans lesquels apparaissent des estampes, des dessins, des gravures et des plans. L'ensemble offre un regard complémentaire sur les ambiances et les paysages agricoles en ville. L'exploration immersive de Paris à cette époque repose aussi, et en partie, sur le plan de Turgot réalisé entre 1734 et 1739. Il révèle l'organisation spatiale de la ville et la place qu'y occupaient les espaces cultivés. Enfin, l'étude se fonde sur des données issues des travaux d'auteurs et d'autrices du XIX^e siècle et du XX^e siècle, provenant de champs disciplinaires variés, permettant une lecture croisée des interactions entre villes et agricultures.

Au XIX^e siècle, nous serons témoins de l'une des premières grandes transformations relationnelles entre les villes et les agricultures, engendrée par la révolution industrielle et le mouvement hygiéniste. Les flux d'approvisionnement alimentaire entre la ville de Lyon et sa ceinture agricole conservent une importance majeure, bien que les produits en provenance des campagnes éloignées et des pays étrangers occupent progressivement les étals des marchés. Nous constaterons que les animaux et les potagers sont peu à peu rejetés en dehors de la ville au profit des constructions. La ville qui s'étend fait désormais se côtoyer l'habitat paysan préexistant aux nouvelles usines, fabriques, ateliers et résidences de villégiature. Nous profiterons de cet instant pour découvrir ce nouveau paysage industriel naissant et comprendre comment les habitudes rurales se confrontent aux réalités de la vie ouvrière. L'émergence des logements et des jardins ouvriers sera étudiée en détail, ainsi que les conditions de vie et les concepts sociaux qui les accompagnent. En gardant en mémoire ces formes d'habitat, un détour sera effectué par la théorie des cités-jardins de l'urbaniste Ebenezer Howard, véritable pionnier en matière de réflexion sur les relations entre urbanisme et agriculture à la toute fin du XIX^e siècle.

Les sources utilisées dans ce troisième chapitre s'appuient sur une documentation d'époque comprenant des récits de voyage, des traités, des bulletins spécialisés et des œuvres littéraires. Elles sont complétées par des articles et des ouvrages contemporains consacrés aux différents sujets abordés, afin de préciser et de consolider les analyses. Enfin, l'émergence et la diffusion de la photographie sont mises à profit pour nourrir les explorations immersives, à travers des prises de vue réelles.

Notre parcours à travers le temps nous conduira ensuite jusqu'à la première moitié du xx^e siècle, une période profondément marquée par les deux guerres mondiales. Nous verrons quelles solutions sont mises en place par les pouvoirs publics pour garantir l'approvisionnement alimentaire des villes en période de conflit. Nous prendrons conscience du rôle déterminant joué par les femmes, travaillant à la fois dans les champs et dans les usines, tout en s'occupant du foyer. Dans l'entre-deux-guerres, nous irons explorer les jardins maraîchers de la banlieue lyonnaise et constater les conflits spatiaux et économiques à l'œuvre. Nous assisterons à l'essor des immeubles collectifs et des jardins ouvriers, à travers la cité des États-Unis, également implantée dans la périphérie de Lyon. Puis, au cœur de la Seconde Guerre mondiale, nous verrons comment les autorités s'efforcent, une nouvelle fois, de sécuriser l'approvisionnement alimentaire des villes, notamment en appelant les citoyens à transformer des espaces publics végétalisés en potagers urbains. La dernière étape de ce périple nous mènera aux Trente Glorieuses, période au cours de laquelle vont survenir les plus grandes mutations relationnelles entre les agricultures et les villes : celles qui constituent notre héritage contemporain le plus proche. Le potager urbain, désormais perçu comme archaïque, est dévalorisé face à l'image de la modernité. L'organisation agroalimentaire « progressiste » se déploie à grande échelle avec la mise en œuvre de la Politique agricole commune, le remembrement, l'avènement des produits phytosanitaires, des machines agricoles, et la généralisation de la monoculture. Nous aborderons le marché d'intérêt national comme symbole de la centralisation logistique et de la rupture entre villes, agriculture et territoires. Pour clore cette exploration, nous parcourrons l'imaginaire de Le Corbusier, figure emblématique de l'urbanisme et de l'architecture moderniste du xx^e siècle. À travers le Village radieux, nous constaterons la vision rationalisée et segmentée entre l'agriculture professionnelle et domestique.

Comme pour les trois chapitres précédents, les principales sources mobilisées proviennent d'articles et d'ouvrages, à la fois contemporains de la période étudiée et issus de travaux de recherche plus récents. Ce dernier chapitre s'appuie également sur un média alors émergent, la télévision, et plus précisément sur les reportages donnant la parole aux acteurs et aux témoins de l'époque. D'autres témoignages sont mobilisés sous forme plus classique, à travers des enquêtes de terrain. Enfin, le chapitre fait référence à la chanson populaire et utilise la photographie comme support d'illustration.

LES VILLES AGRICOLES DU MOYEN ÂGE À LA RENAISSANCE (xv^e-xvi^e siècles)

En France, le xv^e siècle est une période charnière qui commence dans l'instabilité politique, les guerres et les épidémies, pour s'achever dans une certaine forme de stabilisation favorable aux développements des territoires. Au début du siècle, près de 90 % de la population française est rurale, mais un mouvement vers les villes s'amorce progressivement (Jouanna, 2014, p. 91). Lyon illustre pleinement cette dynamique. Avec la modification des routes commerciales européennes et l'instauration des foires, la cité rhodanienne devient un carrefour économique de premier plan. Son rayonnement attire de nouveaux habitants et entraîne une croissance démographique importante. Plutôt que de s'étendre, la ville se densifie : les immeubles sont surélevés, les parcelles vacantes sont bâties et les jardins urbains perdent peu à peu leur place (Gardes, 1988).

En ce début des temps modernes, la physionomie de Lyon demeure encore, à bien des égards, particulièrement représentative de la morphologie de la ville médiévale occidentale : une proche campagne, précédée de faubourgs, qui génère une première ceinture agricole, des murs d'enceinte, une seconde ceinture agricole *intramuros*, une frange urbaine bâtie distendue et un tissu dense au centre-ville. Cette configuration spatiale s'articule autour de la variabilité climatique et géographique du territoire lyonnais, permettant le développement d'une grande diversité de cultures. Les coteaux et les vallées se spécialisent dans les arbres fruitiers et les vignes ; la banlieue lyonnaise favorise les cultures maraîchères et fruitières ; les sommets et les plateaux privilégient l'élevage, les céréales et les plantes fourragères (Crozat *et al.*, 2010, p. 13). C'est justement sur le plateau nord de Lyon que débute notre première exploration immersive.

La campagne lyonnaise et l'horizon des remparts

Empruntant l'un des nombreux chemins qui mènent à Lyon depuis Caluire, on observe une campagne largement dominée par de grandes parcelles servant de prés de fauche et de pâturages. Dans certaines d'entre elles, on peut voir des bovins, des chevaux, des moutons ou des chèvres pâturer librement les herbes adventives (Argant, 2003). Chaque espèce animale joue un rôle pour les habitants, que ce soit pour la viande, le lait, la graisse, la peau, la laine ou la traction. Les autres parcelles accueillent des cultures végétales, avec principalement des céréales pour l'alimentation humaine et le bétail, telles que le froment, le seigle, l'orge et l'avoine. Le chanvre et le lin se retrouvent aussi dans les champs, mais cette fois-ci pour répondre, en partie, aux besoins vestimentaires et aux besoins en outillage de la vie courante (Sceau, 1995). Ces fibres sont ensuite travaillées dans les ateliers ruraux ou revendues aux artisans de la ville pour être transformées en cordage, en toiles ou en vêtements. La plupart de ces parcelles sont délimitées par des haies vives et, plus rarement, par des clôtures en bois ou des murs en terre (Ménard, 1989, p. 43).

Le sentier que nous empruntons est ponctué de « maisons basses », de granges, d'écuries et de fermes dont l'aspect architectural est d'une grande simplicité (Gonthier, 1980, p. 263). Non loin de ces dernières apparaissent des vergers plantés de manière rigoureuse, ainsi que des carreaux de cultures potagères soigneusement entretenus. Quand bien même sont-ils éleveurs ou chasseurs, les habitants des périphéries proches de la ville tirent avantage des terres fertiles pour produire leur nourriture quotidienne. Il n'est pas rare de voir également, à proximité des maisons et des champs, quelques pommiers, poiriers et pruniers. Ces arbres, en plus de fournir des fruits frais et de l'ombre aux travailleurs agricoles, permettent de confectionner des conserves, des vins ou du vinaigre pour en profiter toute l'année. Au loin, dans un enclos en jachère, un homme, armé d'un arc et accompagné d'un chien, chasse le petit gibier (figure 1). Cette activité est très courante à cette époque, car elle constitue un moyen efficace et gratuit de diversifier son alimentation.

Les odeurs charriées par le vent rapportent des parfums de fleurs sauvages ou cultivées dans les champs pour être vendues en ville. Le vent emporte également avec lui le bruissement des feuilles dans les arbres, accompagné d'une nappe feutrée produite par les épis de blé qui ballottent au gré des courants d'air. On distingue aussi le bourdonnement d'abeilles qui, après un regard jeté au loin, se précise à la vue d'un tronc évidé servant de ruche

de fortune (de Serres, 1805). En se rapprochant des pieds des remparts et du fossé, des jardins potagers et des vergers profitent d'une humidité propice à leur croissance (Gesbert, 2003, p. 394). Ici, un homme et une femme, le dos courbé, ramassent des orties sauvages pour être consommées fraîches dans le potage ou séchées à des fins thérapeutiques. En arrivant près de la porte, de profondes ornières témoignent du passage régulier laissé par les charrois des paysans se rendant aux marchés lyonnais. Si certains vendent leur production, d'autres l'échangent contre des denrées alimentaires, des outils, des tissus ou des services.



Figure 1. Plan scénographique de Lyon, détail de chasse, vers 1550.

Des champs ruraux aux champs urbains

En entrant dans la ville, le paysage demeure relativement identique. On retrouve de grands champs cultivés, des parcelles enherbées, des prairies et des vergers taillés, toujours entourés de haies et de clôtures. Si nous avons fait abstraction de l'endroit d'où nous arrivions, il serait très difficile de savoir si nous nous trouvons à l'intérieur ou à l'extérieur des remparts. Seuls le paysage urbain lointain et la présence du fossé pourraient indiquer de quel côté des murailles nous sommes (figure 2).



Figure 2. Plan scénographique de Lyon, détail des remparts, vers 1550.

Ces terrains agricoles ont, en temps de paix, les mêmes fonctions nourricières et économiques que les champs extérieurs. Mais lorsque la guerre fait rage, ces champs génèrent, côté ville, un seuil de protection, une distance pour que les projectiles ennemis ne puissent pas détruire les constructions du centre-ville. En cas de siège, ces champs offrent également une certaine autonomie alimentaire aux citadins et aux paysans venus se réfugier à l'intérieur de la ville. De plus, dans le cas où l'assaillant passe les fortifications, ces terrains dégagés n'obstruent pas les lignes de tir, favorisant ainsi la défense de la ville (Leguay, 2009, p. 58). Ils peuvent même parfois être partiellement ou totalement inondés, défrichés pour améliorer les défenses ou encore convertis temporairement en zones de bivouac pour les troupes militaires. L'organisation de ces terrains agricoles *intramuros* n'est pas figée, au contraire, c'est une disposition mouvante, dynamique et transformable selon les besoins et les contextes sociologiques. Après une guerre, les vides laissés par la destruction des bâtiments deviennent rapidement des friches enherbées, des prés ou des jardins potagers. Si l'accroissement de la population l'exige, la parcelle se densifie de nouveau. Cette capacité à absorber les différentes situations de

crise et à muter en fonction des contextes économiques et politiques est une composante essentielle de la morphologie urbaine. Cette flexibilité spatiale s'observe aussi lors de l'agrandissement des remparts. Les jardins extérieurs sont intégrés à la nouvelle enceinte et deviennent ainsi intra-urbains. D'ailleurs, il arrive parfois que ces espaces de jardins survivent pendant plusieurs siècles à l'urbanisation. C'est le cas notamment de l'îlot Tramassac, sur le flanc est de la colline de Fourvière, qui a été identifié comme étant un jardin depuis le XI^e siècle jusqu'au début du XIV^e siècle (Gesbert, 2003, p. 391).

« Cette ville est très grande, d'étendue considérable, parce qu'elle contient dans son enceinte ses champs de tir, ses cimetières, des vignes, des champs, des prés et autres terrains. »

Élie Brackenhoffer, 1643-1644 (cité par Gardes, 1993, p. 232).

Les jardins urbains enclos

En continuant notre cheminement vers le centre-ville, nous constatons que les grands champs laissent progressivement place à une multitude de petits jardins clôturés ou emmurés qui forment de grands îlots clairsemés de constructions. Pas moins de 450 courtils et jardins privés ont été comptabilisés à Lyon au milieu du XV^e siècle (Leguay, 2009, p. 56). La présence de limites physiques entre l'espace public et les jardins, *intra* ou *extramuros*, demeure une récurrence historique. Elles correspondent aux besoins de protéger les productions des divagations d'animaux domestiques ou sauvages ainsi que des voleurs (Leguay, 2009, p. 62). Protéger les cultures signifie garantir un approvisionnement alimentaire et des revenus économiques. Notons, à juste titre, que les arbres fruitiers ont une valeur économique majeure, car ils permettent au propriétaire de générer un revenu non négligeable. De plus, les fruitiers jouissent d'une protection juridique particulière entraînant des peines monétaires importantes à quiconque leur porte atteinte. Ils sont considérés comme des biens familiaux et patrimoniaux transmissibles de génération en génération (Higounet-Nadal, 1989). Dans certains cas, leur plantation pouvait faire l'objet d'un acte notarié, témoignant de leur valeur durable. Le choix des espèces fruitières était directement relié à la nature des sols, à l'accessibilité en eau, et répondait également aux demandes citadines en fruits frais, notamment ceux ayant une forte valeur économique. Mais

cette dimension économique va au-delà des végétaux présents à l'intérieur des parcelles et s'applique aussi au type de limite choisi. En effet, une haie sauvage, se révélant plus économique qu'une clôture en bois ou qu'un mur en pierre, ne témoigne pas de la même manière du statut socio-économique du propriétaire (Quellier, 2015a, p. 157). En plus de protéger les jardins des intrusions animales ou des personnes non désirées, ces limites offrent une protection contre les vents, qui peuvent parfois endommager les cultures fragiles.

Lorsque nous avons la chance d'apercevoir l'intérieur du jardin potager-fruitier, nous pouvons y voir des puits (figure 3). L'eau, comme les clôtures, est indissociable des jardins. Si à la campagne, elle est puisée d'une source, d'un fleuve, d'une rivière ou d'un ruisseau, en ville les jardins sont souvent alimentés par les puits ou les fontaines (Gesbert, 2003, p. 402). Si l'eau est rarement utilisée pour l'alimentation humaine (Alexandre-Bidon, 1992), les puits sont des lieux propices à la plaisance, à l'hygiène et à la sociabilité, en plus de permettre l'arrosage des plantes potagères, médicinales et ornementales. On retrouve parfois, à proximité directe de ces puits, des auges de pierre pour abreuver les animaux. Il est fréquent qu'un puits serve à plusieurs parcelles, ce qui entraîne parfois des querelles et des tensions de voisinage. Des règlements urbains ou des médiations par les autorités locales viennent alors encadrer ces usages collectifs (Levasseur, 2017).



Figure 3. Plan scénographique de Lyon, détail du puits, vers 1550.

« [Lyon est une ville] où se voyent les fertiles jardinages, les vergiers spacieux, les grands rangz de rares arbres fruitiers, les petits bocages, je laisse à part la frescheur des fontaines vives, le plaisant murmure & arrousoir des petitz ruyssaux. Brief tout y est tant redondant de toute faveur, grace & beauté, qu'on y nage jusques aux yeux dans les delices champestres. »

Guillaume Paradin, 1573 (cité par Gardes, 1993, p. 231).

Dans les potagers des maisons de ville

Pénétrons maintenant dans les rues étroites, sombres, boueuses et bruyantes du centre-ville. L'odeur qui règne est celle des eaux usées, des déchets domestiques, du fumier, des latrines, des déjections humaines et animales. Si l'air ne circule pas, les exclamations des marchands sillonnent les rues. En tant que visiteur, ces ambiances urbaines nous heurtent. C'est également le cas pour des habitants qui, par habitude, ont su développer une certaine tolérance (Leguay, 2009, p. 150). De chaque côté de la rue s'élèvent des habitations dont l'aspect présente des similitudes avec les maisons rurales, outre la mitoyenneté spécifique aux habitations urbaines. On retrouve à la fois dans les maisons rurales et les maisons urbaines des locaux dédiés aux activités agricoles, commerciales ou artisanales en rez-de-chaussée et des logements aux étages (Esquieu, 1995). En empruntant les grandes rues fréquentées et commerciales de Lyon, nous constatons que les constructions peuvent atteindre jusqu'à trois étages et parfois plus pour certains édifices remarquables. Ces bâtiments expriment la richesse du propriétaire selon la hauteur, le nombre d'ouvertures, la présence de décors ainsi que le matériau de construction utilisé, à savoir le pisé pour les plus modestes et la pierre pour les plus riches (Gonthier, 1980, p. 269). En entrant dans l'une de ces maisons, on peut voir plusieurs espaces ayant chacun des fonctions propres comme le salon, la chambre, le grenier et la cave. Des tapisseries millefleurs, des meubles sculptés et des draperies représentant des fruits et des légumes montrent à quel point l'agriculture peut être un symbole de richesse et de rang social élevé. Pour les familles plus aisées, le bâtiment est équipé d'une petite pièce d'aisance située au palier bas et qui sert à tout l'immeuble. À l'inverse, à l'intérieur des logements modestes, hommes, femmes et enfants vivent et dorment dans une seule et même pièce équipée d'une cheminée. Il n'y a pas de salle d'aisance, la rue conserve son rôle de toilette publique.

Dissimulés à l'arrière des maisons ou des murs de clôture, des jardins potagers prospèrent à l'abri du tumulte urbain (figure 4). En entrant dans l'un de ces jardins, nous constatons qu'ils sont ordonnés, structurés et respectent une certaine rigueur géométrique. Les cultures sont maîtrisées, les plantes sont organisées par espèces, disposées sur des carreaux ou des plates-bandes parfois surélevées et bordées de planches ou de treillis (Gesbert, 2003, p. 401). Les allées qui cheminent entre les cultures sont tracées de manière à faciliter le travail, mais également la promenade. Les chemins sont désherbés et sablés pour améliorer le drainage de l'eau afin d'éviter la formation de flaques et de boue. Bien que très difficiles à estimer, la plupart des jardins potagers ont une superficie moyenne comprise entre 50 et 150 mètres carrés (contre 300 à 4 800 mètres carrés à la campagne) (Higounet-Nadal, 1989).



Figure 4. Pietro de Crescenzi, *Le Rustican ou Livre des prouffitz champerstres et ruraux*, xv^e siècle.

L'apport alimentaire et économique du potager

En matière de production, le chou règne en maître (Quellier, 2012, p. 15). Présents à toutes les saisons, le chou, comme le poireau, le navet et les raves trouvent une place importante dans le potager. Ces légumes sont le plus souvent consommés en porée (bouillie ou purée de légumes) ou en potage. Ces préparations culinaires sont simples, faciles, économiques, et ne demandent qu'un équipement de cuisine très sommaire afin d'assainir l'eau par ébullition, de consommer toutes sortes de légumes secs ou frais, y compris les légumes abîmés, trop murs ou gâtés, ainsi que les pièces de viande de second choix et les os. La texture liquide du potage permet de faire tremper les morceaux de pain rassis. Par ailleurs, le mot « soupe » désigne la tranche de pain dur que l'on plonge dans le potage (Quellier, 2012, p. 20). Les légumes verts tels que le cresson, les épinards, les salades et les blettes trouvent également leur place dans le potager. Toutefois, ils sont souvent consommés cuits car, selon les croyances de l'époque, les légumes verts crus étaient mauvais pour la santé (Dyer, 1989). Dans le jardin, on voit aussi de l'ail, de l'oignon et du persil qui, contrairement à aujourd'hui, sont consommés comme des légumes d'accompagnement et non comme des condiments.

Les fruits et les légumes cultivés dans ce jardin n'ont pas la même valeur aux yeux du consommateur. Il existe à cette époque une certaine « hiérarchie sociale » des aliments, où les légumes du potage représentent la pauvreté, à l'inverse du pain blanc, de la viande et du vin consommés par les élites. Dans le potager de la fin du xvi^e siècle, les haricots frais, découverts aux Amériques, sont considérés comme des mets de luxe généralement vendus aux citadins aisés (figure 5). « Selon les idées botaniques d'alors [bas Moyen Âge et Renaissance], les plantes les moins nobles étaient celles qui produisaient un bulbe comestible souterrain (comme l'oignon, l'ail et l'échalote) [...] le sommet étant présenté par les fruits, le plus noble produit du monde végétal » (Flandrin et Montanari, 1996, p. 486-487). En plus des fruits, des légumes et des herbes fraîches, poussent dans les jardins urbains des plantes médicinales. La ciboule, la marjolaine, le thym, le basilic et d'autres plantes se cultivent pour leurs bienfaits naturels, leurs couleurs attrayantes, leurs odeurs suaves et leurs goûts prononcés. Parmi ces espèces, certaines jouissent même d'un statut particulier, comme la sauge, réputée pour ses vertus médicinales, pour la beauté de ses fleurs et pour son odeur aromatique. La rue, également appelée « rue officinale » ou « rue des jardins », est aussi la bienvenue dans



Figure 5. Annibale Carracci, *Le Mangeur de haricots* ou *Le Mangeur de fèves*, entre 1583 et 1585.

les carreaux de culture, non pas tant pour son odeur plutôt désagréable, mais parce qu'elle repousse les serpents et possède des vertus médicinales.

Les jardins urbains, rattachés ou non à une demeure, peuvent contribuer en totalité ou en partie aux revenus du propriétaire ou du locataire. Ce sont des lieux de production économique du fait de l'autoconsommation, mais également de la vente du surplus produit sur les marchés de la ville. Le rôle alimentaire et économique du potager urbain permet de dire que « la distinction entre jardin privé et tenure [concession] maraîchère est rarement nette » (Arnaud, 2011, p. 292). Pour les ménages composés d'un nombre limité d'individus, les potagers urbains peuvent assurer un certain niveau d'autosubsistance. Pour les familles plus nombreuses, il faut recourir à l'achat en plus des productions du jardin. Mais il est indispensable de rappeler que les familles propriétaires d'un jardin en ville sont largement minoritaires. Si certains cultivent une terre dans la campagne proche, une grande partie des citadins doit compter sur les marchés, les commerces, les échoppes et les marchands ambulants pour s'approvisionner. À Lyon, les fruits et les légumes achetés proviennent des

champs urbains, des jardins urbains, des campagnes proches et des faubourgs environnants : la Guillotière, Monplaisir, la Croix-Rousse, Sainte-Foy, Saint-Just, Oullins, Saint-Genis-Laval, soit à environ sept kilomètres du centre-ville pour les faubourgs les plus éloignés (Crozat *et al.*, 2010, p. 146). Seules quelques denrées d'exception sont exportées depuis des contrées lointaines à destination des familles les plus aisées.

Le jardin des sens

« [...] par leur odeur elles [les fleurs et les arbres] recrent les esperis, par leur saveur elles donnent delectation au goust, par leur couleur elles donnent plaisir à la veue, par leur souefvete elles plaisent au sens du toucher et par leur vertu elles guerissent de plusieurs maladies. »

Barthélemy l'Anglais, *Livre des proprietiez des choses*, 1479, p. 292.

Nous l'avons constaté, les jardins en ville tiennent une place importante dans l'approvisionnement alimentaire, l'économie et la représentation sociale du propriétaire ou du locataire. Mais il existe aussi une dimension plus rarement abordée et pourtant précieuse aux citadins, celle des ambiances et de leurs perceptions sensibles (figure 6). Les hommes et les femmes de cette époque accordent une grande importance à leurs cinq sens. Selon Clément Gurvil, il existe d'ailleurs une hiérarchie des sens où « le premier sens sollicité est la vue, immédiatement suivie par l'odorat et l'ouïe. Le toucher et le goût n'interviennent que dans un second temps » (Gurvil, 2013, p. 335). La conception du jardin potager-fruitier prend en considération les espèces, les saisonnalités, les couleurs et les volumes des végétaux. En quelques mots, le jardin « constitue un tableau de mille couleurs en perpétuel changement, évoluant avec les saisons » (Gurvil, 2013, p. 336). Dans une ville où la puanteur des rues peut parfois être insupportable, le parfum du jardin doit imprégner rapidement les habitants et les visiteurs. Il doit composer une sorte de « convertisseur » olfactif entre la rue, le jardin et la maison. Pour cela, les premiers carreaux de culture, proches des fenêtres des habitations et de l'entrée du jardin, sont garnis d'espèces végétales de grande fragrance telles que les roses, les thym, les romarins et autres plantes aromatiques. Pour les citadins plus délicats, les rebords des fenêtres sont également garnis de pots de fleurs soigneusement entretenus qui parfument l'intérieur du logement et montrent aux visiteurs le raffinement du propriétaire.



Figure 6. *L'amant et dame Oyseuse [Oisiveté] à l'extérieur des murs du jardin, dans Roman de la Rose de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, 1490-1500.*

« Se l'en peut, il est bon que le vergier soit quarre [incision faite dans un arbre pour en recueillir la résine] et s'il est si grand qu'il suffise, on plantera à l'environ herbes aromatiques et de souefve odeur comme basilicon, saulge, ysope, mario-laine, sarriette, mente et leurs semblables et aussi aultres pour avoir des fleurs comme rosiers, violettes, lys, flambes et telles autres herbes... Apres les mottes, il y aura grant compagnie d'herbes medicinables et diverses et de noble odeur, car elles prouffitent et aydent et nompas seulement pour l'odeur mais aussi pour ce que elles delectent la veue pour la diversite des couleurs. »

Guillaume de Lorris, *Le Roman de la Rose*, entre 1230 et 1235
(cité par Sodigné-Costes, 1990).

La recherche du calme caractérise également le jardin urbain. Les maisons et les murs de clôture atténuent les bruits de la ville. Ainsi, l'ouïe est plus sensible aux chants des oiseaux, aux bourdonnements des abeilles, au bruit des feuilles dans le vent. Quant au toucher, il intervient de manière directe et indirecte. La main palpe les fruits et les légumes pour en évaluer

la qualité et le niveau de maturité. Elle prend la terre pour en analyser sa consistance, sa granulométrie, son taux d'humidité. Elle touche l'eau, caresse les fleurs, effleure l'écorce des arbres. Enfin, lorsque le paysage a été admiré, les parfums humés, le calme apprécié et la chaleur accumulée, le goût entre en scène par la délectation des fruits, des légumes et des herbes aromatiques récoltés et consommés sur place; leurs saveurs sucrées, acidulées ou légèrement amères se dévoilent alors. Le goût est la véritable finalité des cinq sens, ainsi que celle du jardin urbain : fournir aux habitants une alimentation saine, en quantité et en qualité gustative.

« Ici [dans les jardins de la reine Ultrgothe à Cluny] le printemps au teint pourpré fait croître les gazons verts, et l'air est embaumé de l'odeur des roses du paradis. Là, de jeunes pampres offrent une ombre protectrice contre les chaleurs de l'été, et servent d'abri aux ceps chargés de raisin. Tout cet enclos est émaillé de mille fleurs diverses; il y a des fruits de couleur blanche, d'autres de couleur rouge. L'été y est plus doux qu'ailleurs, et la brise aux murmures discrets ne cesse d'agiter les pommes suspendues à leur tige. »

Venance Fortunat, *Poésies mêlées*, VI^e siècle, p. 165-166.

Détour par l'abbaye imaginaire de Saint-Gall

Loin du territoire lyonnais, notre périple historique nous emmène à l'abbaye idéalisée de Saint-Gall (figure 7). La raison de ce cas d'étude réside dans le fait que, bien qu'elle ne fût jamais construite, son plan a servi de référence pour l'organisation spatiale de la plupart des abbayes bénédictines françaises et européennes. Il s'agit d'une source majeure d'information sur la manière dont étaient pensées les abbayes à cette époque : de petits villages composés d'espaces bâtis et non bâtis, reliés par des ruelles et ceinturés par des murs périphériques (Horn et Born, 1979). L'organisation spatiale est ordonnée selon une logique rationnelle et spirituelle. Elle réunit tout ce qui est nécessaire pour faire vivre une communauté religieuse, comme les espaces de la vie monastique et de la vie quotidienne. Tout est rendu à son strict nécessaire, celui de faire vivre les moines dans l'austérité, la prière et la culture de son « jardin intérieur ».

« L'Éternel Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. L'Éternel Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. »

Genèse 2:9

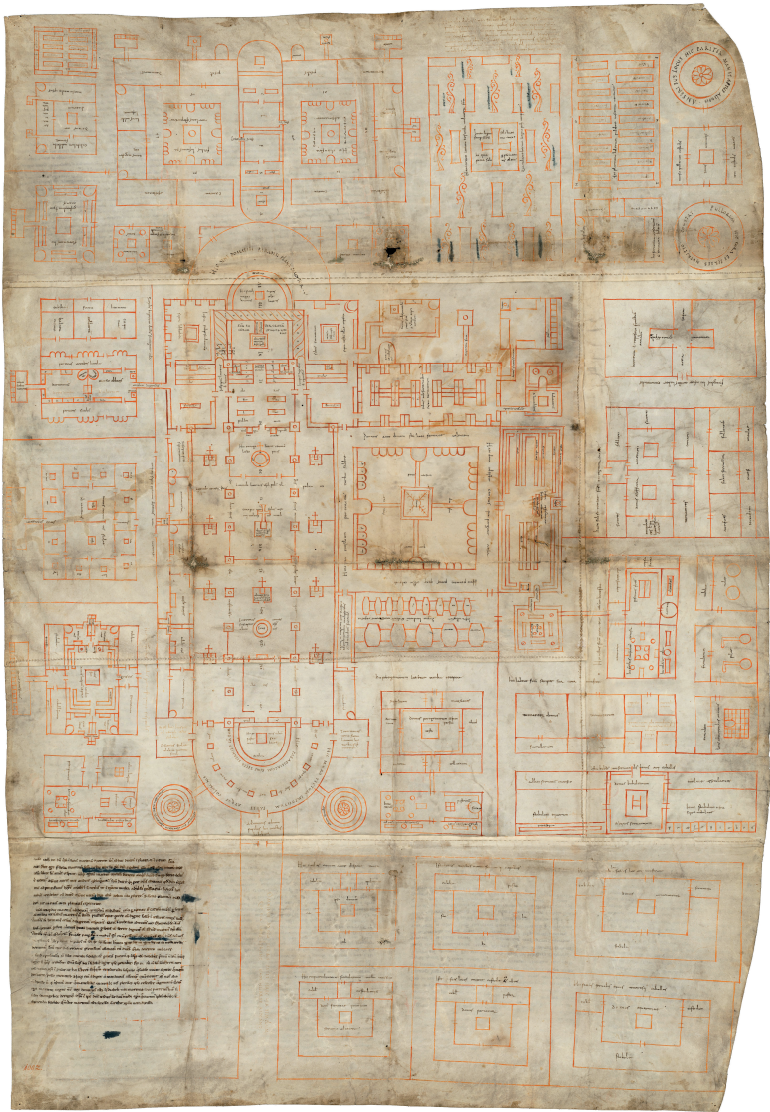


Figure 7. Plan de l'abbaye de Saint-Gall, ix^e siècle.

En entrant par la porte principale se dresse face à nous l'église abbatiale. À notre droite prennent place les logements des domestiques et plusieurs corps de bâtiments dédiés aux animaux. Cette proximité, entre les domestiques et les animaux, n'est pas laissée au hasard. Elle correspond au constant besoin d'attention que doivent porter les serviteurs auprès des animaux et de leurs besoins. En longeant ces bâtiments, on peut voir et

entendre des moutons, des chèvres, des porcs, des vaches et des chevaux. Puis en remontant, nous arrivons dans l'espace dédié à l'artisanat, avec notamment une boulangerie, un four, une brasserie, un moulin. C'est ici que se situent les cuisines, à l'articulation entre les bâtiments de transformation alimentaire, le cellier et le réfectoire. Suivant la règle de saint Benoît, l'alimentation des moines impose deux repas frugaux par jour, servis à heure fixe. Au déjeuner, sur de longues tables en bois, sont déposés deux mets cuits accompagnés de fruits, de légumes frais, d'une livre de pain et d'un verre de vin. Les viandes sont rares et se limitent aux poissons et aux volailles. Le repas s'observe dans un silence absolu. Seule la voix du lecteur des Saintes Écritures brise le silence monacal. Le repas du soir se réduit à une collation, quelques légumes et fruits accompagnant les restes du pain de midi (d'Arbois de Jubainville, 1858).

Partant du réfectoire et prenant la direction du jardin potager, on constate que ce dernier est composé de plates-bandes desservies par une allée centrale et fermé par des murs. On y trouve toutes sortes de plantes à bulbes et à tubercules, des légumes-racines, des légumes-feuilles et des herbes fraîches (Heitz, 1980, p. 254). Le potager est contigu à la maison du jardinier et aux deux poulaillers associés à une maison de gardiennage des volailles. La proximité entre le jardin potager et les volailles n'est, là encore, pas dénuée de sens. À défaut de substantier les hommes, les herbes indésirables, les légumes trop mûrs ou gâtés, ainsi que les escargots et les limaces, nourrissent les poules et les oies. Cette même logique de proximité s'applique au jardin des plantes médicinales situé à côté de la maison du médecin, de l'infirmerie et de l'hospice. Le jardin médicinal, ou jardin des simples, suit une organisation très codifiée, souvent en carrés ou en croix, où chaque plante, comme la valériane, la sauge, l'hysope ou le millepertuis, a sa place précise selon ses vertus thérapeutiques. Les moines herboristes y pratiquent une médecine empirique fondée sur l'observation, la prière et l'usage raisonné des remèdes.

À proximité immédiate du potager, le cimetière-verger contribue à la production alimentaire nécessaire aux moines. En effet, il n'est pas rare d'y croiser des pommiers, des poiriers, des pruniers ou autres fruits à coques. L'association cimetière-verger dans un même espace est récurrente au Moyen Âge. Les sépultures des frères sont disposées en rangs symétriques, et les arbres fruitiers se dressent habituellement entre celles-ci. Si l'on prend en considération que le jardin-verger est la représentation du jardin l'Éden et du paradis terrestre, il n'est pas surprenant que l'on

y inhume les morts. Plus encore, cet espace porte une signification très explicite : l'herbe sous laquelle reposent les moines représente l'herbe du paradis et les fruitiers symbolisent les saisons, les cycles, la Résurrection. On considère alors que les fruits qui y poussent sont nourris à la fois par la terre et par la sainteté des corps enterrés, ce qui leur confère une dimension symbolique et spirituelle supplémentaire. Mais ce principe ne concerne pas uniquement les édifices religieux, de nombreux cimetières-vergers s'implantent à la campagne comme à la ville jusqu'au xvii^e siècle (Fuhrmann, 1990).

Les premières communautés monastiques considèrent le jardin comme une allégorie du divin, synonyme d'humilité et de pauvreté. Jardiner, dans le potager ou dans le cimetière-verger, est un moyen de se rapprocher du divin tout en subvenant au besoin de se nourrir, de se guérir et de se vêtir (Leguay, 2009, p. 81). D'autre part, les plantes et les arbres possèdent également une signification spirituelle de l'ordre de la pureté, de la vertu, ou à l'inverse symbolisent des péchés matérialisés, par exemple par les « mauvaises herbes » et les légumes d'aspect phallique. En effet, selon les croyances de cette époque, plus une plante a l'aspect du corps humain, ou d'un de ses membres, hors le sexe masculin, plus elle est bénéfique (Paracelsus, 1572). Les plantes prennent ainsi part à une lecture morale du monde naturel : la rose symbolise le martyr et la Passion, les lys la virginité, les fraisiers l'humilité (Beck, 2000).

Point d'étape

De la fin du Moyen Âge à la Renaissance, l'agriculture demeure une composante indissociable de l'organisation spatiale, sociale, économique et sensorielle de la ville. À Lyon, elle se matérialise sous la forme de champs *intramuros*, de jardins enclos et de potagers domestiques ou ecclésiastiques. Les surfaces cultivées assurent l'approvisionnement alimentaire des citadins, génèrent une économie d'autoconsommation, de vente, de troc ou de don, et fournissent les ressources nécessaires à l'habillement, à la confection d'objets et aux soins. Elles assimilent également une partie des déchets organiques des habitants, tout en jouant un rôle défensif et en constituant des réserves foncières mobilisables lors des mutations urbaines.

Ces pratiques agricoles se déclinent selon des typologies variées, adaptées au tissu urbain dense, semi-dense ou ouvert, et aux contextes sociaux,

politiques et démographiques de la ville. En progressant dans la cité rhodanienne, le vaste paysage de champs au pied des contreforts se fragmente en une constellation de jardins clôturés. La mise en œuvre de limites physiques entre l'espace public et les espaces cultivés matérialise des enjeux sociaux et économiques : protéger les cultures, garantir des apports alimentaires et financiers, affirmer le statut du propriétaire et créer un microcosme sensoriel en rupture avec la rue. Dans les maisons de ville, les jardins domestiques sont des espaces propices à la déambulation, offrant un paysage visuel, sonore et olfactif agréable aux habitants et aux visiteurs. Chaque sens y trouve sa place et participe au bien-être quotidien des citadins privilégiés. L'organisation spatiale des potagers-fruitiers, qu'ils soient profanes ou sacrés, répond à une logique de proximité fonctionnelle, entre le jardin et la cuisine, les latrines et les jardins, les plantes médicinales et l'infirmierie, les plantes aromatiques et les fenêtres des logements. À cela s'ajoute une logique symbolique et spirituelle, particulièrement marquée dans les ensembles monastiques.

Ainsi, les villes médiévales, à l'image de Lyon, demeurent indissociables du monde agricole. Qu'elle se déploie dans les campagnes lointaines, en périphérie des remparts ou au cœur même des cités, l'agriculture est partout, jusque dans les pratiques quotidiennes des citadins.

LES VILLES ET LEURS CEINTURES MARAÎCHÈRES DU GRAND SIÈCLE AUX LUMIÈRES (xvii^e-xviii^e siècles)

Au milieu du xvii^e siècle, la France s'impose comme la première puissance militaire, politique et démographique d'Europe. La centralisation, engagée dès le début du xvi^e siècle, se poursuit et renforce la position de Paris en tant qu'épicentre du royaume. La capitale attire un flux ininterrompu de nouveaux habitants, passant de 300 000 individus au xvii^e siècle à plus de 550 000 à la fin du xviii^e siècle (d'après les estimations de Fierro, 1996, p. 278). Cette croissance continue provoque une densification du tissu urbain et un étalement progressif de la ville sur les terres cultivées (figure 8). Pourtant, la ceinture maraîchère demeure largement préservée, comme en témoignent les 1 200 maîtres-maraîchers parisiens recensés en 1776 (Lalanne, 1893, p. 1055). Cette permanence s'explique en grande partie par la crainte, toujours vive, de soulèvements de la population en cas de disette. Afin de prévenir tout risque, les administrateurs royaux organisent et planifient soigneusement l'approvisionnement alimentaire de la ville (Bognon *et al.*, 2018). Ils assurent la gestion des flux, fixent et recensent l'évolution des prix, contrôlent les marchandises et analysent les tendances à la consommation (Kaplan, 1988).

« Si les fournitures qui arrivent à la halle manquent un seul jour, les denrées doubleront de prix ; au troisième jour, la ville sera affamée. »

Louis-Sébastien Mercier, *Le Tableau de Paris, 1781-1789*,
chap. « Marché », p. 217.



Figure 8. Michel Philipponneau, *La Vie rurale de la banlieue parisienne*, 1956.

La ceinture maraîchère de Paris

Nous voici dans la périphérie proche de la ville de Paris, sur un chemin de terre qui était autrefois un marais impraticable. Ce sont les agriculteurs eux-mêmes, dorénavant «maraîchers», qui ont entrepris depuis le XII^e siècle des travaux d'assèchement pour pouvoir cultiver cette terre riche et libre de construction (Moreau et Daverne, 1845). Profitons de notre présence ici pour observer un de ces jardins maraîchers. Les espèces végétales cultivées ont évolué depuis les siècles précédents, principalement en raison des nouvelles envies des citadins. Nous constatons que les haricots et les choux ont été délaissés au bénéfice des artichauts, des asperges, des melons, des fleurs, des herbes aromatiques et des fruits comme les abricots et les pêches (Quellier, 2015a, p. 245). Les jardins maraîchers se spécialisent vers des productions à forte valeur ajoutée, leur garantissant une rentabilité plus ou moins importante, à condition qu'ils aient suffisamment de surface cultivable (estimée à un arpent de marais, soit environ 3 400 mètres carrés) (Abad, 2002, p. 638).

Outre les modes citadines, le choix des espèces cultivées est aussi influencé par la capacité des produits à se conserver dans la durée. En effet, selon la distance qui sépare le jardin du marché, et selon le mode de transport, les maraîchers ainsi que les agriculteurs des campagnes environnantes privilégient la culture d'une plante plutôt que d'une autre. De ce fait, les salades et autres légumes fragiles et à consommer frais composent principalement le paysage de ces jardins maraîchers. À l'inverse, les légumes moins délicats comme les carottes, les navets, les céleris et les salsifis, qui se conservent

plus longtemps, poussent dans les campagnes plus éloignées. De même, les cultures céréalières, qui n'ont pas besoin de présenter une grande fraîcheur, désertent peu à peu la banlieue pour des contrées plus lointaines (Philipponneau, 1956, p. 27). À la fin du XVIII^e siècle, il est estimé que près de 70 % de l'approvisionnement alimentaire des Parisiens provient d'un rayon de 200 kilomètres, et que plus de la moitié des fruits, des légumes, des céréales et du pain consommé à Paris est issue du territoire francilien (figure 9) (Bognon *et al.*, 2018).

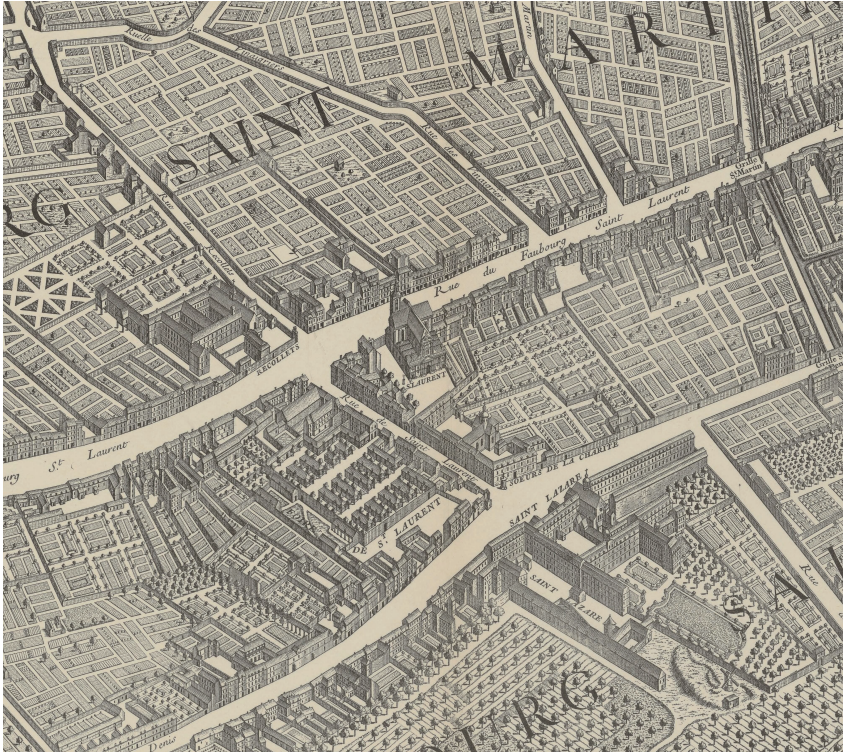


Figure 9. Michel-Étienne Turgot, *Plan de Paris*, dit « Plan de Turgot », détail du faubourg Saint-Martin, 1739.

Les ambiances des rues et des marchés

Passé les portes de la ville, nous constatons que les rues n'ont fondamentalement pas évolué depuis l'époque médiévale. Les voies sont sales,

nauséabondes, jonchées de boue et d'autres matières organiques. D'ailleurs, cette odeur est tout à fait identifiable, c'est celle des « excréments [qui] sont une composante majeure des odeurs urbaines » (Bouillon, 1983, p. 180). Les champs urbains sont également présents à Paris, bien que disparaissant au profit d'une densification urbaine croissante. Sur notre côté gauche nous dépasse un petit groupe d'agriculteurs, dont quelques-uns portent dans leur dos des sacs en osier remplis de légumes, et d'autres accompagnent un chariot tracté par un âne. Ils se rendent aux halles pour y vendre leur récolte ; suivons-les.

« À une heure du matin, six mille paysans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit et des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle ; leurs montures sont lasses et fragilisées, ils viennent de sept à huit lieues. »

Louis-Sébastien Mercier, *Le Tableau de Paris, 1781-1789*, chap. « Les heures du jour », p. 209.

Avant même d'apercevoir le marché, nous l'entendons. Les voix dominent le paysage sonore au travers de discussions intangibles, de querelles, de rires, de cris d'enfants et de marchandages bruyants. Pour attirer l'attention des passants, les marchands crient et vantent leurs produits (Gibault, 1900, p. 4-5) :

« J'ay chataignes de Lombardie ; Fignes de Melitte sanz fin [figues de Malte à foison] ; J'ay raisins d'Outre-mer, raisins [raisin sec] ; J'ay pois en cosse touz noviaux. »

« Artichaut ! Artichaut ! C'est pour Monsieur et pour Madame, Pour réchauffer le corps et l'âme. »

« Pour genz desgoutez, non malades, J'ay du bon cresson de Calier, Pour un peu vos cœur écailler [égayer] ; Il n'est rien meilleur pour salades. »

« Karottes, chervis, panès, C'est viande [aliment] à gens de bien ; Achetez, regardez-les bien. »

« Fraizes, fraizes, douces fraizes ! Approchez, petite bouche, Gardez bien qu'on ne les froisse, Et gardez qu'on vous touche. »

« Pomme de Capendu, Capendu ! C'est la pomme la plus royale. »

« Pesches de Corbeil, les Persches, Qui en prend un l'on pesche ; Encore pesche-t-il mieux, Celuy qui pesche deux. »

Le bruit des roues des carrosses et des sabots des chevaux qui frappent les pavés accompagne une lointaine musique provenant certainement d'un cabaret (Farge, 1992, p. 166). Soudain, le tumulte sonore s'accompagne d'un désordre visuel. Le manque d'espace est remarquable, les

emplacements des étals sont petits et resserrés, les trottoirs surfréquentés, il y a du monde partout (figure 10).

« Les marchés de Paris sont malpropres, dégoûtants, c'est un chaos où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle [...]. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoutte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, etc. [...] les ruisseaux qui s'enflent, entraînent parfois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; et l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale et bourbeuse. »

Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, 1992, p. 220-221.



Figure 10. Jacques Aliamet, *La Place Maubert*, entre 1748 et 1758.

Lorsque l'on pénètre dans le marché, on peut admirer sur les étals une très grande variété d'aliments. Les fruits et les légumes proviennent des jardins maraîchers, des jardins domestiques urbains, des potagers ecclésiastiques, des champs des faubourgs voisins, des campagnes éloignées, des provinces reculées et des pays lointains d'où proviennent quelques espèces exotiques, rares et chères. Cette profusion d'arrivages, plus ou moins lointains, est le

résultat de l'amélioration des routes médiévales qui sont progressivement élargies, empierrées et bordées d'arbres (Pitte, 1983, p. 244). Grâce à des chemins plus praticables, de nombreuses denrées peuvent parcourir de plus grandes distances pour atteindre les halles de Paris. C'est notamment le cas des animaux d'élevage qui arrivent de Bretagne, de Normandie, du Limousin, et qui passent les portes de la ville encore vivants pour y être vendus ou abattus (Abad, 2002, p. 638). Dès lors, c'est une nouvelle ambiance de ville qui nous saisit : celle des boucheries.

«Elles [les boucheries] ne sont pas hors de la ville, ni dans les extrémités; elles sont au milieu. Le sang ruissèle dans les rues, il se caille sous vos pieds, et vos souliers en sont rougis. En passant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugissements plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, et sa tête armée est liée avec des cordes contre la terre; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde; son sang qui fume, coule à gros bouillons avec sa vie. Mais des douloureux gémisséments, ses muscles qui tremblent et s'agitent par de terribles convulsions, ses débattements, ses abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses et les souffrances de son agonie. Voyer son cœur à nu qui palpite affreusement, ses yeux qui deviennent obscurs et languissants. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouïr les soupirs amers de cette créature immolée à l'homme!»

Louis-Sébastien Mercier, *Le Tableau de Paris, 1781-1789*,
chap. «Boucheries», p. 124.

La nécessité des maraîchers-éboueurs

Après avoir livré leurs productions et avant de quitter la ville, les maraîchers chargent leurs chariots d'un engrais gratuit et intarissable : la boue urbaine. Cette substance qui envahit les rues de Paris est un excellent fertilisant très apprécié de ces derniers. Le maraîcher revêt alors de nombreuses fonctions vitales pour lui et les citadins. Il produit des denrées alimentaires, les achemine jusqu'aux marchés, fournit la nourriture indispensable aux citadins et récupère les déchets que la ville rebute pour les valoriser en ressource énergétique. Une boucle vertueuse se forme alors entre les besoins urbains, agricoles, alimentaires et sanitaires. Toutefois, la quantité d'ordures est si importante que l'action des maraîchers n'est pas suffisante. À maintes reprises, les pouvoirs publics essaient de réglementer, sans succès (Béguin, 2013), le ramassage des ordures et le nettoyage des rues. Un constat identique s'impose à Lyon (Balaž, 2003, p. 80). En revanche,

l'activité du chiffonnier se professionnalise. Cet arpenteur des rues glane sur son chemin les détritiques jetés par les urbains pour les revendre. À l'aide d'un crochet, d'une hotte ou d'une charrette, il collecte principalement les chiffons, les os, les papiers, les métaux, les cuirs, les peaux et les cheveux (Béguin, 2013). Il débarrasse ainsi les ordures non valorisables dans les jardins pour ne laisser que la boue fertile aux maraîchers-éboueurs. Le métier de chiffonnier, fortement dénigré par la population citadine, se développe considérablement durant le XIX^e siècle pour devenir « une figure de la vie parisienne au XIX^e siècle » (Barles, 2011, p. 45).

Les expérimentations agricoles dans les jardins des hôtels aristocratiques

Partons ensuite à la découverte des jardins urbains. Après avoir traversé de nombreuses rues et places, nous constatons que cette tâche est relativement difficile. En effet, la tendance croissante des classes aisées à s'installer en ville plutôt qu'en périphérie contribue à une densification urbaine importante. Bien que « l'usage se répand[e] dans ces milieux de se faire construire dans les environs une résidence secondaire [...] [et] témoigne de l'emprise grandissante de la ville sur la campagne » (Pitte, 1983, p. 262), cette disposition, qui, rappelons-le, préserve plus durablement les parcelles maraîchères, se fait au détriment des jardins urbains. Mais, s'ils se raréfient, les jardins urbains ne disparaissent pas pour autant. On les retrouve dans les jardins des édifices remarquables, les parcelles monastiques, les quelques rares friches et dans les cœurs d'îlots domestiques. À l'Époque moderne, comme au Moyen Âge, l'agriculture en ville s'adapte aux besoins des habitants. D'ailleurs, ce sont précisément dans ces jardins urbains que de nombreuses techniques agricoles vont se développer, se perfectionner et se diffuser à travers les campagnes et les jardins maraîchers.

Allons voir du côté des grands boulevards pour contempler les jardins des hôtels aristocratiques, appelés également « bâtiment-cour-jardin ». Cette dénomination, principalement réglementaire, démontre un équilibre entre ces trois espaces ainsi qu'une typologie architecturale composite (Dion, 1990, p. 121-122). L'hôtel aristocratique demeure l'un des marqueurs sociaux les plus forts des villes, car il expose aux yeux des contemporains le rang social du propriétaire par l'emplacement de l'hôtel dans la ville, son échelle, son opulence, ses ornements et son jardin (Coquery, 1998, p. 19). Entrons dans l'un de ces jardins.

« Les jardins sont composés de parterres pour les fleurs, de potagers, de vergers, de bois de haute futaie et d'allée, selon leur diverse étendue. »

Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690, p. 298.

Comme à l'accoutumée, nous voyons que le jardin aristocratique, de même que tous les jardins urbains, demeure un espace privé, protégé et toujours clôturé, ce qu'indique son étymologie «gard», qui signifie «clôture». Ici, la hauteur moyenne des murs est comprise entre deux et trois mètres, comme le préconisent les traités d'agriculture et d'arboriculture (Furetière, 1690). En effet, les murs doivent être suffisamment élevés pour éviter l'intrusion des voleurs et des animaux, mais suffisamment bas pour minimiser les ombres portées dans le jardin. Bien exposées face au rayon du soleil se développent des cultures en espalier qui consistent à faire grimper des arbres fruitiers le long du mur (figure 11). Grâce à l'inertie thermique des murs, cette technique permet de produire des fruits peu adaptés au climat parisien, comme les figues, les abricots, les melons ou les pêches (Quellier, 2015a, p. 229). Elle est également favorable aux récoltes précoces ou tardives qui, là encore, trouvent une valorisation sociale et économique. Selon les régions, les murs peuvent être en pierre sèche, en moellon, en terre ou en plâtre. Dans ce jardin aristocratique, nous remarquons l'application d'un crépi de plâtre afin d'éviter que certains insectes ou autres petits animaux nuisibles aux cultures viennent nicher dans les murs en pierre (Quellier, 2015a, p. 141). Grâce à ce principe, le mur, en tant que composant architectural, prend une dimension productive dans le monde agricole. Mais la relation entre agriculture et architecture se cristallise plus encore avec la serre présente dans le jardin.

Définie comme « le lieu d'une maison où l'on serre les plantes en hiver : par exemple les artichauts, les cardons, les choux-fleurs [...], les fruits, les orangers, les figuiers en caisse » (Allain, 2010, p. 15), la serre est un petit bâtiment ou une pièce permettant de conserver à l'abri de la lumière et des gelées les fruits et les légumes, ainsi que les plantes fragiles. Quatre sortes de serres peuvent être distinguées (Allain, 2010, p. 15). La première porte le nom de « fruiterie » et se compose d'un mur épais placé au nord pour protéger les végétaux du froid extérieur, tout en conservant la chaleur interne grâce aux ouvertures vers le midi qui font pénétrer les rayons du soleil. La seconde serre est équipée de quelques petites ouvertures pour la ventilation et sert principalement à conserver les légumes et à faire blanchir les endives et les céleris. La troisième permet de protéger les plants qui redoutent le froid hivernal, tels que les orangers, les figuiers, les grenadiers

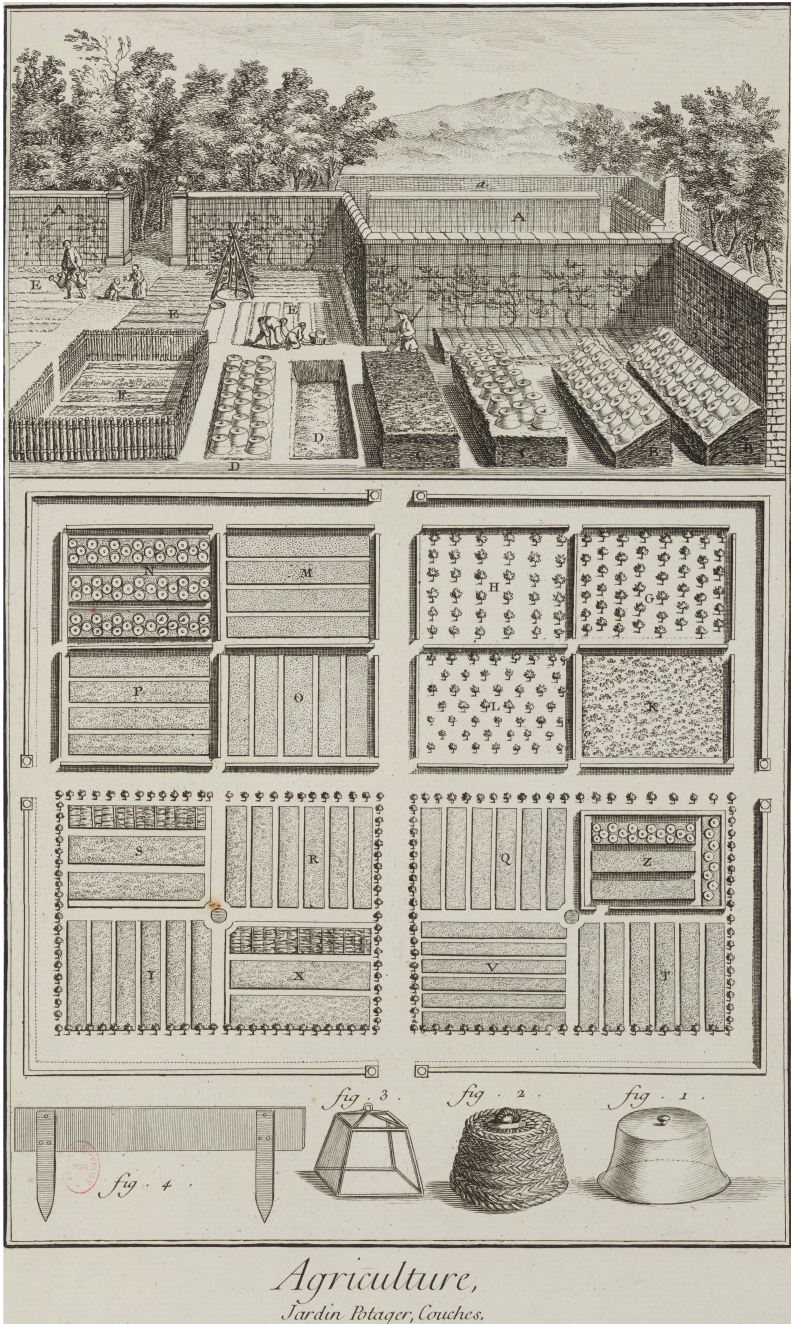


Figure 11. Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie*, «Agriculture, jardin, potager, couches», 1751-1780.

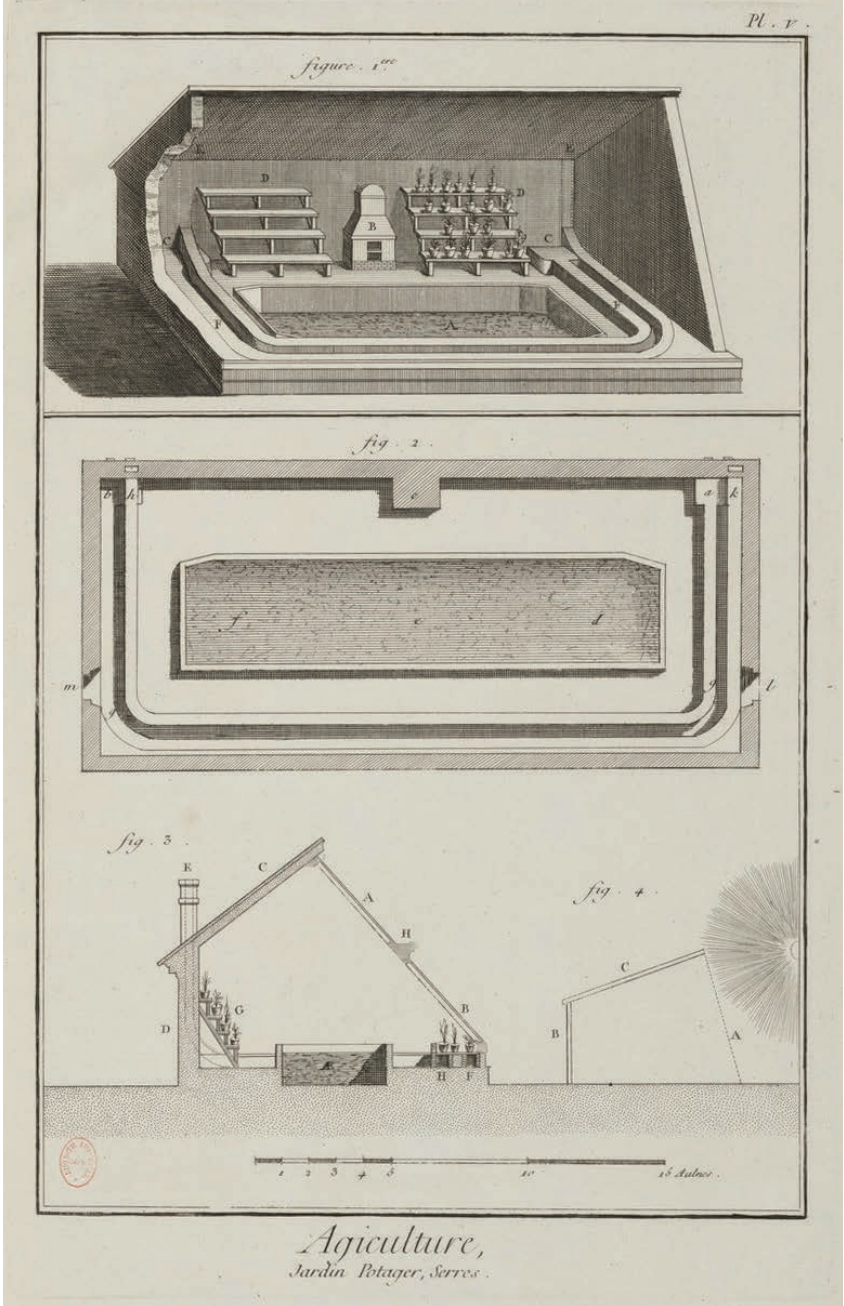


Figure 12. Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie*, «Agriculture, jardin, potager, serres», 1751-1780.

et les lauriers. Largement exposée au sud, le soleil permet de réchauffer l'air intérieur et donc les plantes. Enfin, la quatrième serre est réservée aux particuliers les plus fortunés, car elle est entièrement vitrée et équipée de poêles à bois pour produire une chaleur constante et maîtrisée (figure 12). Cette serre, également appelée « orangerie », devient un élément indispensable dans les jardins des grandes propriétés. Elle s'orne de plus en plus et accueille des usages non seulement de cultures, mais aussi de réceptions, de représentations, de fêtes, et devient un véritable cabinet de curiosités.

L'artificialisation et la maîtrise de la nature

Initialement réservées à la grande noblesse, les serres vont progressivement se diffuser dans les jardins urbains et ruraux en raison de l'attrait croissant des contemporains pour le monde végétal, et notamment les plantes rares, exotiques et fragiles, mais aussi pour maîtriser un climat correspondant aux besoins des cultures. L'emplacement de la serre dans le jardin ainsi que l'inclinaison des châssis vitrés sont étudiés attentivement pour privilégier l'exposition solaire des plantes. Elle peut être équipée de systèmes de chauffage plus ou moins perfectionnés selon l'époque et la capacité financière du propriétaire. Les cloches en verre sur lit de fumier, l'isolation en paille de seigle, les murs d'inertie maçonnés, les cages en verre, les poêles à feu et les fourneaux situés sous la serre pour chauffer la terre ou alimenter des conduits de fumée sont autant de techniques permettant de chauffer l'air des serres à une température favorisant la vitalité des végétaux. Les architectes et les ingénieurs redoubleront d'inventivité pour atteindre des dimensions toujours plus grandes et gagner en efficacité.

« Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin. »

Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, 1762, p. 118.

Le jardin a toujours été un espace artificialisé, façonné et maîtrisé par le jardinier. Qu'il soit serf ou noble, il s'engage dans une lutte contre la nature,

cherchant sans cesse à composer avec les contraintes du climat, des saisons, ainsi qu'avec la faune et la flore non désirées (Quellier, 2012, p. 42). Grâce à l'évolution des techniques de culture, le jardin est capable de produire plus tôt et plus longtemps que ce que dictent les lois de la nature. Les fruits et les légumes à la cueille précoce ou tardive, appelés « primeurs », marquent une distinction sociale pour les élites, les maîtres jardiniers et les maraîchers. Par conséquent, ce qui est produit dans le jardin, et la manière de le faire, participe grandement à la renommée de son propriétaire et participe également à sa richesse. L'engouement pour les techniques agricoles déployées dans les potagers urbains conduit certains d'entre eux, parmi les plus remarquables, à devenir de véritables attractions. Ils suscitent la curiosité des contemporains au point que « Parisiens et visiteurs étrangers considéraient les jardins maraîchers et les jardins potagers de l'élite comme un signe de modernité, et non comme une marque de ruralité ou d'archaïsme économique » (Quellier, 2015b, p. 298). Ainsi, le jardin potager devient un important sujet de conversation entre contemporains érudits et éduqués aux bonnes manières (Quellier, 2012, p. 79). Cet engouement change même l'appétence olfactive des citadins, qui se tournent vers des parfums aux notes végétales.

« Aux parfums entêtants [camphre, vinaigre, vin aromatique, musc, civette], l'on préfère désormais les odeurs délicates que l'engouement pour la nature pousse à rechercher dans les plantes et les fleurs : thym, romarin, lavande, violette, puis parfums végétaux importés des Îles, donnent aux élites sociales des senteurs nouvelles. L'eau de rose envahit alors la littérature galante en même temps qu'elle inonde le corps féminin. »

Jacques Bouillon, « Le corps, le geste et la parole.
Des goûts et des odeurs », 1983, p. 180.

Toujours dans le jardin de l'hôtel aristocratique, nous pouvons également voir le jardinier qui s'affaire auprès des aromates. Que ce soit en ville ou à la campagne, l'entretien des végétaux revient aux jardiniers domestiques, chargés, selon les contrats, de la maintenance, de l'entretien, des plantations, des récoltes, des tailles, etc. Selon les codes sociaux de l'époque, les qualités requises pour un jardinier sont : l'affection pour son travail, son jardin, ses arbres ; la propreté de ses gestes précis et nets ; la curiosité pour toujours s'améliorer, observer et apprendre de nouvelles méthodes et questionner les plus grands arboristes, sans jamais se satisfaire de ses certitudes (Quellier, 2015a, p. 305). Le jardinier doit aussi avoir l'esprit docile, ouvert et réceptif aux mots du maître instruit dans l'art de cultiver,

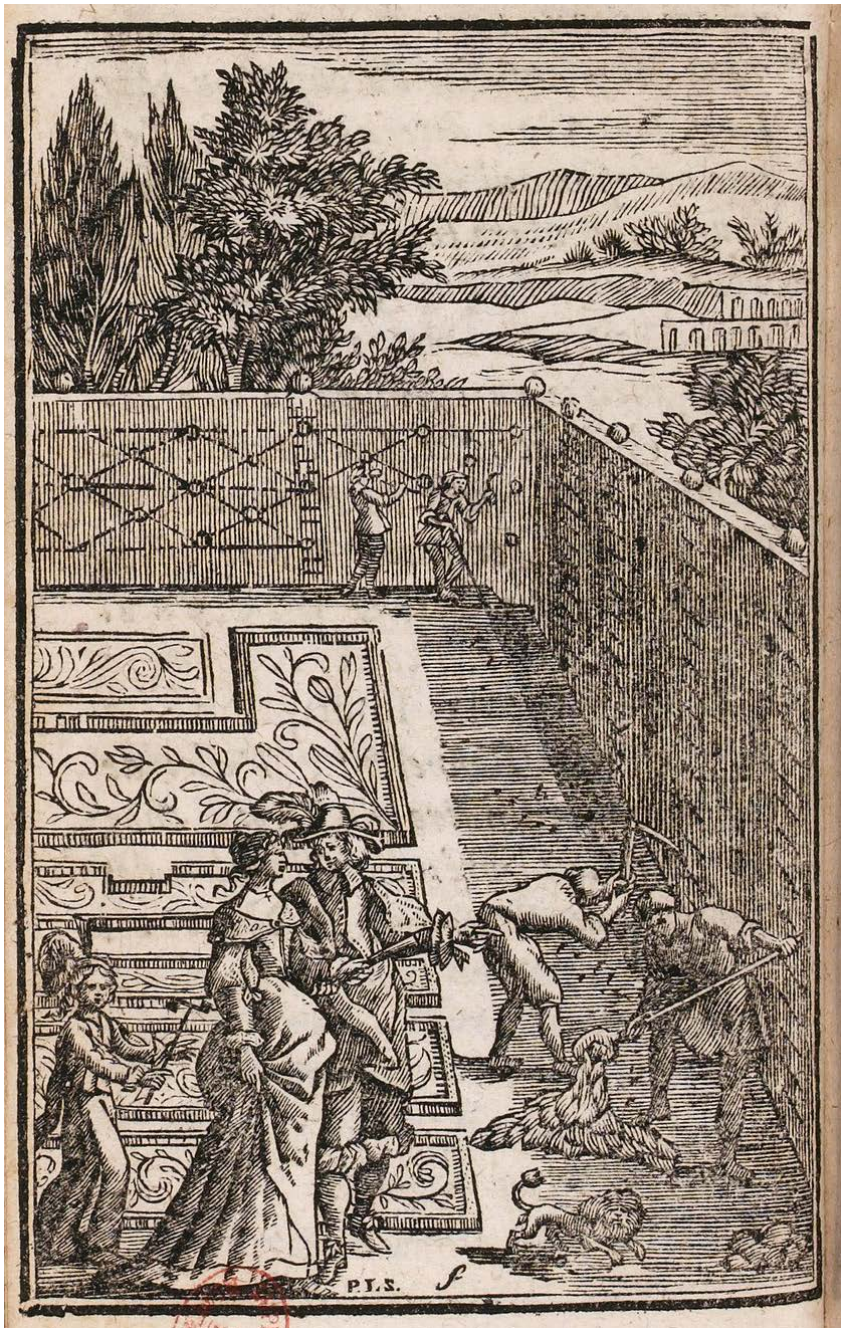


Figure 13. Nicolas de Bonnefons, *Le Jardinier françois, qui enseigne à cultiver les arbres et herbes potagères*, 1651.

car avant tout, le jardinier est sous l'autorité du propriétaire du jardin et de la maison. Il est préférable d'ailleurs que le jardinier domestique sache aussi lire et écrire afin de pouvoir recevoir des ordres de son maître à distance, notamment pour les maisons de campagne.

Les savoirs et savoir-faire issus de la paysannerie demeurent plus ou moins bien perçus dans le monde savant. Dans les traités d'agriculture, particulièrement arboricoles, certaines techniques diffusées proviennent de gestes et de connaissances issus du monde paysan. Ainsi, la pratique du jardinage par un domestique est instruite par les « bonnes » et nouvelles méthodes de culture inculquées par le maître et les connaissances séculaires héritées de la paysannerie (figure 13) (Quellier, 2015a, p. 303). En revanche, il est important de souligner que les « progrès » agricoles demeurent encore très éloignés des sociétés paysannes (Mendras, 1984, p. 56).

« Le noble confie à ses serviteurs le fonctionnement et l'entretien de la maison-née : leur rôle est d'assumer l'organisation de la vie quotidienne dans le moindre détail et de le libérer d'absolument toute charge matérielle. Une répartition précise s'établit donc : aux maître d'hôtel, piqueur, femme de charge revient l'approvisionnement général de l'hôtel, dépenses de bouche, fourrages, linge de maison ; valet et femme de chambre sont les commissionnaires attitrés des maîtres et prennent en charge leurs courses personnelles ; l'intendant, qui administre affaires et biens, supervise toutes les dépenses ; l'architecte est responsable de tout ce qui touche à son secteur. »

Natacha Coquery, *L'Hôtel aristocratique*, 1998, p. 70.

Les fonctions alimentaires et économiques du jardin bourgeois

Sur le plan social, le jardin est indissociable du logement bourgeois. Mais il l'est aussi d'un point de vue alimentaire, car la hantise d'une disette, d'une absence ou d'une irrégularité de l'approvisionnement alimentaire est constante dans l'esprit des familles, même fortunées. Si le jardin moderne revêt une fonction sociale très importante, son rôle alimentaire, économique et ambiantal demeure inchangé depuis le Moyen Âge. Les jardins urbains participent grandement à l'approvisionnement alimentaire des membres de la famille. De même, de nombreux bourgeois jouissent d'une ou plusieurs maisons de campagne et se font livrer les productions de leur jardin rural à leur résidence urbaine pour être consommées ou vendues (Quellier, 2012, p. 98).

Selon l'article 12 du règlement de 1599 de la corporation des maîtres jardiniers de la ville, faubourg et banlieue de Paris (Henri III, 1765, p. 14), tout propriétaire d'un jardin dans les murs de Paris, ou en banlieue de la ville, a le droit de vendre un surplus, soit personnellement, soit avec un domestique faisant office d'intermédiaire. Ainsi, le pouvoir royal reconnaît que tout propriétaire ou agriculteur d'un marais ou d'un jardin a le droit de vendre ses productions. Toujours selon cet article, la vente de denrées est réglementée, avec une restriction à certains jours (mercredi et samedi), dans des marchés autorisés et en contrepartie de taxes royales. En accordant la vente de produits cultivés *intramuros* par des propriétaires, la ville s'assure, d'une part, de son approvisionnement en produits frais parallèlement aux arrivées de la banlieue et, d'autre part, de l'expertise sur ces produits afin de vérifier leur qualité, leur fraîcheur, les variétés végétales et le type d'engrais utilisé. Outre l'économie marchande, les récoltes provenant des potagers urbains peuvent générer une économie de don. Il est fréquent par exemple que les loyers des maisons soient honorés par les produits du jardin, y compris le petit élevage. Cette pratique, très courante à l'Époque moderne, se retrouve également dans les institutions religieuses, où le loyer d'un terrain (bâti ou non) se fait en approvisionnant les abbayes et les monastères urbains (Farge, 1992, p. 166). Ainsi, le potager bourgeois est à la frontière entre l'agrément contemplatif, la représentation sociale, la production alimentaire et l'économie. Symbole de la prédominance de l'humain sur la nature, l'agriculture pratiquée par les citadins possède un modèle royal : celui du potager du Roi à Versailles, réalisé entre 1678 et 1683.

Détour par le potager du Roi à Versailles

En entrant par la porte ouest, celle par laquelle pénètre le roi, nous sommes accueillis par une grande allée délimitée par des murs en espalier. Derrière eux se dissimulent les premiers enclos qui abritent une production spécifique (Quellier, 2012, p. 93) : légumes, herbes, fleurs. On y retrouve également des cultures sous cloche et des fruitiers en espalier. En tout, vingt-neuf enclos se répartissent en périphérie du jardin, offrant au roi, à sa cour et à ses convives le luxe de déguster des fruits primeurs ou hors saison (figure 14). En cheminant vers le centre, nous constatons une grande rigueur géométrique, dominée par la symétrie et l'alignement. Les carreaux potagers sont tirés au cordeau, les cultures sont droites et rangées,

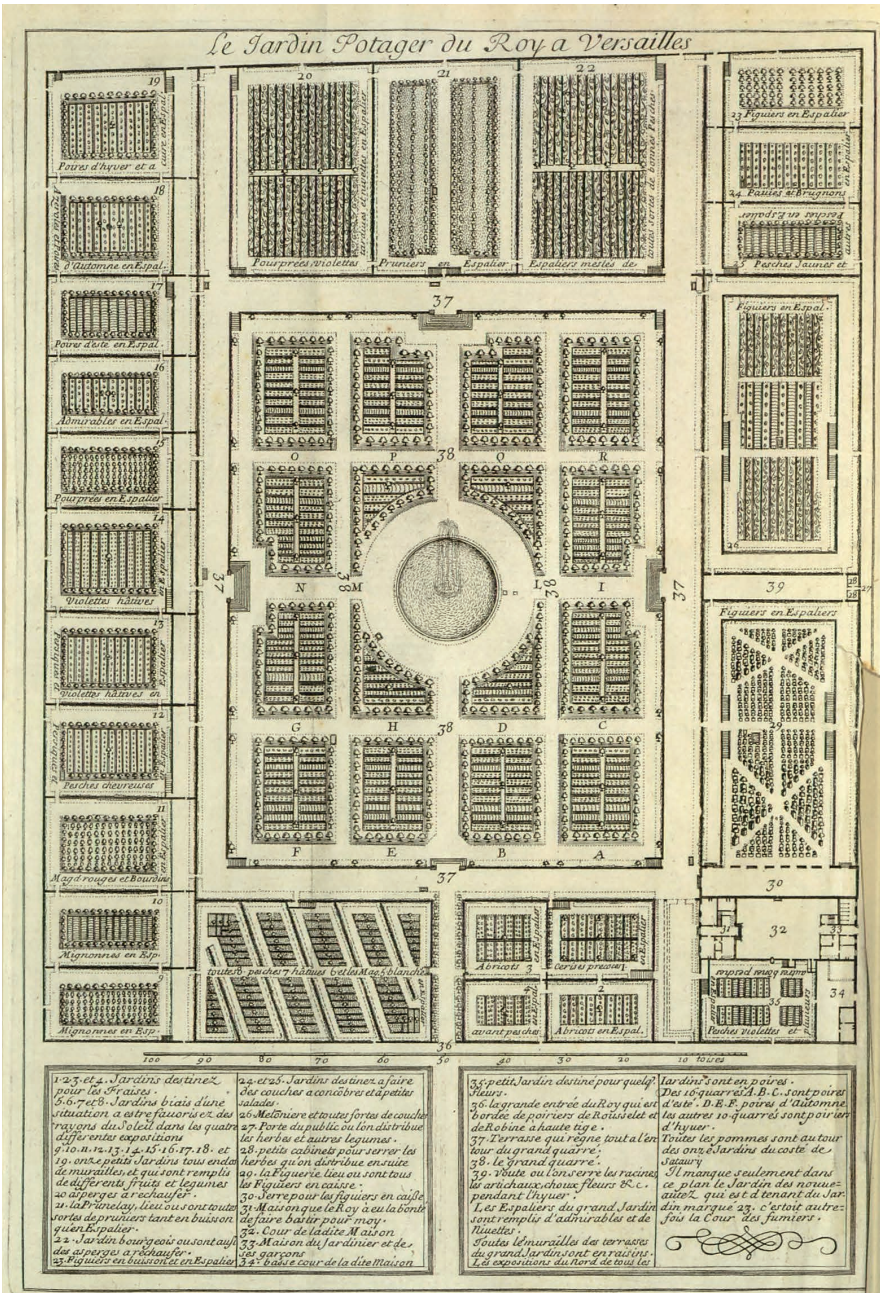


Figure 14. Jean-Baptiste de La Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, 1697.

les murs ferment et organisent les espaces (Quellier, 2012, p. 96). Dans la partie centrale du jardin, un grand bassin circulaire animé d'un jet d'eau sert à arroser les cultures. Nous sommes en surplomb par rapport à ce jardin, permettant de mettre en scène les seize carrés de culture consacrés aux légumes. Chacun d'eux est agrémenté de fruitiers, notamment de poiriers, montés en espalier sur des treillis. Tout est conçu pour mettre en lumière une nature parfaitement ordonnée, maîtrisée et réglée par des mains expertes. Les neuf hectares qui composent le potager du Roi sont rigoureusement desservis par un réseau de grandes allées, de chemins entre les cultures et de petits sentiers à l'intérieur des enclos. C'est un espace dédié à la déambulation, à la représentation sociale ; un lieu où l'on se montre en bonne compagnie, où l'on se courtise.

« Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie :
En voyant ce petit morceau,
Jardins, il faut que je vous fuie.
Trop d'art me révolte et m'ennuie,
J'aime mieux ces vastes forêts,
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie. »

Voltaire, *Épître LIV. Au prince royal de Prusse*, 1738, p. 308.

Parmi les espèces végétales cultivées, celles des arbres fruitiers se distinguent particulièrement pour des raisons sociales, gustatives et spirituelles. La coutume veut que l'on offre aux visiteurs des fruits du jardin afin qu'ils unissent la beauté de la nature aux subtils parfums floraux, aux chants des oiseaux, à la fraîcheur des fontaines et au délicat goût sucré du fruit. À cette époque, le sucre est une saveur beaucoup plus rare qu'aujourd'hui, et « le palais d'un homme distingué se doit d'apprécier les friandises sucrées et la délicate chair des fruits » (Quellier, 2015a, p. 74). De même, le fruit est considéré comme un aliment sain, recommandé pour rester en bonne santé et pourvu, selon les espèces, de propriétés médicinales. Les fruits se consomment crus ou cuisinés, associés au sucre de canne ou au miel, et préparés sous forme de compotes, marmelades, gelées, confitures, pâtes de fruits ou encore fruits confits. L'importance de la qualité gustative est

telle que Jean-Baptiste de La Quintinie, le concepteur du potager du Roi lui-même, interdit l'usage de fumier pour enrichir la terre des arbres par crainte de gâter la délicate peau d'un fruit.

Selon les croyances de cette époque, une forte odeur aurait un pouvoir pénétrant sur un corps moins odorant. Dans le cas du fruit, qui se caractérise par un parfum léger et délicat, toutes les odeurs fortes et nauséabondes pouvaient facilement pénétrer sa chair, du moins le croyait-on. Ainsi, on craignait l'odeur grossière «des dents gâtées du jardinier qui, lors de l'incision de l'écorce nécessaire pour une greffe en écusson, tient entre ses dents l'œil portant les qualités du fruit à venir» (Quellier, 2004, p. 73). Le fruit possède également une symbolique forte dans la liturgie chrétienne, où «chaque aliment aurait une valeur plus ou moins noble ou ignoble selon sa position dans "une grande chaîne de l'être" établie par Dieu» (Quellier, 2015a, p. 58). Aérien et éloigné de la terre, le fruit sucré d'un arbre est plus pur qu'une rave amère. De plus, tous les fruits ne jouissent pas du même prestige. Si la poire, la pêche ou la figue font partie de l'élite, la prune, par exemple, est perçue comme un fruit peu noble, car l'aspect tordu, dégarni et difforme de son arbre ne correspond pas aux canons des jardins classiques et sa propriété laxative la rend peu appréciée.

Avec le siècle des Lumières, l'imaginaire médiéval et, de manière générale, les croyances populaires s'effacent progressivement. La magie héritée de la Renaissance perd peu à peu de son intérêt pour les contemporains (Ehrard, 2013). La nature sauvage ne fait plus peur, car les sciences ont changé la vision des hommes et des femmes sur les forêts, les marais, les montagnes ainsi que sur la faune et la flore. La nature devient un monde de fascination et de découverte. Plus encore, elle est le médium d'un idéal poétique et d'une beauté immaculée dans lesquels l'humain fait partie du tout. Parmi les témoignages historiques qui marquent ce changement de regard sur la nature, citons celui du médecin écossais John Pringle, qui déclare en 1765 :

«De par ces découvertes, nous sommes assurés qu'aucune plante ne pousse en vain, mais que, du chêne de la forêt à l'herbe des champs, chaque plante individuelle est utile à l'humanité; si elle n'est pas toujours distinguée par quelque vertu privée, elle fait partie de l'ensemble qui nettoie et purifie notre atmosphère. En cela, la rose parfumée et la solanacée mortelle coopèrent: ni les herbages, ni les bois qui fleurissent dans les régions les plus reculées et non peuplées ne sont inutiles pour nous, ni nous pour eux; considérez bien les vents leur apportant constamment notre air vicié, pour notre soulagement et pour leur nourriture. Et si jamais ces coups de vent salutaires se transforment en tempêtes et en

ouragans, traçons et vénérons encore les voies d'un Être bienfaisant ; qui non pas par hasard mais avec dessein, non pas dans la colère mais dans la miséricorde, secoue ainsi les eaux et l'air ensemble, pour enterrer dans les profondeurs ces effluves putrides et pestilentiels, que les légumes sur la surface de la terre n'ont pas suffi à consommer. »

John Pringle, *Medical Annotations*, 1765, p. 107.

Point d'étape

Du Grand Siècle aux Lumières, villes et agricultures demeurent indissociables. À Paris, l'étalement urbain consomme progressivement la ceinture agricole et provoque une pression foncière obligeant les maraîchers à adopter des stratégies commerciales plus rentables. De manière générale, les productions se spécialisent en fonction de leur situation géographique et de leur distance par rapport à la ville. Les jardins urbains et maraîchers se tournent alors vers la culture de produits plus valorisants économiquement, comme les fruits et légumes frais, primeurs, fragiles à transporter, fortement demandés par les citadins. Les denrées moins exigeantes, comme les céréales, ou consommatrices d'espace, comme l'élevage, se maintiennent davantage en périphérie éloignée.

Plus encore qu'au Moyen Âge, l'important flux d'approvisionnement des marchandises, la concentration des hommes et des bêtes dans les marchés surpeuplés et les rues étroites, l'accumulation exponentielle des déchets et la pollution des boucheries imprègnent profondément la ville. L'intarissable boue urbaine qui prolifère dans les rues devient une ressource précieuse pour les maraîchers qui la récupèrent pour fertiliser leurs champs. Les maraîchers jouent ainsi un rôle double : ils apportent à la ville l'énergie alimentaire dont les citadins dépendent, et récupèrent les ressources organiques urbaines pour nourrir leurs jardins. Ce cycle illustre particulièrement bien une forme de synergie entre ville et agriculture.

Au cœur de la ville dense, les jardins bourgeois et aristocratiques se transforment en lieux d'expérimentations horticoles. À l'arrière des hôtels aristocratiques se perfectionnent et se diffusent des savoir-faire qui transformeront les paysages et les techniques agricoles : murs en espalier, cultures précoces ou tardives, sélections variétales, châssis et serres. Outre l'autonomie alimentaire plus ou moins significative qu'ils procurent, ces jardins jouent un rôle d'agrément et de représentation sociale, témoignant du raffinement et du statut de leurs propriétaires. L'agriculture devient

une discipline scientifique, portée par une image de prestance sociale. Le jardin merveilleux, omniprésent au Moyen Âge, cède progressivement la place au pragmatisme, à l'observation et à la connaissance. La nature suscite la fascination et la curiosité pour mieux la comprendre, la modeler et la maîtriser selon les besoins et les désirs humains.

Au-delà de ces rapports spatiaux, sociaux et symboliques, la vocation alimentaire et économique de l'agriculture demeure indispensable à la ville. Les citoyens dépendent inexorablement de l'approvisionnement alimentaire assuré par les jardins intra-urbains, les ceintures maraîchères et les campagnes. Conscients de cette dépendance fragile, les pouvoirs royaux organisent les flux de denrées, encadrent les marchés et veillent à la stabilité des prix pour prévenir les tensions et éviter les révoltes.

Si la délicate articulation entre l'urbanisation galopante et la préservation des terres cultivées constitue déjà un enjeu majeur à cette époque, les villes et les agricultures connaîtront, à partir du XIX^e siècle, de profonds bouleversements sous l'effet conjugué de la révolution industrielle et du mouvement hygiéniste.

LES PREMIÈRES DISTANCIATIONS DURANT LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE (xix^e siècle)

Au xix^e siècle, Lyon connaît une renommée mondiale grâce à l'essor de sa soierie, qui fait de la ville l'un des principaux centres économiques européens. Ce rayonnement industriel tend toutefois à occulter un autre champ d'excellence, tout aussi remarquable : celui de l'agriculture. En effet, l'horticulture lyonnaise acquiert à cette époque ses lettres de noblesse par la création de milliers d'espèces de fruits, de légumes et de fleurs dont certaines possèdent une réputation internationale. Parmi elles, la tomate « Monstrueuse de Lyon », le melon « Délice de table », la pomme de terre « Vieille de Lyon » ou encore le navet « Long Noir ». En 1813, l'agronome Nicolas-François Cochard fait l'éloge du melon d'Ampuis pour « son bon goût, le parfum qu'il exhale », puis en 1817, il fait celui de l'abricotier de plein vent, qui prospère également à Ampuis : « Son fruit, plus petit que celui de l'abricot-pêche, a aussi plus de saveur » (Cochard, 1817, p. 150). Il n'est pas rare que certains de ces fruits et légumes d'excellence soient achetés à prix d'or par les Franciliens et parfois même par les Anglais (Croizat *et al.*, 2010, p. 125). D'ailleurs, la qualité remarquable de ces produits a vraisemblablement joué un rôle important dans la renommée mondiale de la cuisine lyonnaise. En 1837, Stendhal écrivait : « Je ne connais qu'une chose que l'on fasse très bien à Lyon ; on y mange admirablement, et, selon moi, mieux qu'à Paris. Les légumes surtout y sont divinement apprêtés » (Stendhal, 1854, p. 152).

L'exportation des denrées concerne aussi la production agricole plus « classique ». Dans certains contextes commerciaux qui dominent à l'échelle nationale et internationale, il arrive que les maraîchers favorisent la vente de leur production à l'exportation plutôt qu'à Lyon. De fait, le marché lyonnais peut, paradoxalement, avoir des insuffisances dans son approvisionnement en produits frais. S'ajoute à cela que « depuis longtemps, Lyon est dépendante d'un approvisionnement alimentaire plus lointain

que celui de ses banlieues qui ne parviennent pas à subvenir aux besoins des citadins» (Baltet, 1895, p. 359).

Les marchés urbains et la présence animale

Nous voici à proximité du faubourg de Caluire, à quelques kilomètres au nord de Lyon, entourés de jardins maraîchers dans lesquels s'épanouissent de nombreuses variétés de fruits et de légumes. Ici, comme à Rillieux, Vaulx-en-Velin, Pierre-Bénite, Solaize et Ampuis, les terres sont profondes, riches et meubles, propices à la culture de végétaux de renom. En empruntant un chemin de terre qui mène à la ville de Lyon, en passant par le quartier de la Croix-Rousse, nous pouvons voir que les bâtiments ont pris la place des anciens champs que nous avons admirés au Moyen Âge. La croissance de la ville, aidée par le développement des transports et l'amélioration des routes, a entraîné la délocalisation des cultures vers la périphérie. Les quelques maisons qui ponctuent le sentier deviennent de plus en plus mitoyennes, formant des rues plus densément construites. Bien que l'étalement de la ville ne soit pas le plus flagrant dans les quartiers situés au nord de Lyon, il n'en demeure pas moins représentatif d'une augmentation démographique considérable (plus 300 % en un peu plus d'un siècle) (Gascon, 1971, p. 24). D'ailleurs, en poursuivant notre avancée vers le centre-ville, nous avons la chance d'admirer un point de vue remarquable sur l'agrandissement de Lyon. On constate alors que la ville a conquis le faubourg de Vaise à l'ouest, qu'elle a fait disparaître les jardins maraîchers au sud de la presqu'île et que les terres agricoles des Brotteaux et de la Guillotière, à l'est, ont été progressivement urbanisées (Saunier, 1992, p. 358).

Prenons une ruelle qui descend vers la place des Terreaux, où se tient le marché aux fruits, aux légumes et aux herbes. Entouré d'édifices prestigieux que sont l'hôtel de ville et le palais Saint-Pierre, le marché est extrêmement fréquenté et présente une grande disparité de statuts sociaux. Justement, en 1815, la ville de Lyon décide de déplacer ce marché, considérant que la cohabitation des usages et des usagers est inappropriée (Balaÿ, 2003, p. 101). L'ambiance qui règne ici est marquée par les odeurs et les bruits des animaux mêlés aux activités humaines, ainsi que par la congestion des allées par les corps et l'air vicié. Que ce soit sur les marchés, dans les rues ou les cours, les animaux sont omniprésents. Les bœufs harnachés entrent dans la ville pour rejoindre les boucheries; les porcs circulent librement dans les rues et se chargent de manger les détrit

pour les rendre en excréments; les ânes et les chevaux transportent les hommes et les marchandises; les rats, les poules et les chiens errent dans les caniveaux en quête de nourriture. Comme depuis le Moyen Âge, ce sont les maraîchers eux-mêmes qui livrent et qui vendent leurs productions sur les marchés de la ville (figure 15). Ils favorisent la vente en gros à des revendeurs pour écouler facilement et rapidement leurs stocks, car la vente au détail est plus incertaine et chronophage. Mais les allées et venues des agriculteurs entre les champs et la cité ne sont pas uniquement liées aux livraisons et à la vente. Comme au Moyen Âge, elles concernent aussi la récupération des divers déchets organiques produits par la ville.

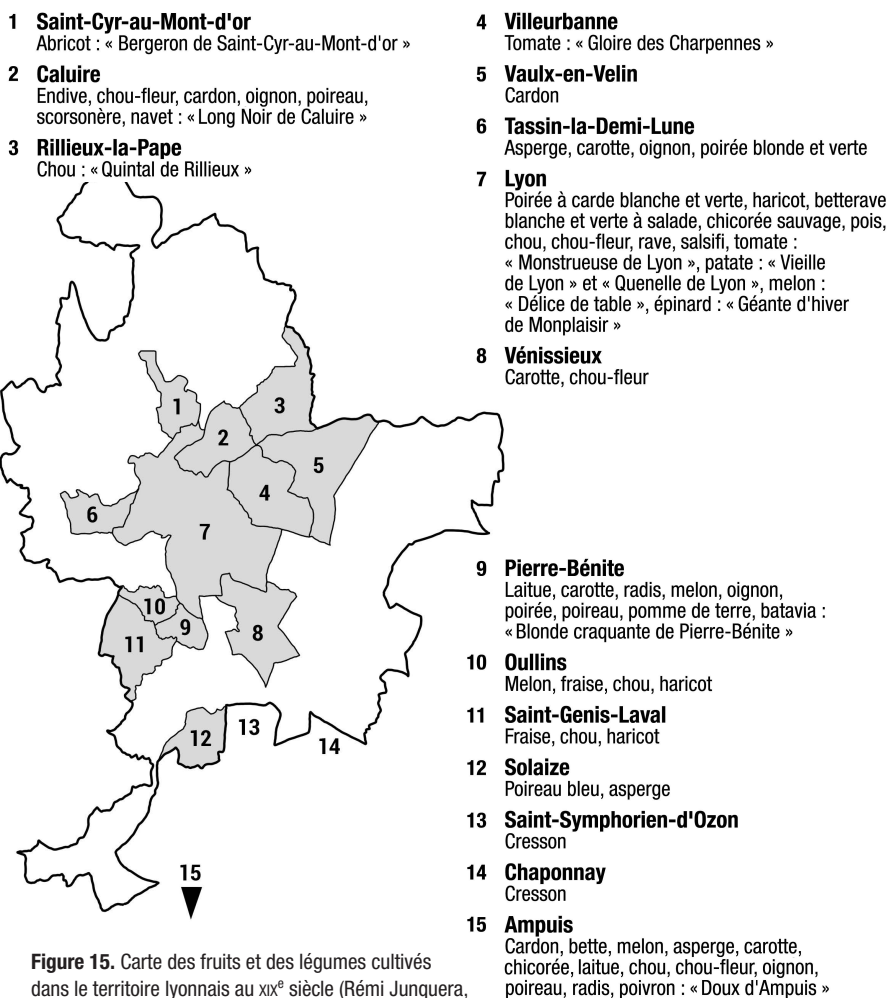


Figure 15. Carte des fruits et des légumes cultivés dans le territoire lyonnais au XIX^e siècle (Rémi Junquera, d'après Crozat *et al.*, 2010).

L'avènement du maraîcher-vidangeur

Si nous attendions jusqu'à la nuit tombée, nous verrions plus d'un millier d'agriculteurs arpenter les rues pour récupérer le contenu des vidanges dans leurs tombereaux (Aguerre, 2003). Les plus aguerris ont leurs adresses coutumières et vont assainir les fosses d'aisance des familles avec qui ils ont l'habitude de traiter. Les autres cherchent activement cet engrais, qui devient parfois si rare qu'«il arrivait que les agriculteurs revenaient de la ville, après l'avoir parcourue dans tous les sens, pendant toute la nuit, [...] sans avoir rempli leurs petits tonneaux» (Burelle, 1888, p. 10). Malgré le bruit et l'odeur des activités de ramassage, les habitants restent reconnaissants du travail ingrat effectué par les agriculteurs, qui finalement permet d'éviter à la ville de s'empêtrer dans les immondices et de libérer l'air d'une asphyxie générale. Il est important de souligner qu'à la fin du XIX^e siècle, Lyon compte plus de 400 000 habitants, ce qui représente une très grande quantité de matière stercoraire, estimée à plus de 162 millions de kilogrammes (Quivogne, 1874). Heureusement, «les excréments et les ordures de la ville sont l'or des champs» (Aguerre, 2003), notamment pour les maraîchers de l'est lyonnais, dont les sols sont assez médiocres.

Cette relation entretenue entre la ville et les champs a également l'approbation des médecins. Selon eux, les déjections ne représentent plus de danger sanitaire lorsqu'elles quittent les limites de l'espace urbain. «La merde est beaucoup plus dangereuse à la ville qu'à la campagne; Louis-Sébastien Mercier envie les paysans qui se soulagent aux champs alors que les citadins risquent la fièvre putride à s'asseoir sur les funestes lunettes» (Corbin, 1986, p. 44). De plus, en récoltant la matière organique des fosses, l'agriculteur-vidangeur devient le propriétaire de cette matière révoltante: «Véritable bouc émissaire, il endosse les nuisances de la défécation urbaine [...] il devient l'unique coupable du désordre olfactif» (Aguerre, 2003, p. 7). Dans le monde rural, l'odeur incommode fait partie du paysage olfactif, surtout en période d'épandage. La matière imprègne la terre, les murs des maisons, les vêtements et la peau des hommes (Aguerre, 2003, p. 22). Mais sa perception est ambivalente, elle dégoûte en même temps qu'elle rassure les agriculteurs et les citadins d'une production agricole prometteuse. «L'odeur des "campagnards" diffère de celle des citadins; les humeurs du premier sont moins viciées, elles "approchent davantage de la nature végétale". Le plus puant, c'est celui qui affectionne l'alimentation carnée; pour l'heure il s'agit du citadin» (Corbin, 1986, p. 61). Cette vision dichotomique et fantasmée entre la

ville et la campagne est représentative des courants hygiénistes de cette époque. Victor Hugo, en 1862, en offre une formulation particulièrement révélatrice.

« Ces tas d'ordures du coin des bornes, ces tombereaux de boue cahotés la nuit dans les rues, ces affreux tonneaux de la voirie, ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est ? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet et du thym et de la sauge, c'est du gibier, c'est du bétail, c'est le mugissement satisfait des grands bœufs le soir, c'est du foin parfumé, c'est du blé doré, c'est du pain sur votre table, c'est du sang chaud dans vos veines, c'est de la santé, c'est de la joie, c'est de la vie. »

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862, p. 134.

Toutefois, avec la densification et l'accroissement de la population au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, ces représentations vont profondément évoluer. Le transfert des fosses aux tonneaux de stockage fait émaner de puissantes odeurs méphitiques qui provoquent l'abaissement du seuil de tolérance des habitants et l'indignation générale des citadins (Corbin, 1986, p. 87). Au printemps et à l'automne, au moment où les champs doivent être fertilisés, les maraîchers envahissent les rues pour récupérer la précieuse ressource, ce qui provoque une synchronisation dans l'ouverture des fosses et donc la libération d'une odeur abominable (figure 16). Pour fumer correctement un hectare de céréales, les maraîchers-vidangeurs doivent effectuer une vingtaine de voyages (Aguerre, 2003, p. 6). Ce flot incessant d'allées et venues obstrue l'espace public, la voirie, et provoque de vives tensions ; une situation devenue au fil des décennies inacceptable pour les citadins. De plus, la délégation des immondices urbaines aux paysans va réengager l'image du « bouseux », du « cul-terreux » et autres dénominations malveillantes envers la paysannerie. La ville « devient le lieu de l'imputrescible, de l'argent et, du même coup, la campagne symbolise celui de la pauvreté et de l'excrément putride » (Corbin, 1986, p. 230).

À Lyon, comme dans la plupart des grandes villes françaises, de nombreuses stratégies sont mises en œuvre pour encadrer cette pratique (Barles, 2021). Des réflexions et des débats sont lancés sur l'utilisation des égouts pour remplacer le système de vidange. D'un côté, les habitants peuvent percevoir la fosse d'aisance comme un système archaïque qui empoisonne la ville, de l'autre, les agriculteurs ont besoin de cette ressource pour perpétuer l'approvisionnement alimentaire des habitants et leurs ressources pécuniaires. Avec la mise en place de l'égout, cette



Figure 16. Eugène Atget, *Voiture, transport des ordures (boueux)*, 1910.

économie disparaît, raison pour laquelle le tout-à-l'égout peinera à se développer à Lyon et plus généralement en France. Malgré l'opposition citadine, la vidange reste l'unique technique imposée par la politique de la ville. L'amélioration des techniques de vidange inodores va permettre d'augmenter l'efficacité des récoltes et de minimiser les nuisances acoustiques et olfactives (Aguerre, 2003, p. 11).

Si les vidanges continuent à approvisionner en direct les maraîchers durant tout le XIX^e siècle, l'économie et la gestion des vidanges vont également revêtir une dimension industrielle. Un réseau de dépotoirs périurbains

irrigue les communes voisines pour permettre aux maraîchers de récupérer les matières organiques aux points de stockage, plutôt que de se rendre en ville, notamment durant les saisons d'amendement des sols. Là encore, les dépôts-usines provoquent d'importantes nuisances olfactives. Composées d'un mélange de vapeurs d'ammoniac et d'émanations fétides, les odeurs se diffusent à travers la campagne, s'introduisent dans les poumons des ouvriers et, lorsque le vent est défavorable, révoltent l'odorat des habitants. Il faut attendre la dernière décennie du XIX^e siècle pour endiguer le flux constant et grandissant des matières vidangées, à travers l'installation de canalisations qui partent de la ville pour distribuer l'engrais dans la campagne proche. Cette technique permet à la fois de proposer un engrais de qualité commun à tous les agriculteurs, de retirer rapidement les matières organiques de la ville et de desservir le réseau vers les usines de traitement. Cette solution innovante est présentée lors de l'Exposition universelle de Paris en 1889.

La villégiature et les parcs urbains

Quittons le centre-ville et ses maux pour rejoindre les quartiers périphériques où, à mesure que la ville se densifie, se développe un habitat résidentiel et de villégiature. Ici, les familles aisées font construire leur demeure principale ou secondaire, souvent à proximité des gares pour permettre de rejoindre facilement le centre-ville. Cet engouement concerne toutes les grandes villes françaises, mais « à Lyon, on a depuis quelques années une véritable passion de villégiature, cette passion est devenue, pour ceux qui ne la partagent pas, une mode à laquelle ils se sont empressés de se soumettre ; il en résulte que par goût ou par vanité chaque commerçant a, pendant l'été, sa maison de campagne : château, villa, parc, jardinet » (Linossier, cité par Gardes, 1993, p. 277). L'enjeu est de lier les avantages de la campagne avec ceux de la ville, de renouer avec la nature, ou plutôt « son morceau de nature », car l'aménagement spatial des maisons de campagne est synonyme de fermeture, de protection et de propriété privée. Hérité des valeurs des siècles précédents, le potager conserve, à la campagne comme à la ville et durant tout le XIX^e siècle, sa valeur distinctive, bourgeoise et représentative du statut social de son propriétaire.

Pour les bourgeois qui n'ont pas la chance d'avoir un jardin, la ville, toujours en quête d'amélioration sanitaire, aménage des espaces de nature comme le parc de la Tête-d'Or, au nord-est de Lyon. Dessiné comme un

immense jardin à l'anglaise, le parc revêt également une dimension pédagogique dès sa création en raison de l'aménagement d'un zoo, d'un lac où exercer la pêche et d'un jardin des plantes où se développent des collections botaniques d'une grande renommée (Crozat *et al.*, 2010, p. 41). Sa vocation est également de distraire les habitants en plus d'offrir un air pur et un paysage de nature comme alternative saine aux logements surpeuplés, exigus et insalubres de la ville.

«Au milieu de l'agitation qui règne dans les villes, ceux-là mêmes dont l'esprit est le plus occupé, j'allais dire le plus tourmenté par les distractions de la vie sociale, recherchent les beautés de la nature et s'efforcent d'en reproduire l'image [...]. Les jardins, messieurs, sont plus que des lieux d'agrément, ce sont des lieux de consolation pour les habitants de la ville.»

Annales de la Société d'horticulture de Paris, 1829, p. 394-398.

Dans les quartiers industriels, où l'on « habite l'usine »

Autrefois, les campagnes périurbaines faisaient se côtoyer les champs, les fabriques et les manufactures. Mais avec l'intensification considérable des activités industrielles, elles doivent accueillir, en plus des bâtiments de production, les logements nécessaires à la main-d'œuvre nombreuse. Si certains ouvriers conservent leur maison familiale et parcourent tous les matins et tous les soirs le chemin entre le lieu où ils dorment et celui où ils travaillent, d'autres abandonnent leur terre (Plessy et Challet, 1987, p. 38). Accompagnés de leur famille, ces anciens agriculteurs rejoignent la ville, ou sa périphérie proche, et font éclore une nouvelle classe sociale ouvrière. Pour loger tous ces nouveaux arrivants, les fabriques déploient des stratégies allant du dortoir insalubre et surpeuplé à la maison familiale individuelle avec jardin.

Entrons dans une de ces usines-internats, également appelées « fabriques-dortoirs » ou « usines-couvents ». Dans ces locaux, le travail et l'intimité ne font qu'un. Les dortoirs sont mal aérés, peu éclairés, humides et agencés de paillasses sommaires qui accueillent parfois deux ou trois personnes. Les couches grouillent de puces et de punaises, les draps sont rarement changés, il n'y a pas de chauffage et les chambres sont exceptionnellement équipées de lavabos. En restant toute une journée ici, nous constatons que le rythme de vie est conditionné par un labeur qui consomme

la quasi-totalité du temps: «Hiver comme été la journée commençait à 4 heures du matin pour finir à 8 heures du soir: seize heures de présence, quatorze heures de travail effectif» (Plessy et Challet, 1987, p. 46). Le moral et le physique sont mis à rude épreuve et ne peuvent se complaire ni dans le repos, ni dans les repas. En effet, l'alimentation des ouvriers est souvent le reflet de la pauvreté de la situation familiale, et «se réduit presque toujours à un bouillon maigre, à des légumes, des pommes de terre, des herbes potagères et quelques laitages, avec parfois un peu de morue ou de poisson salé» (Villermé, 1840, p. 346). Dans de nombreuses usines où logent les ouvriers, l'employeur fournit trois repas, se limitant généralement à des potages accompagnés de pain, de fromage et occasionnellement de lard ou d'œufs (Plessy et Challet, 1987, p. 53). Les plats sont préparés à tour de rôle par les ouvriers et les ouvrières de l'usine dans des cuisines sombres et insalubres. Toutefois, ce que nous voyons dans cette usine-internat n'est pas unique. Bien que minoritaires, certaines fabriques offrent des conditions de logement et de travail plus humaines, comme en juge l'écrivaine Henrica Rees Vans Tets en 1819.

«Cette fabrique [MM. Despouilly], la plus considérable de Lyon, est encore curieuse parce que son enceinte offre une petite communauté: menuisier, tourneur, épicier, boulanger, tout s'y retrouve. Les ouvriers, au nombre de 300, y mangent en commun, dans des grands réfectoires bien propres; la plupart des ouvriers y demeurent aussi, et couchent dans de grands dortoirs. [...] Attenant à la fabrique, la maison du propriétaire avec un fort joli jardin, adossé à la montagne, offre de beaux points de vue sur la rivière et ses riants alentours.»

Henrica Rees Van Tets, *Voyage d'une Hollandaise en France en 1819*
(cité par Gardes, 1993, p. 284).

Dans les jardins ouvriers

«Habiter l'usine» ne revêt pas une typologie unique. Avec l'émergence des classes ouvrières naît une nouvelle typologie de logements et de jardins dont l'objectif est de loger convenablement les ouvriers et leur famille. En France, les premiers jardins ouvriers, qui ne se nomment pas encore ainsi, apparaissent en 1893 à Sedan, dans les Ardennes. Ils sont créés à l'initiative de Félicie Hervieu, qui fonde l'organisation «d'œuvre de la reconstruction de la famille» et expérimente la mise à disposition de jardins aux familles les plus démunies (Rivière, 1899). Ses idées reposent sur un mécanisme qu'elle a imaginé pour encourager une famille en grande

difficulté financière à épargner davantage pour pouvoir louer un jardin et ainsi subvenir à ses besoins alimentaires tout en revendant les surproductions. Le processus s'étant révélé des plus concluants, elle s'emploie à diffuser ses connaissances à travers des conférences, des expositions, et rédige des fascicules, dont l'un est adressé à l'abbé Jules-Auguste Lemire. Inspiré par les travaux de Félicie Hervieu et fervent défenseur du « terrianisme », qui prône que chaque homme doit pouvoir être propriétaire d'une terre, l'abbé Lemire fonde la Ligue française du coin de terre et du foyer, afin de faire émerger les premiers jardins ouvriers. Son ambition est d'offrir aux ouvriers des « coins de terre » leur permettant de cultiver des légumes nécessaires à la consommation du foyer, mais aussi de socialiser en famille, de pratiquer une activité de bien-être, de loisir. Selon l'abbé, les activités potagères permettent de générer un petit complément économique par la consommation de ses propres produits et occupent les ouvriers, lorsqu'ils ne travaillent pas, pour les détourner de l'alcool, de la prostitution ou des cabarets. Pour les directeurs d'usine, les jardins permettent de sédentariser les travailleurs afin d'éviter qu'ils ne retournent dans les champs ou, pire encore, ne s'adonnent à des activités socialistes et leur cortège de réunions et de grèves.

« Les jardins ouvriers professent une vocation sociale et défendent un certain ordre social : s'ils permettent aux ouvriers d'échapper à leur taudis en profitant d'un air plus respirable, ils les éloignent aussi des cabarets et encouragent les activités familiales au sein de ces espaces verts. »

Jules-Auguste Lemire, « La Ligue française du coin de terre et du foyer », 1897, p. 137.

En entrant dans un jardin ouvrier, qui par définition est dissocié de la maison ouvrière (Dubost, 1997, p. 47), nous constatons, une nouvelle fois, des clôtures périphériques délimitant l'espace du jardin (figures 17 et 18). Le jardin est aménagé de manière rationnelle, avec des planches de cultures nettes, tenues, régulières, des passe-pieds propres et des chemins suffisamment larges pour faire passer une brouette (Cabedoce et Pierson, 1996, p. 62). Il est naturel de constater une telle rigueur, car dans la plupart des jardins ouvriers le jardinier est obligé de cultiver lui-même sa parcelle et de prendre soin de ses plantes. Il doit veiller à entretenir son jardin et les parties communes, à vêtir une tenue respectable, à présenter une attitude décente et à conserver de bonnes relations avec son voisinage. C'est une activité cadrée et réglementée : la famille ne peut ni céder ni sous-louer son jardin, et ne peut pas non plus vendre les produits récoltés.

Les espèces végétales que nous pouvons voir sont relativement communes et faciles à cultiver. On y aperçoit notamment quelques plantes ornementales colorées et parfumées, mais surtout des plantes médicinales, des fruits et des légumes. Parmi eux, des tomates, des melons, des pastèques, des panais, des topinambours, du soja, ainsi que des légumes plus rares



Figure 17. Paysage industriel du nord de la France, près de la frontière belge, Wingles, 1906.



Figure 18. Ouvriers au jardin, *Album de la Société des mines de Lens*, 1908.

sur nos étals aujourd'hui tels que le giraumon, la scorsonère, l'arroche, le pourpier, la tétragone ou le cardon (Cabedoce et Pierson, 1996, p. 62).

Si une part importante des ouvriers est issue du monde rural et possède déjà les savoir-faire agricoles, ceux qui n'en disposent pas peuvent bénéficier de cours de jardinage dispensés dans de nombreux jardins ouvriers. Ces apprentissages sont complétés par la diffusion de manuels pratiques à destination des ouvriers, ainsi que par des formes d'entraide et de transmission informelle entre voisins. En raison d'une surface limitée (comprise entre 50 et 300 mètres carrés pour les plus chanceux), il est rare de voir des cultures volumineuses comme les artichauts ou peu productives comme les asperges (Cabedoce et Pierson, 1996, p. 63). Les cultures privilégient de fait les fruits et les légumes trop onéreux sur les étals des marchés. Au fond de la parcelle se trouve l'abri de jardin, aussi appelé «tonnelle», «gloriette», «cabane» ou «petit pavillon de verdure», qui «symbolise la maison des rêves, modeste certes, dans un coin de paradis, mais à la portée de tous» (Bouquin, 1996, p. 165). Nous constatons que ces constructions sont l'art du bricolage; faites de matériaux de récupération assemblés plus ou moins grossièrement, mais de manière pragmatique. Elles peuvent être colorées, décorées d'objets personnels et de représentations symboliques qui caractérisent la famille ou l'individu. Les tonnelles sont à la fois des lieux de stockage du matériel de jardinage, et un réel espace de vie de famille, équipé du minimum de confort pour accueillir ses enfants, ses amis et ses voisins: le «substitut de la maison de campagne que ne pourrait jamais acquérir une famille modeste» (Cabedoce et Pierson, 1996, p. 62). «Le dimanche, on se rend visite; les hommes jouent aux boules puis débouchent une bouteille sous la tonnelle; les femmes conversent par-dessus la haie; on échange volontiers graines et plants, salades ou haricots; on abreuve de bons conseils et "tuyaux divers" le jardinier novice. On aide la veuve chargée d'enfants à bêcher sa parcelle, on arrose les radis du voisin absent, on désherbe ensemble les allées communes» (Cabedoce et Pierson, 1996, p. 70).

Détour par la théorie des cités-jardins d'Howard

Quittons la réalité des jardins ouvriers pour prendre la route vers l'imaginaire de l'urbaniste-architecte-sociologue britannique Ebenezer Howard (Howard, 1898). Son concept de «cité-jardin» s'inscrit en opposition à la ville industrielle dense, polluée et dénaturée, mais également au regard

de la campagne, que l'auteur juge trop éloignée de la modernité citadine. Selon lui, la cité-jardin associe les avantages de la ville et de la campagne, sans les désagréments ni de l'une, ni de l'autre. Il la définit à travers des mots-clés révélateurs, parmi lesquels « beauté de la nature », « vie sociale », « champs et parcs d'accès facile », « bas loyers », « salaires élevés », « travail abondant », « air pur et eau pure », « claires maisons », « clairs jardins », « aucune fumée », « aucun taudis », « liberté », « coopération » (Howard, 1917, p. 77). Son ambition réside dans le fait de proposer aux populations de tous les pays de « se consacrer dorénavant à la tâche de bâtir des groupes de belles villes familiales, chacune ayant une zone de jardins, pour ceux qui demeurent actuellement dans des villes surpeuplées et infectées » (Howard, 1917, p. 114). Une telle théorie entend apporter une solution radicale à la paupérisation croissante des villes européennes contemporaines, dans lesquelles les classes ouvrières vivent misérablement dans des logements insalubres. C'est une vision que l'on pourrait associer à celle des jardins ouvriers, mais à travers le prisme d'un aménagement territorial, urbain et architectural de grande ampleur.

« De quelle manière [la cité-jardin] doit-elle croître ? Empiètera-t-elle sur la zone des terrains agricoles qui l'entourent et détruira-t-elle à jamais son droit d'être appelée "ville-jardin" ? Sûrement non. On aboutirait à ce résultat désastreux si le terrain entourant la ville était, comme le terrain autour de nos villes actuelles, propriété individuelle d'hommes soucieux d'en tirer profit. Car alors, dès l'instant où la ville serait bâtie, le terrain agricole se trouverait "mûr" pour la bâtisse et c'en serait bientôt fait de la beauté et de la valeur sanitaire de la ville. Mais heureusement le terrain qui entoure la ville n'est pas dans les mains d'hommes privés : il est dans les mains du peuple et sera administré, non pas dans l'intérêt supposé d'une minorité, mais dans l'intérêt de toute la communauté. »

Ebenezer Howard, *Villes-jardins de demain*, 1917, p. 128.

Dans sa forme abstraite, la cité-jardin revêt une configuration concentrique, avec un rayon d'environ un kilomètre de son centre à son extrémité (figure 19). En périphérie d'une de ces « villes-jardins » se déploie la campagne, composée de pâtures à bétail, de fermes à fruits, de petites fermes, de grandes fermes, de collèges agricoles, de fermes pour épileptiques ainsi que de nouvelles forêts. C'est une agriculture employant des méthodes modernes, sous serre et en pleine terre. Les produits récoltés sont destinés aux habitants de la cité-jardin, mais pas seulement. En effet, la liberté économique s'offre aux individus et permet la commercialisation de tous les produits à l'extérieur de la cité. Les habitants ont également la possibilité d'acheter ce qu'ils veulent, où ils veulent. Il est important de souligner que

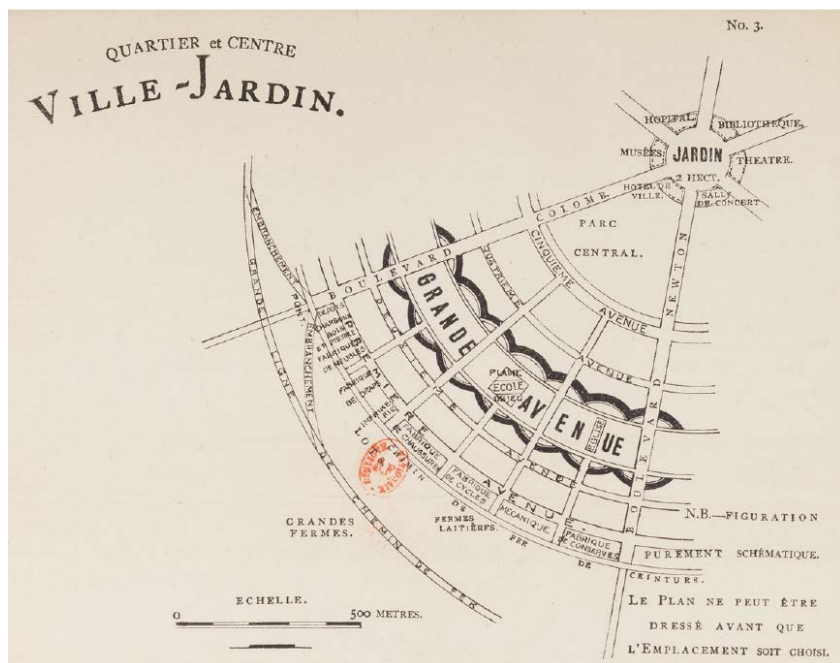


Figure 20. Quartier et centre, Ebenezer Howard, *Villes-jardins de demain* (1917, p. 25).

s’avançant, on constate que la deuxième ceinture, après celle de la gare et les manufactures, est constituée de maisons avec jardins. Chaque maison respecte un retrait d’alignement par rapport à la voirie pour créer de petits espaces de transition et offrir de bonnes conditions d’hygiène publique (Novarina, 2018, p. 196). Ainsi, le seuil entre la rue et la maison est formé d’un jardin non clôturé, privé dans l’usage mais collectif dans son harmonie paysagère. Ici, il est rare de voir des plantes comestibles, mais à l’arrière de chaque maison s’étend un jardin privatif cultivé, ou non, selon le goût du propriétaire. Inspiré des cottages anglais traditionnels, le jardin est pensé comme un équipement domestique essentiel pour assurer une part de l’approvisionnement alimentaire de la famille, apporter une valeur esthétique et garantir des loisirs en plein air en cohérence avec une visée hygiéniste et fonctionnaliste. « Les grands jardins attenants aux maisons n’étaient pas que des espaces verts, c’étaient des potagers » (Saint, 2019).

Après une deuxième rangée de maisons se trouve la Grande Avenue, large de cent vingt-cinq mètres, qui forme une première ceinture végétalisée intra-urbaine. C’est un parc comprenant des écoles publiques, des

espaces de jeux, des bâtiments religieux ainsi que des « jardins communs » (Howard, 1917, p. 23). Ces jardins sont destinés aux habitants des logements collectifs qui ne disposent pas de jardins privés, afin d'assurer une certaine équité sociale défendue par Howard. Après avoir traversé encore deux couronnes habitées composées de maisons isolées, en bandes ou collectives, nous arrivons au parc public central de cinquante-huit hectares, accessible à tous les habitants de la cité-jardin. Autour de ce dernier se trouve le Crystal Palace, permettant à la population de s'abriter et de se divertir lorsque le temps est pluvieux. Il tient également le rôle de jardin d'hiver et de lieu de vente de nombreux produits de toute nature. Enfin, au centre se dégagent deux hectares de jardins entourés de grands bâtiments publics que sont l'hôtel de ville, une salle de concert et de lecture, un théâtre, une bibliothèque, un musée, une galerie de peinture et un hôpital.

En 1903, les principes théoriques développés par Howard trouvent une application, bien que très différente, dans le hameau de Letchworth, en Angleterre. Comme le souligne Howard en dessous de ses schémas, « Figuration purement schématique. Le plan ne peut être dessiné qu'une fois l'emplacement choisi » (Howard, 1917, p. 22-23). Dès lors, de grandes disparités entre la théorie et la réalité pratique s'observent. Le ratio d'espaces urbanisés par rapport aux espaces de nature est doublé, le parc central est fortement réduit et le Crystal Palace est supprimé (Novarina, 2018, p. 196). La ligne de chemin de fer s'introduit dans le cœur de la cité-jardin, au lieu de se situer en périphérie comme le préconise la théorie. Toutefois, il est important de relever la place importante que prend l'agriculture dans les plans d'aménagement. On retrouve notamment de grandes fermes, des cultures fruitières, un élevage de volailles, un collège agricole et une pépinière, mais également les espaces cultivés pour les familles (Cabannes et Ross, 2020, p. 89).

Ainsi la cité-jardin se présente-t-elle comme une alternative aux enjeux soulevés par le développement anarchique des villes, la densité urbaine et la surpopulation, dans une idéalisation utopique à la fois urbaine, architecturale, paysagère, économique, sociale et agricole. Son théoricien accorde à la nature un rôle esthétique et vital pour les habitants sous la forme d'un immense parc à l'anglaise où toutes les maisons possèdent un jardin, où toutes les cités-jardins ont leurs champs. L'agriculture est ici opposée à l'industrie, à la pollution et au paysage étouffant des villes. Elle relève d'une économie et d'une configuration spatiale qui unissent les mondes ruraux et urbains, ce qui lui confère un rôle majeur dans la théorie de la cité-jardin.

Point d'étape

Le XIX^e siècle marque une rupture progressive, mais décisive, dans les relations entre ville et agriculture ; et d'une manière générale entre l'urbain et la nature. Sous l'effet conjugué de la révolution industrielle, de la croissance démographique et du développement des infrastructures de transport, les espaces agricoles sont progressivement repoussés hors du tissu urbain dense. À Lyon, comme dans de nombreuses grandes villes européennes, l'urbanisation gagne du terrain. La nature en ville tend à s'effacer, les animaux et les plantes sont chassés du tissu urbain, les parcelles non construites se raréfient et les potagers urbains disparaissent progressivement. Pourtant, cette distanciation spatiale ne signifie pas une disparition du lien nourricier : l'horticulture lyonnaise connaît, au contraire, un âge d'or, portée par l'innovation et la renommée de ses fruits et légumes. À l'esprit de certains contemporains, le monde agricole intervient comme un élément salvateur contre les maux citadins, comme un outil de gestion sanitaire, sociale et économique, en plus de son rôle alimentaire. Si la place de l'agriculture recule dans sa morphologie de jardin urbain, sa dimension interrelationnelle avec la campagne demeure prédominante, notamment dans la gestion des ressources et l'alimentation des citadins : en réalité, la ville n'a jamais été aussi dépendante de son territoire agricole qu'à partir de la révolution industrielle.

Les marchés urbains demeurent des lieux centraux de cette relation ambivalente entre ville et agriculture. Espaces de concentration humaine, animale et marchande, ils condensent les nuisances, les odeurs et les tensions d'une ville surpeuplée, tout en restant indispensables à son fonctionnement. Les maraîchers y occupent une position charnière, assurant non seulement l'approvisionnement en produits frais, mais aussi la continuité d'un cycle organique hérité du Moyen Âge. Avec l'émergence de la figure du « maraîcher-vidangeur », les boues et les excréments de la ville deviennent une véritable ressource agricole. Cette économie circulaire, longtemps tolérée et même valorisée, révèle une symbiose fonctionnelle entre ville et campagne. Mais avec l'abaissement du seuil de tolérance olfactive et auditive des habitants, ce système de revalorisation des déchets urbains disparaît progressivement au profit des égouts.

Le XIX^e siècle voit également la création de jardins-ouvriers, qui s'imposent comme des vecteurs d'amélioration des conditions de vie des populations ouvrières. Ils remplissent des fonctions nourricières parfois essentielles pour

les familles, de loisir, de pédagogie, ainsi que d'instruments de contrôle social. Dans le champ théorique, la cité-jardin d'Ebenezer Howard cristallise ces tensions et ces aspirations. En proposant une organisation territoriale où l'agriculture occupe une place structurante, l'urbaniste ne cherche pas à restaurer une ruralité idéalisée, mais à réconcilier ville et campagne dans un projet rationnel et coopératif. La ceinture agricole, centrale dans sa pensée, incarne une tentative de réponse aux excès de l'urbanisation industrielle et à la dégradation des conditions de vie urbaines.

Ainsi, le ^{xix}^e siècle met en lumière une contradiction remarquable : la ville rejette le monde agricole et alimentaire en dehors de son espace, et en même temps se rattache à lui pour sa survie, l'agriculture étant perçue comme un problème, mais aussi comme une solution. Un tel postulat se retrouve chez nombre de citadins, dont certains estiment que la présence animale en ville est une forme d'archaïsme, et d'autres que le potager conditionne la vie sociale, économique et alimentaire d'une famille. Mais, à la veille de la Première Guerre mondiale, l'importance donnée aux interrelations entre ville et agriculture va (re)devenir vitale.

LES RUPTURES ENTRE LES VILLES ET LES AGRICULTURES (xx^e siècle)

Durant la Grande Guerre, la ville de Lyon, loin des combats qui font rage dans le nord-est de la France, participe à l'effort de guerre en soutenant une importante production alimentaire et industrielle. Dans les campagnes, la main-d'œuvre agricole a quitté les champs cultivés pour rejoindre ceux des batailles. Les hommes sont appelés à prendre les armes et les femmes à cultiver la terre, à travailler à l'usine, tout en s'occupant, seules, de leur foyer. Malgré les pénuries alimentaires et la hausse du prix des denrées, elles doivent subvenir aux besoins alimentaires des enfants et cultiver les surfaces agricoles sans l'aide animale, car les bons chevaux sont réquisitionnés sur les fronts. Ce qui se passe à Lyon, nous pouvons le constater dans toute la France, mais également en Belgique, en Grande-Bretagne, en Allemagne et outre-Atlantique, comme au Canada et aux États-Unis.

« Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celle de l'année prochaine : vous ne pouvez pas rendre à la patrie un plus grand service. [...] Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent à la frontière, avec l'indépendance du pays, la civilisation et le droit. »

Appel aux femmes françaises, gouvernement
de René Viviani, *Le Figaro*, 7 août 1914.

Pour répondre aux problèmes de ravitaillement, la Ligue française du coin de terre et du foyer, soutenue par le ministère de l'Agriculture, est chargée de distribuer des graines, des outils et des subventions d'État. Le rythme de création des jardins ouvriers s'accélère, et les jardinières-ouvrières-mères de famille mettent en culture des végétaux robustes tels que le topinambour, le rutabaga, la pomme de terre, le crosne, le radis noir et l'ortie. Partout où la terre peut accueillir des plantes comestibles, que ce soit en ville ou en campagne, dans les jardins religieux ou les parcs publics, dans les cités patronales comme dans les jardins privés, les

femmes cultivent pour subvenir aux besoins de leur foyer ainsi que pour les soldats sur le front (figure 21).

« La victoire appartiendra à celui des deux belligérants qui aura, dans ses dernières réserves, un mois de vivres de plus que l'autre. »

Anonyme, « Comment la France nourrit ses armées »,
L'Illustration, 10 mars 1917.



Figure 21. Lousette Jaeger, *Cultivons notre potager*, 1916.

Le conflit laisse derrière lui 1 697 800 morts, civils et militaires confondus, 620 villages en ruine, quelque 300 000 bâtiments détruits et environ 3 millions d'hectares agricoles endommagés. Alors que les régions du nord-est s'empressement de reconstruire ce que la guerre a détruit, les villes épargnées par les bombes, comme celle de Lyon, prolongent les actions hygiénistes ainsi que l'urbanisation et l'industrialisation des campagnes.

L'urbanisation des campagnes lyonnaises durant l'entre-deux-guerres

Débutons notre exploration immersive dans la banlieue lyonnaise, plus précisément à Vénissieux. Nous marchons sur la terre sèche de la route de Vienne, à cinq kilomètres à vol d'oiseau du centre-ville de Lyon. De part et d'autre de la route, des maisons et des murs obstruent notre regard. Si la vue nous fait défaut, les odeurs, elles, sont bien présentes. Parmi ces émanations figurent celles du fumier qui, comme nous le savons, est indispensable à l'enrichissement des sols, d'autant qu'ici le sol est jugé plutôt « médiocre » (Jeantet et Willemain, 1940, p. 228). Au milieu du XIX^e siècle, la plupart des agriculteurs lyonnais tirent parti de la proximité de la ville pour valoriser les vidanges, les boues et autres déchets organiques. Cette ressource demeure bien plus abondante et abordable que le « fumier de ferme » ou, plus exceptionnel encore, que le guano de poisson ou de corneille (Jeantet et Willemain, 1940, p. 233). Pour les autres agriculteurs, l'engrais chimique s'impose progressivement, contribuant au recul des fertilisants d'origine naturelle.

Exposé aux vents dominants, ce territoire charrie également des odeurs plus « récentes » : celles des fumées industrielles. Au sortir de la Grande Guerre, Lyon et son agglomération sont colonisées par les industries, comme à Vénissieux (figure 22), par des cités ouvrières, comme à Oullins, ou par des lotissements de maisons individuelles, comme à Écully. Un mécanisme paradoxal s'enclenche alors. L'augmentation de la population urbaine lyonnaise, estimée à 750 000 personnes en 1936 (Jeantet et Willemain, 1940, p. 225), entraîne un besoin croissant de logements et de denrées alimentaires. Il faut donc construire et cultiver plus. Or l'espace libre est rare et seule la ceinture agricole permet l'extension urbaine. Ainsi soit-il : la banlieue est urbanisée au détriment des jardins maraîchers. Si la ville comptabilise encore 607 hectares de terres cultivables en 1929, dont 141 hectares consacrés au maraîchage, ce processus d'urbanisation mène à



Figure 22. Photographie aérienne de la route de Vénissieux, 7 avril 1920.

leur disparition progressive. En moins de vingt ans, le nombre de maraîchers à Vénissieux est divisé par deux (Jeantet et Willemain, 1940, p. 240). En poursuivant notre chemin vers le nord, nous apercevons, tout de même, plusieurs jardins maraîchers. Dans l'un d'eux, des femmes, le dos

courbé, s'emploient à ramasser des poireaux. Le travail s'effectue à la main en raison du faible espace entre les planches de cultures et la rareté des tracteurs. Ici poussent des légumes ordinaires, avec une prédominance de légumes à feuille, à bourgeon, des tubercules et des condiments (Jeantet et Willemain, 1940, p. 241). Les produits fins et primeurs sont rares, car le sol ne le permet pas, ou difficilement, et les rendements seraient insuffisants face à ceux des régions plus ensoleillées. En bordure de parcelle, on observe des cultures florales, destinées à être cueillies et vendues sur les marchés en même temps que les fruits et légumes. Des cultures céréalières et des prairies complètent ce paysage, dessinant une répartition plutôt équilibrée entre légumes, céréales et prairies (Jeantet et Willemain, 1940, p. 251). En moyenne, un hectare de jardin maraîcher rapporte, à l'année, 40 000 à 50 000 francs, et davantage pour les cultures spécialisées (Jeantet et Willemain, 1940, p. 248).

Soudain, le bruit d'un moteur rompt le calme relatif du paysage. Une camionnette s'annonce par un coup de klaxon. En nous retournant, nous distinguons sur le flanc de l'automobile l'inscription «Fruits et légumes de Solaize». Elle se dirige vers l'un des quinze marchés de détail ou vers l'un des deux marchés de gros lyonnais (Jeantet et Willemain, 1940, p. 261). Cette scène n'a rien d'exceptionnel. Si, au Moyen Âge, Lyon dépendait déjà d'un approvisionnement alimentaire plus ou moins lointain, celui-ci concernait surtout les produits rares ou difficilement cultivables sous le climat local. À partir du xx^e siècle, en revanche, même les denrées produites localement sont importées, révélant à la fois une insuffisance de la production locale et un bouleversement économique majeur. Les marchés lyonnais entrent désormais en concurrence directe avec des régions et des pays voisins. Grâce au développement des routes, des trains isothermes et des entrepôts frigorifiques, l'approvisionnement lointain devient, en termes de temps, aussi efficace que l'approvisionnement local. En 1936, déjà, le prix des artichauts marocains était plus faible que celui des producteurs locaux (Jeantet et Willemain, 1940, p. 226). Face à cette concurrence, les maraîchers développent différentes stratégies d'adaptation. Certains abandonnent les cultures trop fragiles ou nécessitant trop d'entretien ; d'autres se syndicalisent ou se constituent en coopératives pour mettre en commun l'achat de machines, d'engrais, de semences. D'autres encore accordent une attention particulière à la présentation de leurs produits sur les marchés pour séduire la clientèle, ou privilégient la transformation des produits bruts en produits artisanaux «prêts à être consommés» (Jeantet et Willemain, 1940, p. 269). Dans un contexte

où les marchés sont saturés par les primeurs des régions méridionales, certains maraîchers lyonnais choisissent, au contraire, de proposer des récoltes tardives afin de prolonger les saisons.

En reportant notre regard sur le jardin maraîcher, nous voyons se garer une vieille torpédo à proximité des cultures de poireaux (Jeantet et Willemain, 1940, p. 258). Le maraîcher descend du véhicule pour aider les ouvrières à charger l'automobile. Le lendemain, comme tous les mardis, jeudis et samedis de la période estivale, il transportera lui-même ses produits et les vendra sur le marché le plus proche (Jeantet et Willemain, 1940, p. 265). Les ventes s'effectuent sur un marché en plein air, directement au sol, à l'emplacement numéroté qu'il loue depuis des années. Si de nombreux maraîchers fonctionnent ainsi, ceux disposant d'exploitations plus importantes livrent directement leurs marchandises à des revendeurs de gros ou de demi-gros. Pour gagner du temps, certains font même appel à des entreprises de ramassage, chargées d'acheminer directement les denrées chez les grossistes.

Habitations à bon marché et jardins ouvriers

Reprenons notre route vers le nord, où nous distinguons un chantier en cours. Dans l'entre-deux-guerres, à Lyon comme dans la plupart des agglomérations urbaines françaises, la crise du logement persiste, prolongeant une situation déjà critique. En effet, avant 1914, le problème du logement en France portait sur la qualité de l'habitat et la lutte contre les taudis. À partir de 1918, l'enjeu est également de construire des logements en nombre. Pour endiguer le problème, les pouvoirs publics s'intéressent au logement social à grande échelle et souhaitent développer de nouveaux parcs d'habitations. Deux typologies d'habitat social sont développées, toutes deux s'implantant dans les périphéries agricoles et forestières des villes : les habitations à bon marché (HBM), qui forment un compromis entre les immeubles haussmanniens et les cités-jardins (Pitte, 1983, p. 305) ; et les lotissements pavillonnaires, qui se définissent par une maison posée sur une parcelle, dont le modèle est développé à l'échelle de vastes opérations foncières.

Allons justement visiter l'une de ces nouvelles HBM : la cité des États-Unis (figure 23). Nous quittons la route de terre pour emprunter une voie nouvellement goudronnée. Historiquement composée de champs,

de prés, de quelques jardins ouvriers, de fermes isolées, de petites industries et d'un bidonville, la cité des États-Unis est le fruit d'une politique municipale souhaitant maîtriser la croissance urbaine et industrielle de la ville (Berthet, 1993, p. 303). Imaginée par l'architecte Tony Garnier, cette cité devait accueillir 8 000 habitants répartis dans des immeubles de deux ou trois étages, composés d'appartements allant de trois à cinq pièces. À proximité devaient s'implanter des crèches, des écoles, une bibliothèque, des bains et des terrains de jeux pour les habitants. Mais la réalité est tout autre. Pour des raisons économiques et foncières, le grand projet de cité industrielle, confié à un office public municipal des HBM, est revu à la baisse pour accueillir finalement environ 5 000 personnes.



Figure 23. Cité des États-Unis, Lyon, 1945-1970.

En entrant par le grand boulevard central, nous observons des constructions rigoureusement implantées sur une trame orthogonale composée de voiries bituminées, de stationnements pour les automobiles et de trottoirs plantés d'arbres alignés. Il règne une ambiance calme et agréable, comparable à « un vrai village » (Berthet, 1993). La cité est principalement habitée par de jeunes familles avec enfants, dont la majorité est d'origine lyonnaise ou des départements limitrophes (Berthet, 1993, p. 308). Une part importante de ces habitants sont des ouvriers qui travaillent dans les usines situées à proximité. Soudain, la route prend fin brusquement au

bout du boulevard principal, car, pour le moment, l'urbanisation ne s'est pas encore substituée aux jardins potagers qui s'ouvrent devant nous. Ces derniers sont cultivés par les habitants de la cité des États-Unis et, probablement, par ceux des cités voisines.

Si nous n'avons pas de témoignage sur la vie quotidienne des habitants de la cité des États-Unis à cette époque, deux habitantes témoignent tout de même en 1993 : « Tout ça, tout là, c'était plein de jardins. [...] On était entourés de jardins ! » (Berthet, 1993, p. 306) ; « On était au milieu des jardins, des champs, des fermes » (Berthet, 1993, p. 307). Pour rendre plus sensible cette exploration des HBM, on peut également s'appuyer sur d'autres cités françaises pour imaginer la proximité entre l'habitat et l'agriculture. Une habitante de la cité-jardin de Suresnes, dans la banlieue ouest de Paris, témoigne qu'à la fin des années 1970 ses « grands-parents étaient maraîchers, ils vendaient leurs produits sur le marché de la cité-jardin » (Mettetal, 2013, p. 51). On peut alors penser que la vente de produits locaux aux habitants est une pratique assez courante dans les cités HBM car elles concentrent un grand nombre de bouches à nourrir. Un habitant de la cité-jardin d'Orgemont, à Argenteuil, témoigne que « la cité finissait dans les champs [...]. Mon père cultivait un champ, là où il y a le cimetière maintenant, et un potager qui a été perdu quand tout ça s'est construit. [...] Dans les champs, il y avait des poires jaunes,



Figure 24. Quartier de la Saussaie-Pidoux, Villeneuve-Saint-Georges, vers 1930-1940.

très juteuses. Sur la route d'Argenteuil jusqu'au Cygne d'Enghien, il y avait des primeurs qui vendaient des poireaux, des choux-fleurs. Les maraîchers avaient encore des chevaux et des charrettes » (Mettetal, 2013, p. 49) (figure 24). Ces rapports entre les logements, les agricultures, les villes et les campagnes vont toutefois subir de nouveaux bouleversements à l'aune du second conflit mondial.

Cultiver pour survivre durant la Seconde Guerre mondiale

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, face aux grandes difficultés d'approvisionnement alimentaire, l'État s'efforce de trouver du foncier pour favoriser l'aménagement de jardins. Il fait de nouveau appel à la Ligue française du coin de terre et du foyer pour développer de manière accrue les jardins alimentaires afin de subvenir aux pénuries. Il va aussi mettre en place une série de lois visant l'amélioration des conditions d'alimentation des Français grâce au jardinage. Parmi elles, la loi du 18 août 1940 instaure la réquisition des terrains urbains inutilisés pour les mettre en culture ; celle du 27 août 1940 donne le droit de réquisitionner les terrains agricoles abandonnés depuis au moins deux ans ; et la loi du 25 novembre 1940 attribue une subvention de 150 francs pour la création de nouveaux jardins ouvriers (Cabedoce, 2018). Les jardins ouvriers vont aussi posséder, pour la première fois, un statut juridique les définissant comme des « parcelles de terre qu'une initiative désintéressée met à la disposition du père de famille, en dehors de toute autre considération, afin qu'il les cultive et qu'il en jouisse pour les seuls besoins de son foyer »³. Sous le régime de Vichy, l'œuvre des jardins ouvriers trouve une place de choix, car elle correspond aux idéaux défendus par le maréchal Pétain, et plus généralement à l'idéologie du travail de la terre, de la lutte contre le socialisme et de la défense de la famille.

« Tel jardin, tel homme. Le jardin est l'image de la demeure... Il en dit tout de suite, au premier coup d'œil, la prospérité ou la déchéance ; il dit la défaillance ou l'énergie de l'habitant. C'est comme sa signature imprimée sur le sol. À l'abandon, mal tenu, le clos, ou plus précisément le jardin, où l'herbe croît, où l'arbre fruitier est négligemment taillé, lui qui demande à être soigneusement dirigé,

3. Article 1 du *Journal officiel* du 11 novembre 1941.

où le carreau est piétiné, la fleur absente ou morte décèle la misère matérielle ou morale. Épanoui au contraire, riche de plantes potagères et de fruits, étoilé de fleurs, respecté dans ses planches grassement fumées, il annonce le labeur attentif, l'ordre, la discipline familiale.»

Joseph de Pesquidoux, 1941. *Le jardin ouvrier de France*, n° 7.

Durant la Seconde Guerre mondiale, la France comptabilise environ 600 000 jardins ouvriers (Quellier, 2012, p. 165). Outre-Manche, le gouvernement britannique encourage également sa population à investir les terrains de sport, les délaissés urbains, les parcelles en ruines, les pelouses et les parterres de fleurs pour y faire pousser des plantes potagères et pratiquer du petit élevage. À Londres, malgré les bombardements allemands, cultiver son potager est en même temps une action de nécessité et un acte de résistance. À cette période, pas moins de 1,4 million de Britanniques participent à la campagne *A Dig for Victory*, traduisible par «un coup de bêche pour la victoire». Outre-Atlantique, la pelouse de la Maison-Blanche est investie symboliquement par la première dame des États-Unis, Eleanor Roosevelt, pour montrer et promouvoir la mise en culture des espaces libres. Une campagne nationale de rationnement alimentaire est lancée en 1942 avec le slogan *Food Fights for Freedom*, à laquelle participent près de 20 millions de jardiniers. En Allemagne, le schéma est identique, les Berlinoises investissent les parcelles urbaines pour y cultiver des légumes.

Les Trente Glorieuses ou la rupture villes-agricultures

Après-guerre, la crise du logement s'intensifie, car il faut reloger rapidement et massivement une population urbaine toujours croissante. Face à l'augmentation de la population française liée au *baby-boom*, à l'exode rural et au retour de centaines de milliers de Français d'Afrique du Nord (Pitte, 1983, p. 305), l'urgence désormais est de loger les citadins, moins de les nourrir. Dès lors, l'agriculture ne trouve plus sa place dans les villes et en périphérie: il faut bâtir des logements, des routes, des écoles, des complexes sportifs, des parcs de stationnement et des centres commerciaux. Outre l'aménagement des villes, l'organisation agricole n'est pas en reste des grandes transformations d'après-guerre. En 1962, la Politique agricole commune insère l'agriculture française à l'échelle européenne.

L'objectif est de développer la productivité agricole pour faire de l'Europe le premier exportateur mondial de denrées alimentaires. Les agriculteurs doivent alors produire davantage et plus rapidement, ce qui est rendu possible grâce aux produits phytosanitaires, aux machines agricoles, aux remembrements parcellaires et au développement considérable des monocultures. Ainsi, en France, 4,6 millions d'hectares de cultures gérées de manière individuelle ou familiale sont agrégés en de grands champs standardisés employant des machines agricoles (Tenhoor, 2015, p. 333). S'opère alors un processus de disparition de la paysannerie française, avec 6 millions d'agriculteurs actifs en 1946 (Guimont et Villalba, 2018), contre quelque 663 000 à la fin du siècle et moins de 400 000 de nos jours (Agréste-Insee, 2024). L'agriculture change progressivement d'échelle, passant de celle de la ville à celle de la nation, de l'Europe et du monde. L'alimentaire devient, au cours de la seconde moitié du xx^e siècle, d'abord un produit d'échanges boursiers globalisés avant d'être celui d'une économie locale.

L'approvisionnement alimentaire des villes change inévitablement. Les marchés urbains disparaissent progressivement, considérés comme désuets, inadaptés aux quantités et aux flux d'import et d'export de marchandises. Il s'agit alors de déplacer les halles historiques en dehors des villes pour résoudre les problèmes liés au surpeuplement des marchés centraux, à l'inadaptabilité des locaux à accueillir la modernisation des systèmes, mais également et surtout, pour libérer des espaces urbains susceptibles de valoriser des programmes plus rentables (Tenhoor, 2015, p. 338). En 1953, la France décide ainsi de créer les marchés d'intérêt national, d'immenses halles de marché situées en périphérie des villes et desservies par des voies ferrées, des autoroutes, des ports, etc. Il s'agit de lieux d'achat et de vente de denrées alimentaires en gros pour permettre l'abaissement des coûts. Le marché d'intérêt national efface, en même temps que les marchés urbains, le rapport spatial et symbolique de l'alimentation des villes, du lien entre producteur et consommateur, des produits locaux et des savoir-faire paysans.

Le premier marché d'intérêt national est réalisé à Lyon en 1961 comme projet pilote pour anticiper l'augmentation de la production agricole de la région. À cette date arrivent quotidiennement 700 à 800 tonnes de produits alimentaires, contre 1 400 tonnes journalières deux ans plus tard (Tenhoor, 2015, p. 340). En parallèle de ce nouveau système de centralisation se développe un processus de distribution à grande échelle. En 1957

s'ouvre le premier supermarché, qui a pour appellation à cette époque le « tout sous le même toit » en raison du rassemblement de l'offre alimentaire, vestimentaire, en électroménager, etc. Le concept arrive des États-Unis, où de grands hangars, situés là encore en périphérie urbaine, permettent aux habitants citadins et ruraux de se fournir en produits alimentaires. Paradoxalement, les marchés d'intérêt national et les supermarchés s'implantent, pour la plupart, sur des terres cultivées afin d'y importer des productions venues de la France entière, de l'Europe et du monde.

Durant la seconde moitié du siècle, les villes et leurs périphéries changent radicalement de visage. Les terres arables sont colonisées par des industries, des équipements, des voiries, des parkings, des centres commerciaux et des quartiers de logements. Si elles ne sont pas bétonnées, les parcelles maraîchères disparaissent tout de même en raison du remembrement, qui abandonne la polyculture et les haies vives au bénéfice d'immenses champs céréaliers. Depuis 1950, près de 70 % des haies ont disparu des bocages français (de Menthière *et al.*, 2023, p. 5). Non seulement les champs, mais les jardins ouvriers disparaissent rapidement du paysage. Outre les enjeux fonciers et politiques, le potager entre en conflit avec sa propre image, car cultiver devient une pratique dévalorisante, une activité archaïque associée à la pauvreté (Quellier, 2012, p. 169).

L'agriculture domestique symbolise les temps difficiles du rationnement pénible et du marché noir, à l'inverse de ce que prônent le modernisme et la société de consommation naissante des Trente Glorieuses. En 1970, le ministre de l'Environnement, Robert Poujade, va jusqu'à dire : « Besogne dure, vieillesse, peu noble, le jardinage [est] associé à l'idée de pauvreté familiale, de conditions de vie un peu précaires » (Quellier, 2012, p. 169). Dans les résidences pavillonnaires, le potager domestique privé est parfois interdit dans les règlements de copropriété, car il est considéré comme peu esthétique, manquant d'hygiène et générateur d'odeurs indésirables. Même si quelques jardins subsistent et se cachent à l'arrière des maisons, que les voisins et les passants ne peuvent pas voir, le potager et le petit élevage sont remplacés par des haies taillées, des massifs de fleurs et des pelouses tondues. Ainsi, deux transformations majeures touchent les jardins ouvriers de l'après-guerre (Weber, 1998) : le basculement d'une politique de l'habitat à celle de l'alimentation, et le passage de relais entre les mains des œuvres de bienfaisance à celles des associations et de l'État.

Face aux rivalités foncières, à la disparition et à l'image dévalorisante des jardins ouvriers, la Ligue française du coin de terre et du foyer réagit en

affirmant que «les jardins ouvriers doivent offrir aux yeux du public un aspect d'ensemble aimable et bien ordonné, qui constitue pour le voisinage une parure» (Weber, 1998, p. 62). Les tonnelles faites «de brique et de broc» qui conservent une image de guerre et de bidonville sont supprimées au profit d'abris de jardin modernes, à l'image des pavillons résidentiels. La dénomination même des jardins ouvriers s'efface en 1952 au profit des jardins familiaux, dont l'origine populaire n'est plus d'actualité. Malgré de nombreuses actions pour revaloriser ces pratiques agricoles domestiques, en 1976, les trois quarts des jardins ouvriers, principalement situés en banlieue de grandes villes, ont disparu (Dubost, 1997), passant de 250 000 parcelles en 1943 à 150 000 à la fin des années 1970 (Quellier, 2012, p. 169). Il faudra attendre les années 1990 pour voir se développer, à nouveau, ce type de jardinage domestique sous le nom de jardins familiaux, jardins partagés, jardins de rue, etc. (Deschamps, 2019).

Les grands ensembles et leur proximité avec les agricultures

Avec la Reconstruction apparaît une typologie d'habitat périurbain héritée des HBM, celle des grands ensembles. L'enjeu est de loger et de reloger le plus grand nombre d'habitants dans des conditions d'hygiène, de santé, de confort et de lumière en écho aux préceptes de la Charte d'Athènes (1933). Les paysages des ceintures maraîchères voient alors la construction sur leurs terres de grandes tours et de longues barres d'immeubles, agrémentées de dispositifs sportifs et de quelques «espaces verts». Les habitations à loyer modéré (HLM) et les parcelles agricoles entrent ainsi dans une forme de promiscuité spatiale. Pour bon nombre de ces habitants, vivre dans un HLM est perçu, pour le moins au début, comme quelque chose de très positif et synonyme de qualité de vie. Toujours est-il que l'installation d'une population citadine dans les espaces périurbains, où préexistent des champs, interroge la sensibilité des habitants, notamment olfactive et acoustique. On pense alors au bruit des engins agricoles, des travailleurs, de l'arrosage, des oiseaux ; à l'odeur d'épandage, de terre mouillée, etc.

Hélène, habitante d'un appartement à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) et jardinière à quelques mètres de son immeuble, témoigne en 1997 : «Je ne me déplaie pas dans mon appartement, [...] mais on est quand même mieux ici [dans le jardin], ça nous donne l'impression qu'on est à

la campagne. Ici, vous n'entendez pas le bruit des voitures, [...] on entend les petits oiseaux, c'est formidable.»⁴ Elle livre également son ressenti sur l'aspect social et d'appartenance: «Aussitôt que l'on est rentré dans nos HLM, on ne parle plus à personne, on est un petit peu sauvage. Mais ici [dans le jardin], on est entre nous, on est de la famille des jardiniers.» Cette relation à l'autre se remarque souvent dans les jardins familiaux. En 1994, un habitant d'une HLM voisine des jardins familiaux du Fort d'Aubervilliers témoigne: «Sans jardin, je ne sais pas ce que je deviendrais. À mon âge, qu'est-ce que je choisirais? La pêche? Mais c'est un petit peu isolé. Ici [dans le jardin] on a quand même des contacts, on se côtoie un peu tous.»⁵

Le jardinage revêt donc pleinement un rôle social dans les jardins familiaux à proximité des HLM. Ces espaces de nature appropriés permettent, comme l'explique un habitant de la cité de Ris-Orangis en 1997, de «s'évader des HLM»⁶. Jardiner est un loisir, un passe-temps qui concerne majoritairement les retraités. Un autre jardinier témoigne en 1994: «Aujourd'hui, on constate que le besoin de cultiver pour avoir des légumes pour, comme on disait autrefois, joindre les deux bouts, ce n'est plus ça. Les gens viennent beaucoup cultiver pour le plaisir. Et nous en avons la preuve à voir la quantité de légumes qui n'est pas récoltée. Si vous venez ici au mois de septembre, octobre, vous verrez des tapis de tomates. C'est dommage.» Le coût et les frais que représente un jardin familial sont peu significatifs pour les jardiniers. L'achat de matériel, de graines et autres outils nécessaires à la culture paraît acceptable au regard du plaisir de cultiver la terre. De plus, il a été relevé que la location d'un jardin familial en région parisienne coûte en moyenne entre 100 et 1 200 francs à l'année selon la surface. Une somme relativement acceptable pour une famille modeste.

4. Ce témoignage et le suivant sont issus de *Vues sur jardin*, France 3 Paris, 1997, 12:10 (<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/pac9709182067/vues-sur-jardin>).

5. Ce témoignage est issu de *Les Jardins familiaux*, France 3, 1994, 02:09 (<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/1994-les-jardins-ouvriers-d-aubervilliers-havres-de-paix-au-pied-des-hlm>).

6. Ce témoignage et les suivants sont issus de *Vues sur jardin*, *op. cit.*

« Quelle vie merveilleuse,
Loin des marteaux-piqueurs,
Des marchands de béton,
Qui feraient bien mieux de vendre des choux-fleurs,
Laissez pousser l'herbe,
Les arbres et les fleurs,
Même les ânes en ont besoin,
Autant que les promoteurs. »

Pierre Perret, *Donnez-nous des jardins*, 1975.

Détour par le Village radieux du Corbusier

« Il n'est pas possible de songer à urbaniser les villes modernes, si l'on ne pense pas à aménager les campagnes. Une partie des habitants de la ville devra retourner à la campagne. Mais, si la campagne demeure ce qu'elle est aujourd'hui, personne ne voudra y retourner. »

Oskar Stonorov et Willy Boesiger, 1964. *Le Corbusier et Pierre Jeanneret. Œuvre complète (1910-1929)*, p. 183.

Tel est le point de départ de la réflexion de Le Corbusier, de Pierre Jeanneret et de Norbert Bézard pour le projet du Village radieux, une réflexion emblématique de la pensée moderniste des années 1920, formulée en écho aux crises agricoles et économiques que traverse alors l'Europe. C'est aussi un constat, celui d'une campagne en perdition où les fermiers sont oubliés des préceptes modernes qui organisent la ville « parce que le paysan en a assez de vivre dans le fumier et de travailler comme un esclave à longueur d'année pour rien gagner, que des maux sans nom, pour ses vieux jours » (Bézard, 1937, p. 4). Soulignons que cette position ne relève pas d'un regard paysan ou agronomique, mais de celui d'un architecte, d'un designer et d'un artiste. Le Village radieux s'inscrit dans une perspective moderne : une campagne où l'agriculteur est maître de sa « ferme usine », un « capitaine d'industrie ». Pour cela, Norbert Bézard préconise un regroupement du sol pour permettre d'employer des méthodes de grandes cultures liées aux outillages modernes, supprimant le salariat aux champs afin de baisser les prix de revient.

Cette vision technico-économique réduit ainsi l'agriculture à une question d'efficacité et de rendement, laissant peu de place à la diversité des pratiques et des relations sociales. Un syndicat communal est également

mis en place pour permettre d'acheter des machines agricoles coûteuses qu'un fermier seul ne pourrait pas s'offrir. Enfin, « l'essentiel, la question capitale est que le logis du paysan sera l'équivalent du logis citadin – commodités, confort, hygiène. Pour le reste, la Nature y pourvoit : poésie » (Bézard, 1937, p. 10). Cette dernière phrase illustre particulièrement bien l'idéalisation de la nature comme décor, avant d'être un milieu vivant et complexe. Le Village radieux est pensé comme un outil de travail lié au progrès et à la vie moderne : « Ce sont les paysans qui réclament de Vivre moderne ! » (Stonorov et Boesiger, 1964, p. 183).

Faisons une dernière exploration immersive dans le concept du Village radieux, véritable marqueur précoce et révélateur des systèmes urbains et agricoles contemporains. Éloigné des villes, ce village imaginaire est desservi par une route nationale équipée, spécifiquement pour le village, d'une bretelle de sortie avec un pont (figure 25). Après une longue allée goudronnée se dresse face à nous un premier bâtiment : le silo. Comme tous les autres bâtiments du village, il est construit en métal ou en béton. Cet « organe » est défini comme appartenant au paysage rural, tout comme l'atelier de réparation et le magasin coopératif d'achats qui s'ensuivent. En continuant sur cette allée longiligne, nous découvrons les « organes traditionnels » composés de l'école, du bâtiment de poste, ainsi qu'au loin de la mairie. Il y a également les organes de la nouvelle vie paysanne, avec le club équipé d'une salle de conférences, d'une salle des fêtes, d'un café, d'un petit musée et d'une bibliothèque. Enfin, et bien entendu, l'organe domestique de la Ferme radieuse, composé du corps d'habitation pourvu du confort moderne (eau chaude, chauffage central, réfrigérateur, aspirateur, etc.) pouvant accueillir quarante familles. Les différents bâtiments du village sont implantés perpendiculairement ou parallèlement à une voie principale de desserte, « dans un évident souci d'équilibre des masses, de séparation des fonctions et de parfaite lisibilité » (Ragot, 2013, p. 6). Dans sa vision moderniste, Le Corbusier expose également sa propre définition de la ferme comme étant une « chose semblable à un événement naturel, le visage humanisé de la terre, une intime symphonie de locaux, de structures, d'espaces, de cheminements économes, de dimensionnement approprié, autour du paysan, de son travail et de son repos, un outillage mécanique et architectural impeccable, vérité technique et spirituelle » (Bézard, 1937, p. 10).

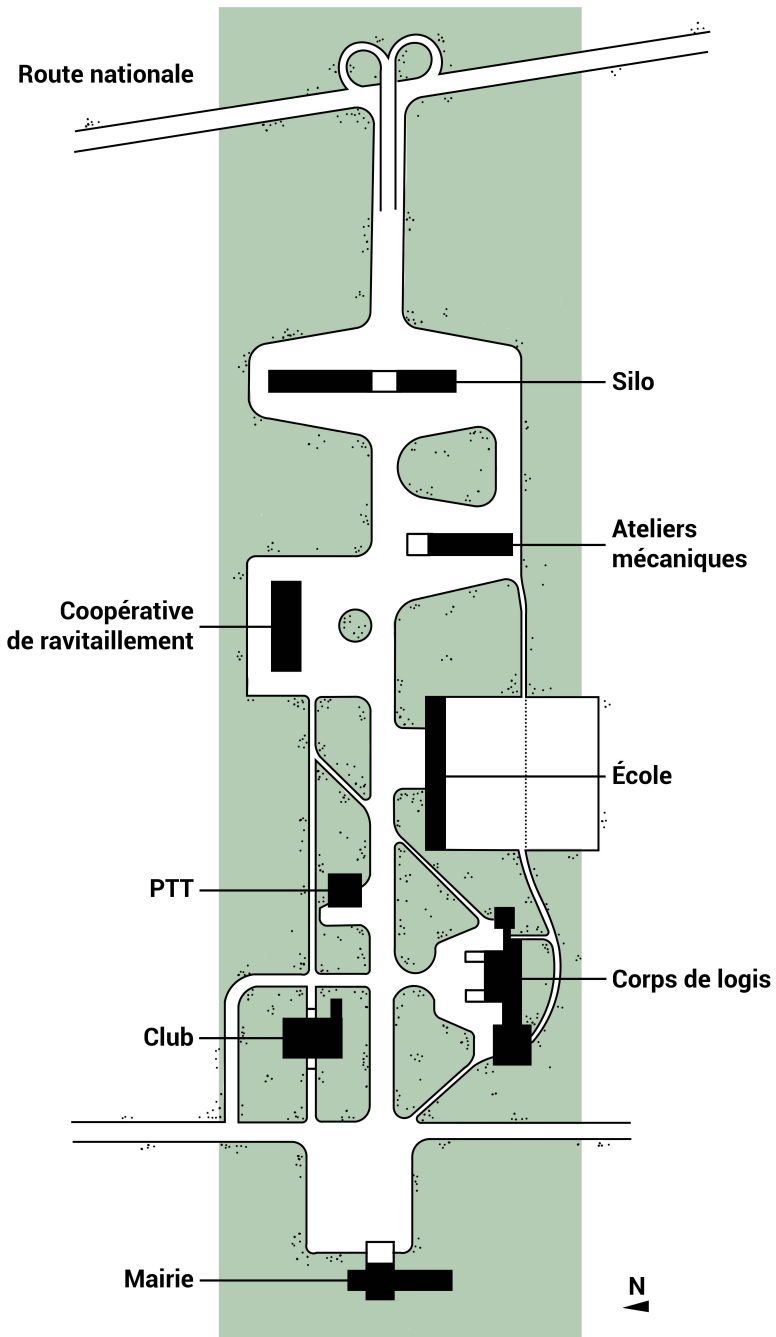


Figure 25. Schéma du Village radieux (Rémi Junquera, d'après Le Corbusier).

«Le visage de la campagne sera tout neuf, tout blanc, décrassé; la campagne sera propre, en ordre; en harmonie avec la Nature, avec sa fonction magnifique; nourrir les hommes, et le faire bien.»

Norbert Bézard, 5^e Congrès de Paris «Logis et loisirs», 1937, p. 6.

Sa conception de la production alimentaire est renforcée ici par l'idéal d'une agriculture industrielle conditionnée par les techniques modernes. À travers le Village radieux, mais également un autre de ses concepts que sont les «immeubles-villas», l'architecte opère une distinction entre l'agriculture professionnelle et domestique, car il considère que le potager familial est «une chose stupide, inefficace et (parfois) dangereuse [...] et le résultat de tout cela est quelques poires et pommes, quelques carottes, un peu de persil, etc. Tout cela est ridicule» (Le Corbusier, 1925, p. 202). Il ajoute aussi que «cultiver des carottes et des navets n'est pas un moyen de se divertir. C'est un travail. L'homme moderne, fatigué de son travail dans un bureau ou une usine, ne va pas se reposer en se tournant vers des travaux agricoles éreintants» (Le Corbusier, 1935, p. 64). Dès lors, l'agriculture appartient aux agriculteurs et le jardin d'agrément aux habitants, c'est une pensée fonctionnaliste qui compartimente les usages et les espaces.

La Ferme radieuse devait être réalisée à Piacé, dans la Sarthe natale de Norbert Bézard, mais après de nombreuses tentatives d'expérimentation, celle-ci ne verra jamais le jour, de même que le concept d'immeubles-villas. Néanmoins, on peut retenir de ces spéculations l'importance majeure donnée par Le Corbusier à la dimension agricole des villes et des campagnes françaises. La radicalité de l'architecte se retrouve dans la conception spatiale, dans l'organisation ordonnée de ses espaces, dans l'emploi de matériaux et la mise en œuvre de procédés industriels, dans les logiques rationnelles de gestion des flux, dans la présence d'une nature maîtrisée, composée et sélectionnée. En effet, Le Corbusier défend la place de la nature comme une des conditions inhérentes à l'établissement humain, mais la scinde en deux: la nature productive d'un côté et ornementale de l'autre, autrement dit la nature pour les agriculteurs et celle pour les habitants. Cette vision dichotomique s'inscrit inexorablement dans une époque pleinement défendue par l'architecte, dans laquelle l'industrie et le fonctionnalisme commandent des machines à habiter, à travailler, à transporter, à produire et à divertir. L'agriculture revendiquée est alors celle de l'industrie, de la grande échelle, des techniques et des produits modernes; en opposition à la paysannerie «traditionnelle».

Point d'étape

Le xx^e siècle ouvre une période de bouleversements majeurs, certainement la plus déterminante à l'échelle temporelle étudiée dans cet ouvrage, au cours de laquelle les relations entre villes et agricultures entrent dans un processus de rupture inédit. Durant les périodes de conflits mondiaux, la crise alimentaire, provoquée par les difficultés d'approvisionnement, la pénurie de denrées et le manque de main-d'œuvre agricole, impose aux femmes de gérer les travaux agricoles, de maintenir leur activité à l'usine, tout en subvenant aux besoins familiaux. L'État, en lien avec la Ligue française du coin de terre et du foyer, encourage alors la création de jardins ouvriers en promulguant des lois de réquisition foncière destinées à soutenir l'autosuffisance des civils comme des soldats mobilisés au front. Dans l'ensemble des pays belligérants, cultiver devient à la fois une nécessité vitale et un acte de résistance.

À l'entre-deux-guerres, l'agglomération lyonnaise illustre un processus paradoxal observé à l'échelle nationale : l'augmentation de la population urbaine accroît simultanément les besoins alimentaires et le besoin de logements. Les terres agricoles deviennent des réserves foncières mobilisées pour répondre à l'urgence sociale et sanitaire. Les HBM, les cités ouvrières et les lotissements pavillonnaires s'implantent sur d'anciens champs, prés ou jardins maraîchers. Ces nouvelles formes d'habitat traduisent une volonté de planification et de rationalisation de la croissance urbaine, tout en participant à l'effacement progressif des paysages agricoles au profit d'un urbanisme résidentiel et industriel. Ce rapport ambivalent entre urbanisme et agriculture se manifeste notamment dans le Village radieux du Corbusier. L'architecte y appréhende la campagne à travers le prisme de l'urbanisme moderne, l'intégrant dans une idéologie productiviste et industrielle marquée par le rejet des pratiques paysannes traditionnelles, la normalisation des usages et des individus et la standardisation des modes de vie. À ce titre, le Village radieux anticipe, dès les années 1920, les stratégies urbaines et agricoles qui seront pleinement employées durant les Trente Glorieuses.

Au-delà des conflits d'usages du sol, les maraîchers, comme ceux de Vénissieux, doivent également faire face à une concurrence croissante des productions lointaines. Grâce aux progrès du transport et de la conservation des denrées, le marché lyonnais s'ouvre aux productions méridionales. Malgré des stratégies d'adaptation, l'économie maraîchère locale

reste fragile. Après 1945, la priorité politique bascule nettement : il s'agit avant tout de loger, plus que de nourrir. L'urbanisation massive, le *baby-boom* et l'exode rural entraînent l'artificialisation rapide des terres agricoles périurbaines. Parallèlement, l'agriculture entre dans une phase d'industrialisation accélérée, soutenue par la Politique agricole commune, la mécanisation, le remembrement, les monocultures et l'usage massif d'intrants. La production alimentaire change d'échelle et s'insère dans une économie européenne, puis mondiale. Cette mutation provoque la disparition des marchés urbains traditionnels, remplacés par les marchés d'intérêt national et la grande distribution, qui rompent le lien spatial, social et symbolique entre producteurs et consommateurs. Les jardins ouvriers déclinent fortement, victimes à la fois de la pression foncière et d'une dévalorisation culturelle du jardinage, désormais associé à la pauvreté et à l'archaïsme. Pourtant, malgré ces tensions spatiales, une proximité entre habitat et agriculture subsiste dans les périphéries urbaines, notamment au sein des grands ensembles. Cette cohabitation, souvent contrainte, génère de nouvelles spatialités, ambiances et pratiques, susceptibles de favoriser des formes inédites de sociabilité, de sentiment d'appartenance et d'évasion. Qu'il s'agisse de contribuer partiellement à l'autosuffisance alimentaire d'un ménage ou de relever d'un usage récréatif, les jardins familiaux et partagés s'invitent ponctuellement dans le paysage des banlieues.

■ CONCLUSION

Au cours des siècles, les relations entre les villes et les agricultures changent inexorablement pour s'adapter aux contextes, aux besoins et aux aspirations des citoyens, des agriculteurs et des acteurs publics. Elles illustrent ainsi des situations socio-économiques propres à chaque époque, tout en dévoilant un ordre de priorisation des valeurs qui leur sont attribuées. Qu'elles soient alimentaires, économiques, sociales, spatiales, sensorielles ou imaginaires, ces valeurs permettent de comprendre pourquoi les relations entre les villes et les agricultures s'intensifient, se maintiennent ou disparaissent. Cette hiérarchisation met en lumière des valeurs qui s'inscrivent dans une continuité temporelle, d'autres qui évoluent et se transforment sans jamais disparaître, tandis que certaines apparaissent et s'estompent de manière ponctuelle, voire se rompent de manière radicale.

Les valeurs alimentaires, économiques et sociales

Parmi ces valeurs, celle de l'alimentaire constitue un enjeu vital pour les villes du xv^e siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Durant cette longue période, l'approvisionnement des populations urbaines repose principalement sur les campagnes proches, les ceintures maraîchères, les champs *intramuros* et les jardins domestiques. Lorsque la sécurité alimentaire des citoyens est compromise en raison de disettes, de crises économiques ou de conflits armés, l'agriculture domestique et professionnelle s'octroie plus de place dans les villes, comme en témoignent les capitales européennes en 1939-1945. Face aux difficultés d'approvisionnement, cultiver à proximité de son lieu d'habitation s'impose alors comme une condition de survie pour de nombreux foyers. Les espaces cultivables, tels que les jardins privés, les terrains vacants, les friches ou les

emprises publiques, sont investis par les habitants ou réquisitionnés par les autorités royales ou étatiques. À ce sujet, il est important de souligner que la sécurité alimentaire des citadins, longtemps considérée comme une responsabilité collective relevant des pouvoirs publics, a progressivement glissé vers une logique privatisée soumise aux spéculations, aux fluctuations des marchés et à la valeur économique des denrées. Si cette transition s'inscrit dans le temps long, les Trente Glorieuses en constituent un moment de consolidation décisif, en enracinant durablement l'alimentation dans un paradigme productiviste et capitaliste, où l'efficacité économique prime sur la résilience alimentaire des territoires.

La valeur économique de l'agriculture pourrait être distinguée, comme c'est souvent le cas, entre pratiques à vocation marchande et non marchande. Toutefois, cette distinction se révèle peu opérante à l'échelle historique car, jusqu'au *xix^e* siècle, les denrées présentes sur les marchés urbains proviennent aussi bien des jardins maraîchers que des potagers domestiques. Au Moyen Âge, l'approvisionnement des villes dépendait d'ailleurs en partie des surplus issus des jardins urbains. Pour les agriculteurs professionnels, l'une des constantes historiques réside dans la recherche de solutions permettant de valoriser économiquement leurs activités. De tout temps, les agriculteurs sont confrontés à de multiples contraintes, que ce soit la pression foncière, la concurrence, la production et l'acheminement des récoltes, l'évolution des demandes citadines, la qualité des sols et des produits, sans compter les aléas climatiques. Ils développent alors des stratégies visant à réduire les coûts (récupération des déchets organiques gratuits de la ville la plus proche, livraison et mise en vente directe sur les marchés, etc.) et à augmenter la valeur des productions (fruits et légumes rares, remarquables, primeurs, etc.). Malgré l'essor des échanges alimentaires au *xix^e* siècle et au début du *xx^e* siècle, les systèmes économiques entre les villes et les agriculteurs demeurent essentiellement locaux. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du *xx^e* siècle que l'économie agricole dépasse l'échelle locale et nationale. L'étalement urbain, la mécanisation lourde, l'usage massif d'intrants chimiques et l'intensification de la concurrence transforment profondément l'agriculture, pour aboutir au modèle économique actuellement dominant.

Sur le plan social, les valeurs associées à l'agriculture, en ville et en campagne, connaissent d'importants mouvements de bascule. À partir du *xvii^e* siècle, la bourgeoisie s'intéresse à l'agriculture comme moyen de connaissance du monde végétal, de perfectionnement de techniques

agaires et de maîtrise de la nature. Les serres et les cultures en espalier deviennent alors des marqueurs de distinction sociale. Si l'artificialisation des milieux constitue un phénomène croissant au cours des siècles, l'importance accordée au monde agricole dans les sphères bourgeoises décline progressivement à la fin du siècle des Lumières. Un basculement s'opère ainsi en faveur d'une dimension plus populaire, familiale, mais aussi plus étroitement liée à des situations de précarité économique et alimentaire. À partir de la révolution industrielle, au moment où les exodes ruraux impliquent de loger et de nourrir massivement les ouvriers, l'agriculture prend une nouvelle forme, celle des jardins ouvriers. Jamais auparavant le jardin n'avait eu de sens social aussi fort qu'à cette époque. Au-delà du cadre familial, les jardins ouvriers participent aux stratégies de contrôle et de gestion de l'ordre social portées par les industriels, l'État et les institutions religieuses. Un nouveau basculement intervient à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque le potager décline jusqu'à devenir un symbole de déficit alimentaire, de faim et de pauvreté. Cette dévalorisation marque une rupture nette avec les valeurs sociales héritées des périodes précédentes. Il faudra attendre les années 1970 pour voir émerger un regain d'intérêt des citoyens pour les jardins potagers. Ils reflètent désormais le besoin de nature en ville, de pratiquer des activités de jardinage et de créer du lien social.

Les valeurs sensibles et imaginaires

À l'instar des enjeux sociaux, les valeurs sensibles occupent une place majeure dans l'histoire des relations entre villes et agricultures. Si les préférences gustatives évoluent au cours des siècles, les bénéfices sensoriels des jardins urbains résident dans le contraste qu'ils offrent avec la ville : le silence et les sonorités plaisantes opposées aux bruits de la ville, les parfums floraux pour barrer les odeurs urbaines, la fraîcheur et l'humidité de l'air en contraste avec les rues, ainsi que la saveur des fruits, des légumes et des herbes. Longtemps centrales, et même indispensables pour les milieux bourgeois jusqu'au début du XIX^e siècle, ces valeurs connaissent toutefois une ambivalence à l'ère du mouvement hygiéniste. Progressivement, les ambiances urbaines se détachent de celles liées à l'agriculture, mettant en opposition deux images : celle d'une nature salvatrice, esthétique et poétique ; et celle de la pauvreté, de la rusticité et du mauvais goût. À ce constat s'ajoute la disparition progressive de la présence animale en ville,

révélatrice d'une transformation radicale des ambiances urbaines. Avec le développement des théories hygiénistes au XIX^e siècle, les animaux, les abattoirs, les tanneries et les étables sont repoussés en dehors des villes. L'assainissement des rues transforme les ambiances urbaines, substituant les pavés perméables au profit du goudron et des canalisations, les odeurs organiques saisissantes pour celles des fumées.

Enfin, les valeurs imaginaires et les théories qui animent les relations entre villes et agricultures se retrouvent à travers les siècles. Qu'ils soient mystiques, rationnels, utopiques ou dystopiques, ces imaginaires jouent un rôle déterminant dans l'évolution du regard porté sur l'agriculture et, plus largement, sur la nature. Au Moyen Âge, celle-ci est perçue à la fois comme un monde sauvage et dangereux, et comme une manifestation du divin, dont le jardin d'Éden constitue l'archétype. Les Lumières introduisent un regard nouveau, dépourvu de spiritualité, fondé sur la rationalité et la science. L'agriculture est alors en partie désignée comme responsable des maladies et des épidémies, contribuant à nourrir l'opposition entre villes et campagnes. Paradoxalement, face aux villes industrielles insalubres et saturées, l'agriculture redevient une figure salvatrice, porteuse d'air, de nature et de lumière. Les théories urbanistiques et architecturales du XIX^e siècle et du XX^e siècle témoignent de cette volonté de réunification et proposent de repenser conjointement l'organisation des villes avec les agricultures. Elles affirment que l'agriculture est une composante essentielle pour l'urbain. Toutefois, dans le regard des Modernes, cette agriculture demeure avant tout une besogne, appelée à être rationalisée, normalisée et soumise aux logiques industrielles. Ainsi, les relations entre villes et agricultures apparaissent comme des marqueurs temporels des transformations culturelles, sociales et mentales.

De la rupture au renouveau

À travers ce panorama historique, il apparaît que les mutations les plus significatives des relations entre villes et agricultures interviennent à partir du XIX^e siècle et se poursuivent jusqu'à la fin du XX^e siècle. Ces transformations se traduisent par des bouleversements socio-économiques induits par le mouvement hygiéniste, la révolution industrielle, les guerres mondiales et l'avènement de la société de consommation d'après-guerre. Si nombre d'entre elles s'inscrivent dans des temporalités longues, une tendance marquée à la rupture relationnelle se dessine néanmoins

à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. En l'espace d'une trentaine d'années, une période extrêmement courte à l'échelle du temps considéré, de nombreuses valeurs, jusque-là de premier ordre, déclinent pour devenir secondaires. C'est notamment le cas des fonctions alimentaires, sociales et économiques de l'agriculture, du rôle des pouvoirs publics dans la gestion de l'approvisionnement alimentaire urbain, de la présence d'espaces cultivés en ville, ainsi que de l'image dégradée du potager urbain. À ces évolutions rapides s'ajoutent des dynamiques de distanciation plus anciennes, telles que l'éloignement spatial et sensible entre les lieux de production et de consommation alimentaire, la dévalorisation des déchets urbains ou encore la disparition progressive de la présence animale en ville.

Dans les décennies de l'après-guerre, la production alimentaire n'a plus sa place dans l'espace urbain et tend même à se replier vers les campagnes éloignées, dans un contexte où la priorité est donnée à la construction de logements et d'infrastructures. Cette rupture met fin à l'historique boucle vertueuse d'échange énergétique reliant les déchets urbains à la fertilisation des sols, à la production agricole, à l'alimentation humaine et animale, puis à la production d'engrais. Elle témoigne de la capacité nouvelle de l'homme à transgresser la logique naturelle du « déchet égale ressource » pour mettre en place une gestion complexe, éphémère et onéreuse fondée sur le principe du « déchet égale déchet ». En l'espace de soixante-quinze ans, nos sociétés contemporaines ont su s'émanciper du métabolisme ville-agriculture hérité de plusieurs siècles. Ce processus de relégation, voire de disparition, est rendu possible par les avancées techniques et technologiques de l'agroalimentaire, ainsi que par l'amélioration des mobilités et des capacités de transport.

Avec l'ouverture des marchés initiée après-guerre, l'approvisionnement alimentaire des villes atteint un niveau de mondialisation inédit, devenant fortement dépendant des logiques boursières, des fluctuations des prix et de la disponibilité des ressources. Dès lors, la rupture la plus significative entre villes et agricultures semble résider dans un changement d'échelle généralisé : celle des villes et des métropoles, de l'agriculture et des surfaces cultivées, des volumes de production, des populations à nourrir, des distances d'échange et des flux d'approvisionnement, mais aussi l'échelle de l'agroalimentaire dans l'économie mondiale et les risques systémiques qui en découlent. Cette rupture concerne aussi l'échelle du temps, puisqu'en moins de quatre-vingts ans, le développement des techniques et des technologies a permis de distendre considérablement

les liens physiques et interdépendants entre villes et agricultures, jusqu'à atteindre une configuration sans précédent.

Néanmoins, la prise en compte du temps long permet de relativiser la situation contemporaine: notre héritage urbain et agricole, aussi lourd soit-il à porter, n'est en réalité le reflet que de quelques décennies. Si le modèle dichotomique qui sépare les villes et les agricultures constitue indéniablement l'une des ruptures majeures de leur histoire commune, il n'en demeure pas moins un événement historique récent et circonscrit. Cet ouvrage invite dès lors à considérer qu'une réunification entre villes et agricultures peut également s'opérer rapidement. Un changement de paradigme est possible, précisément parce qu'il a déjà eu lieu dans le passé, sous l'influence de situations critiques; ce qui est le cas aujourd'hui. Reconnaître l'envergure historique des relations entre les villes et les agricultures permet de comprendre que les enjeux actuels s'inscrivent dans des luttes anciennes, parfois inachevées. C'est notamment le cas des contraintes spatiales et économiques auxquelles font face aujourd'hui les agricultures urbaines et périurbaines. Par ailleurs, la période contemporaine ne saurait être interprétée comme une crise définitive, mais comme un moment de réajustement nécessaire, au cours duquel de nouvelles configurations peuvent émerger.

Ce que l'histoire rend manifeste, c'est que si les interactions entre villes et agricultures ont été possibles durant des siècles, elles demeurent possibles aujourd'hui, sans doute sous d'autres formes, adaptées aux contextes actuels. Les agricultures urbaines et périurbaines contemporaines incarnent déjà ce renouveau. Elles rendent visible une partie des valeurs mises en évidence par l'histoire, qu'il s'agisse de leur portée sociale ou de leur fonction environnementale et économique. Il reste désormais à les consolider, à les développer, mais aussi à faire émerger d'autres valeurs encore peu mobilisées, comme celles des ambiances et des sensibilités humaines, ou encore celles des synergies de revalorisation des ressources organiques. Au-delà d'un simple regard rétrospectif, l'histoire agricole des villes constitue un véritable outil de projet, essentiel à la transition de nos modes d'habiter. En révélant les continuités, les ruptures et les interdépendances, elle renouvelle les cadres de pensée contemporains et rappelle que l'avenir des villes est intimement lié à celui des agricultures, et réciproquement.

■ RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abad R., 2002. *Le Grand Marché: l'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 700 p.
- Agreste-Insee, 2024. *Transformations de l'agriculture et des consommations alimentaires, Édition 2024*, recensements agricoles.
- Aguerre J.-P., 2003. Scatophobie des villes, scatophilie des champs. *Ruralia*, 12-13, 34 p. <https://journals.openedition.org/ruralia/329>
- Alexandre-Bidon D., 1992. Archéo-iconographie du puits au Moyen Âge (xii^e-xvi^e siècle). *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 104 (2), 519-543.
- Allain Y.-M., 2010. *Une histoire des serres*, Versailles, Éditions Quæ, 132 p.
- ANRU, 2024. Modèles économiques des agricultures urbaines dans les quartiers en renouvellement urbain. *Carnets de l'innovation*, 130 p.
- Arbois de Jubainville H. d', 1858. *De la nourriture des Cisterciens, principalement à Clairvaux, au xii^e et au xiii^e siècle*, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. 19, 512 p.
- Argant T., 2003. L'approvisionnement en viande de boucherie de la ville de Lyon à l'époque moderne. *Histoire urbaine*, 7 (1), « Villes, cathédrales et histoire urbaine », 205-231.
- Arnaud A., 2011. Jean-Pierre Leguay. *Terres urbaines. Places, jardins et terres incultes dans la ville au Moyen Âge*, 2009, compte-rendu. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 169 (1), 291-293.
- Aubry C., Clergeau P., 2025. *Les Agricultures urbaines et leurs modèles économiques*, Académie d'agriculture de France, chapitre 07.10.
- Aubry C., Giacchè G., Maxime F., Soulard C.-T., 2022. *Les Agricultures urbaines en France. Comprendre les dynamiques, accompagner les acteurs*, Versailles, Éditions Quæ, coll. Savoir faire, 224 p.
- Balajó O., 2003. *L'Espace sonore de la ville au xix^e siècle*, Bernin, À la croisée, coll. Ambiances, ambiance, 293 p.
- Baltet C., 1895. *L'Horticulture dans les cinq parties du monde*, Paris, Siège de la Société nationale d'horticulture, 804 p.
- Barles S., 2011. Les chiffonniers, agents de la propreté et de la prospérité parisiennes au xix^e siècle. In: *Les Travailleurs des déchets* (D. Corteel, S. Le Lay, eds), Toulouse, Érès, 45-67.
- Barles S., 2021. Les excréta urbains: entre valorisation et abandon (fin xviii^e-début xxi^e siècles). *Raison présente*, 4 (220), 9-18.
- Barthélemy l'Anglais, 1479. *Livre des propriétés des choses*, Paris, Bibliothèque nationale, 704 p.

- Beck R., 2000. Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux. *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88 (327), 377-394.
- Beck R., Krampl U., Bajac-Retailaud E., 2013. *Les Cinq Sens de la ville du Moyen Âge à nos jours*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 398 p.
- Béguin M., 2013. L'histoire des ordures : de la préhistoire à la fin du dix-neuvième siècle. *Vertigo*, 13 (3), 2-18. <https://journals.openedition.org/vertigo/14419>
- Berthet C., 1993. Des bâtisseurs aux habitants : le quartier en question. Les États-Unis à Lyon (1917-1939). *Mélanges de l'École française de Rome*, 105 (2), 301-315.
- Bertrand L., Giacchè G., Aubry C., 2022. *Développer des projets d'agriculture urbaine avec la méthode Meth-Expau*, Versailles, Éditions Quæ, coll. Guide pratique, 82 p.
- Bézard N., 1937. *5^e Congrès de Paris « Logis et loisirs »*, Paris, 118 p.
- Bognon S., Barles S., Billen G., Garnier J., 2018. Approvisionnement alimentaire parisien du XVIII^e au XXI^e siècle : les flux et leur gouvernance. Récit d'une trajectoire socioécologique. *Natures Sciences Sociétés*, 26 (1), 17-32.
- Bouillon J., 1983. Le corps, le geste et la parole. Des goûts et des odeurs. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, 179-182.
- Bouquin É.-C., 1996. Les abris de jardins. In : *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers* (B. Cabedoce, P. Pierson, eds), Grane, Creaphis, 165.
- Burelle É., 1888. *Utilisation directe et transport par canalisation des vidanges de la ville de Lyon*, Lyon, 8 p.
- Cabannes Y., Ross P., 2020. Letchworth, une cité-jardin qui soigne sa nourriture. In : *Villes voraces et villes frugales. Agriculture urbaine et autonomie alimentaire* (T. Paquot, G. Fumey, eds), Paris, CNRS, 83-101.
- Cabedoce B., 2018. 1940-1952 : une période charnière pour les jardins ouvriers. *In Situ*, (37), 3.
- Cabedoce B., Pierson P., 1996. *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Grane, Creaphis, 222 p.
- Chédeville A., Rossiaud J., Duby G., 1980. *Histoire de la France urbaine : la ville médiévale*, Paris, Le Seuil, 656 p.
- Clergeau P., Donadiou P., Aubry C., 2025. *Agricultures urbaines et biodiversités. Vers une ville verte et agroécologique*, Rennes, Éditions Apogée, 152 p.
- Cochard N.-F., 1813. *Almanach historique et politique de la ville de Lyon et du département du Rhône pour l'année 1813*, Lyon, Ballache, 384 p.
- Cochard N.-F., 1817. *Description historique de Lyon*, Lyon, Périsse Frères, Libraires, 312 p.
- Coquery N., 1998. *L'Hôtel aristocratique. Le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 445 p.
- Corbin A., 1986. *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, coll. Champs histoire, 432 p.
- Crozat S., Marchenay P., Bérard L., Eberhard P., Micoud A., 2010. *Fleurs, fruits, légumes. L'épopée lyonnaise*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 180 p.
- Crutzen P.J., Stoermer E.F., 2000. The Anthropocene. *International Geosphere-Biosphere Programm*, 41, 17-18.
- Deschamps A., 2019. Aménager la ville par le jardinage : la végétalisation participative de Lyon. *Géoconfluences*.

- Diderot D., Le Rond d'Alembert J. (dir.), 1751-1780. Agriculture, jardin, potager, couches. In: *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, BnF, département Littérature et art.
- Dion R., 1990. *Le Paysage et la Vigne : essais de géographie historique*, Paris, Payot, 294 p.
- Donadieu P., 1998. *Les Campagnes urbaines*, Arles, Actes Sud, 224 p.
- Dubost F., 1997. *Les Jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, 176 p.
- Duchemin É., Wegmuller F., Legault A.-M., 2010. Agriculture urbaine : un outil multifonctionnel pour le développement des quartiers. *VertigO*, 10 (2).
- Dyer C., 1989. Jardins et vergers en Angleterre au Moyen Âge. In: *Jardins et vergers en Europe occidentale (VIII^e-XVII^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 7.
- Ehrard J., 2013. Nature et jardins dans la pensée française du 18^e siècle. *Dix-huitième siècle*, 45 (1), 365-377.
- Esquieu Y., 1995. La maison médiévale urbaine en France : état de la recherche. *Bulletin monumental*, 153 (2), 109-142.
- Fierro A., 1996. *Histoire et dictionnaire de Paris*, Paris, Robert Laffont, 1 590 p.
- Flandrin J.-L., Montanari M., 1996. *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 915 p.
- Fortunat V., vi^e siècle. *Poésies mêlées*, trad. en 1887 par Charles Nisard et Eugène Ritter, 165-166.
- Fuhrmann J., 1990. Les différentes sources, caractéristiques et fonctions des jardins monastiques au Moyen-Âge. In: *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 109-124.
- Furetière A., 1690. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, vol. 1, 2 160 p.
- Gardes G., 1988. *Lyon, l'art et la ville*, t. II, Centre national de la recherche scientifique, 282 p.
- Gardes G., 1993. *Le Voyage de Lyon*, Le Coteau, Éditions Horvath, 385 p.
- Garrod D., 1929. Excavations in the Mugharet el-Wad, near Athlit. *Palestine Exploration Quarterly*, 61 (4), 220-222.
- Gascon R., 1971. *Grand commerce et vie urbaine au seizième siècle : Lyon et ses marchands*, Bibliothèque de l'École des Chartes, 2 (22), 999 p.
- Gesbert É., 2003. Les jardins au Moyen Âge : du xi^e au début du xiv^e siècle. *Cahiers de civilisation médiévale*, 46 (184), 381-408.
- Gibault G., 1900. *Les Fleurs, les Fruits et les Légumes dans l'ancien Paris*, Orléans, P. Pigelet, 426 p.
- Gonthier N., 1980. Une esquisse du paysage urbain lyonnais aux xix^e et xv^e siècles. *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 11^e congrès*, Lyon, 253-277.
- Grimonprez B., Rochard D., 2016. *Agriculture et ville : vers de nouvelles relations juridiques*, Poitiers, Presses universitaires juridiques de Poitiers, 208 p.
- Guimont C., Villalba B., 2018. L'espace politique agricole français (1945-2015). In: *Les Mutations récentes du foncier et des agricultures en Europe* (G. Chouquer, M.-C. Maurel, eds), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 53-74.
- Gurvil C., 2013. Les faiseurs de sens. Des jardiniers organisateurs des aspirations sensorielles des Parisiens au xvi^e siècle. In: *Les Cinq Sens de la ville du Moyen Âge à nos jours* (R. Beck, U. Krampfl, E. Bajac-Retaillaud, eds), Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 330-340.

- Heitz C., 1980. *L'Architecture religieuse carolingienne. Les formes et leurs fonctions*, Paris, Picard, 304 p.
- Henri III, 1765. *Statuts, ordonnances et réglemens, arrests du Conseil d'État, lettres patentes et arrests de la cour de parlement d'enregistrement, et sentences de police en forme de règlement*, Paris, Grangé, 14.
- Hervieu B., Purseigle F., 2022. Le problème agricole français. *Études: revue de culture contemporaine*, 7-8, 47-60.
- Higounet-Nadal A., 1989. Les jardins urbains dans la France médiévale. In: *Jardins et vergers* (C. Higounet, ed.), Toulouse, Presses universitaires du Midi, 115-144. <https://books.openedition.org/pumi/22517?lang=fr>
- Horn W., Born E., 1979. *The Plan of St. Gall*, Berkeley, University of California Press.
- Howard E., 1898. *To-morrow: A Peaceful Path to Real Reform*, Londres, Swan Sonnenschein & Co.
- Howard E., 1917. *Villes-jardins de demain (Garden-Cities of To-Morrow)*, L.-É. Creplet (trad.), Tientsin, Tientsin Press.
- Hugo V., 1862. *Les Misérables*, Bruxelles, Albert Lacroix et Cie, 10 volumes.
- Jantet R., Willemain J., 1940. La banlieue maraîchère et le commerce des légumes à Lyon, jusqu'en 1939. *Géocarrefour*, 16 (4), 221-276.
- Jouanna A., 2024. *La France du XVI^e siècle, 1483-1598*, Presses universitaires de France, 720 p.
- Junquera R., 2022. Architecture, ambiance et agriculture urbaine. Relations historiques et contemporaines entre l'habitat et l'agriculture en ville. Thèse de doctorat de l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon, 499 p.
- Kaplan S.L., 1988. *Les Ventres de Paris. Pouvoir et approvisionnement dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 704 p.
- Lalanne L., 1893. *Dictionnaire historique de la France*, Paris, Hachette, 1 843 p.
- Le Corbusier, 1925. *Urbanisme*, Paris, Les Éditions G. Crès et Cie, vol. 8, 295 p.
- Le Corbusier, 1935. *La Ville radiieuse*, Paris, Éditions de l'Architecture d'aujourd'hui, 113 p.
- Leguay J.-P., 1999. *La Pollution au Moyen Âge*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, 128 p.
- Leguay J.-P., 2009. *Terres urbaines. Places, jardins et terres incultes dans la ville au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 353 p.
- Lemire J.-A., 1897. La Ligue française du coin de terre et du foyer. *Bulletin mensuel*, (1), 137.
- Levasseur A., 2017. La police de l'eau dans la ville médiévale (XIII^e-XV^e siècles). Fondements, mise en œuvre et protection d'un « devoir de l'eau ». In: *La Police de l'eau. Réglementer les usages de l'eau, un enjeu permanent* (A. Mergey, F. Minard, dir.), Éditions Johanet, 16 p.
- Mazoyer M., Roudart L., 2002. *Histoire des agricultures du monde*, Paris, Le Seuil, 545 p.
- Ménard P., 1989. Jardins et vergers dans la littérature médiévale. In: *Jardins et vergers en Europe occidentale*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 41-69.
- Mendras H., 1984. *La Fin des paysans*, Arles, Actes Sud, 446 p.
- Menthière C. de, Piveteau V., Falcone P., Ory X., 2023. La haie, levier de la planification écologique. Rapport CGAAER n° 22114, 116 p.
- Mercier L.-S., 1782 [1979]. *Le Tableau de Paris, 1781-1789*, Genève, Slatkine Reprints, 368 p.
- Mettetal L., 2013. Paroles d'habitants. *Institut d'aménagement et d'urbanisme*, 165, 48-51. https://www.institutparisregion.fr/fileadmin/NewEtudes/Etude_885/FR_c165_web.pdf

- Moreau J.-G., Daverne J.-J., 1845. *Manuel pratique de la culture maraîchère de Paris*, Paris, Mme V^e Bouchard-Huzard, 386 p.
- Mougin C., Douay F., Canavese M., Lebeau T., Rémy E., 2020. *Les sols urbains sont-ils cultivables?*, Versailles, Éditions Quæ, coll. Matière à débattre et décider, 228 p.
- Novarina G., 2018. La *garden city*. Un réservoir de références à réinventer. *Les Annales de la recherche urbaine*, 113, 192-207.
- Paddeu F., 2021. *Sous les pavés, la terre: agricultures urbaines et résistances dans les métropoles*, Paris, Le Seuil, Anthropocène, 448 p.
- Paracelsus, 1572. *De Natura Rerum*, Basileae (Bâle).
- Perret P., 1975. *Donnez-nous des jardins*, Paris, Éditions Adèle.
- Pesquidoux J. de, 1941. Le jardin ouvrier de France. *Île-de-France*, 7, septembre 1941.
- Philiponneau M., 1956. *La Vie rurale de la banlieue parisienne: étude de géographie humaine*, Paris, Librairie Armand Colin, 593 p.
- Pitte J.-P., 1983. *Histoire du paysage français. De la préhistoire à nos jours*, Paris, Tallandier, 444 p.
- Plessy B., Challet L., 1987. *La Vie quotidienne des canuts, passementiers et moulinières au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 284 p.
- Pringle J., 1765. *Medical Annotations*, The Sibbald Library, Edinburgh, Royal College of Physicians of Edinburgh, coll. of Sir John Pringle, vol. 9, 107.
- Quellier F., 2004. Le jardin fruitier-potager, lieu d'élection de la société alimentaire à l'époque moderne. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51 (3), 73.
- Quellier F., 2012. *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Colin, 192 p.
- Quellier F., 2015a. *Des fruits et des hommes: l'arboriculture fruitière en Île-de-France (vers 1600-vers 1800)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 470 p.
- Quellier F., 2015b. Paris is a land of plenty. In: *Food and the City. Histories of Culture and Cultivation* (D. Imbert, dir.), Columbus, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 273-300.
- Quivogne J.-F., 1874. *Examen d'une question d'hygiène publique à propos de l'épidémie de fièvre typhoïde qui sévit à Lyon*, Lyon, Imprimerie administrative de veuve Chanoine.
- Ragot G., 2013. La Ferme et le Village radieux de Le Corbusier. Nouvelle déclinaison du principe d'équilibre entre l'individuel et le collectif. *In Situ*, 21, 6.
- Rees Van Tets H., *Voyage d'une Hollandaise en France en 1819*, cité par G. Gardes, *Le Voyage de Lyon*, Le Côtéau, Éditions Horvath, 284.
- Rivière L., 1899. *Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger: la réforme sociale pratique*, Paris, X. Rondelet, 140 p.
- Rousseau J.-J., 1762. *Émile ou De l'éducation*, Paris, vol. II, 427 p.
- Saint A., 2019. Les cités-jardins britanniques: questions de réputation et de conservation. In: *Cités, cités-jardins: une histoire européenne* (P. Girard, B. Fayolle-Lussac, eds), Pessac, Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 21-31.
- Saunier P.-Y., 1992. *Lyon au XIX^e siècle: les espaces d'une cité*, Lyon, Université Lumière, Lyon-II, 1 276 p.
- Sceau R., 1995. Capitalisme commercial et industrialisation des campagnes. In: *Lyon et ses campagnes*, Presses universitaires de Lyon, 147-194.
- Serres O. de, 1805. *Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Paris, De l'imprimerie et dans la librairie de Madame Huzard, chapitre 5, tome 2.

- Société nationale d'horticulture de France, 1829. *Annales de la Société d'horticulture de Paris*, 394-398.
- Sodigné-Costes G., 1990. Les simples et les jardins. In: *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 329-342.
- Stendhal, 1854. *Mémoires d'un touriste*, Paris, Michel Lévy frères, vol. 1, 523 p.
- Stonorov O., Boesiger W., 1964. *Le Corbusier et Pierre Jeanneret: Œuvre complète (1910-1929)*, Zurich, Les Éditions d'Architecture, 216 p.
- Tenhoor M., 2015. Markets and the food landscape in France, 1940-72. In: *Food and the City. Histories of Culture and Cultivation* (D. Imbert, ed.), Columbus, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 333-352.
- Thibaud J.-P., 2012. Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications*, 90, 155-174.
- Utopies, 2017. Autonomie alimentaire des villes. État des lieux et enjeux pour la filière agro-alimentaire française. *Note de position*, 12.
- van Veenhuizen R., 2006. *Cities Farming for the Future: Urban Agriculture for Green and Productive Cities*, Leusden, RUAF Fondation, IDRC, IIRR, 455 p.
- Villermé L.R., 1840. *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, 457 p.
- Voltaire, 1738. *Épître LIV. Au prince royal de Prusse*, Paris, Garnier, t. 10, 652 p.
- Weber F., 1998. *L'Honneur des jardiniers: les potagers dans la France du XX^e siècle*, Paris, Belin, coll. Socio-histoire, 288 p.
- Wright G.E., 1961. The archaeology of Palestine. In: *Bible and the Ancient Near East*, New York, Garden City, 73-112.

■ ICONOGRAPHIE

- Figure 1.** *Plan scénographique de Lyon*, détail de chasse, vers 1550, 1,70 × 2,20 m, 25 feuilles de papier vergé imprimées sur cuivre de 34 × 44 cm en moyenne, Archives municipales de Lyon.
- Figure 2.** *Plan scénographique de Lyon*, détail des remparts, vers 1550, 1,70 × 2,20 m, 25 feuilles de papier vergé imprimées sur cuivre de 34 × 44 cm en moyenne, Archives municipales de Lyon.
- Figure 3.** *Plan scénographique de Lyon*, détail du puits, vers 1550, 1,70 × 2,20 m, 25 feuilles de papier vergé imprimées sur cuivre de 34 × 44 cm en moyenne, Archives municipales de Lyon.
- Figure 4.** Pietro de Crescenzi, *Le Rustican ou Livre des prouffitz champerstres et ruraux*, xv^e siècle, Londres, British Library, add. 19720, f.165.
- Figure 5.** Annibale Carracci, *Le Mangeur de haricots ou Le Mangeur de fèves*, entre 1583 et 1585, huile sur toile, 57 × 68 cm, Rome, Galerie Colonna.
- Figure 6.** L'amant et dame Oyseuse (Oisiveté) à l'extérieur des murs du jardin, du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, Bruges, 1490-1500, BL Harley 4425, f.12v.
- Figure 7.** Plan de l'abbaye de Saint-Gall, ix^e siècle, Saint-Gall, Bibliothèque de l'abbaye, Ms. 1092.
- Figure 8.** Michel Philipponneau, *La Vie rurale de la banlieue parisienne : étude de géographie humaine*, Paris, Librairie Armand Colin, 1956, p. 45-47, BnF.
- Figure 9.** Michel-Étienne Turgot, *Plan de Paris*, dit « Plan de Turgot », détail du faubourg Saint-Martin, échelle 1/400 (2,49 m × 3,18 m), 1739, BnF.
- Figure 10.** Jacques Aliamet, *La Place Maubert*, entre 1748 et 1758, estampe, 35 × 41 cm, Paris, musée Carnavalet - Histoire de Paris, G. 13564.
- Figure 11.** Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, article « Agriculture, jardin, potager, couches », Paris, BnF, 1751-1780 département Littérature et art, Z-363.
- Figure 12.** Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, article « Agriculture, jardin, potager, serres », Paris, BnF, 1751-1780 département Littérature et art, Z-363.
- Figure 13.** Nicolas de Bonnefons, *Le Jardinier françois, qui enseigne à cultiver les arbres et herbes potagères*, Paris, 1651, BnF, département Réserve des livres rares, S-15300.
- Figure 14.** Jean-Baptiste de La Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, Paris, t. 1, 1697, département Arsenal, 4-S-1498 (1).

- Figure 15.** Rémi Junquera, carte des fruits et des légumes cultivés dans le territoire lyonnais au XIX^e siècle (d'après Crozat *et al.*, 2010).
- Figure 16.** Eugène Atget, *Voiture, transport des ordures (boueux)*, 1910, photographie, Paris, BnF, Réserve PET FOL-LD-26.
- Figure 17.** Paysage industriel du nord de la France, près de la frontière belge, Wingles, 1906, Archives LFCTE.
- Figure 18.** Ouvrier au jardin, *Album de la Société des mines de Lens*, Centre historique minier (prêt ANMT), 1908.
- Figure 19.** Ebenezer Howard, La cité-jardin entourée des terrains agricole, Ville-Jardin, diagramme n° 2, Ebenezer Howard, *Villes-jardins de demain (Garden-Cities of To-Morrow)*, L.-É. Creplet (trad.), Tientsin, Tientsin Press, 1917, p. 23.
- Figure 20.** Ebenezer Howard, Quartier et centre, Ville-Jardin, diagramme n° 3, *Villes-jardins de demain (Garden-Cities of To-Morrow)*, L.-É. Creplet (trad.), Tientsin, Tientsin Press, 1917, p. 25.
- Figure 21.** Louissette Jaeger, *Cultivons notre potager*, affiche, lithographie, 1916, 56,4 cm × 38 cm, musée Carnavalet - Histoire de Paris, AFF5250.
- Figure 22.** Photographie aérienne de la route de Vénissieux, 07/04/1920, argentique, CF00C-321, IGN - Photothèque nationale.
- Figure 23.** Cité des États-Unis, Lyon, 1945-1970, carte postale, noir et blanc, 9 × 15 cm, Bibliothèque municipale de Lyon.
- Figure 24.** Quartier de la Saussaie-Pidoux, Villeneuve-Saint-Georges, vers 1930-1940. Source inconnue, domaine public présumé.
- Figure 25.** Schéma du Village radieux (Rémi Junquera d'après Le Corbusier).

Couverture : © Benjamin Abtouche, 2025

Édition : Juliette Blanchet

Maquette et mise en pages : mapicha.fr

Imprimé pour vous par Libri Plureos GmbH (Allemagne)

Dépôt légal : mai 2026

Depuis leurs origines, villes et agricultures évoluent en étroite interdépendance, façonnant leurs formes et leurs fonctions, et révélant une histoire commune. Cet ouvrage propose d'explorer les relations entre ville, architecture et agriculture depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin du xx^e siècle. Il s'appuie sur l'étude des multiples interactions entre villes et campagnes, ainsi que des différentes typologies d'espaces cultivés en milieu urbain. Il met en lumière les grandes transformations et les évolutions majeures de ces relations, qu'elles soient alimentaires, sociales, économiques ou environnementales. Ce livre invite également le lecteur à une immersion sensible dans les ambiances urbaines à travers les siècles.

En adoptant cette perspective historique, l'ouvrage apporte une profondeur spatiale et temporelle à ce que l'on nomme aujourd'hui les « agricultures urbaines ». Il vise à nourrir la réflexion des chercheurs, des praticiens, des étudiants et des lecteurs intéressés par ce sujet sur la nécessité de renouer des liens solides entre les villes et leurs agricultures de proximité. Cet éclairage sur les permanences et les mutations historiques des pratiques agricoles intra et périurbaines constitue un appui essentiel pour inspirer et transformer nos territoires urbains contemporains.

Rémi Junquera est docteur en architecture, spécialiste des agricultures urbaines et des urbanismes agricoles. Il accompagne des maîtrises d'ouvrage et des équipes de maîtrise d'œuvre dans la création de projets agricoles à l'échelle territoriale, urbaine et parcellaire. Il intervient également dans les domaines de l'enseignement et de la recherche à l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille.



LYON
ARCHITECTURE
URBANISME
RECHERCHE
LAURE
ENSA LYON - UMR EVS 5600

éditions
Quæ

Éditions Cirad, Ifremer, INRAE
www.quae.com

ÉCOLE
NATIONALE SUPÉRIEURE
ARCHITECTURE
LYON

19 €

ISBN : 978-2-7592-4295-5



9 782759 242955

Réf. : 03063